Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Eugène Demolder

LE JARDINIER DE LA POMPADOUR

1904

Table des matières

À EDMOND HARAUCOURT

I

Avec l'alouette la maison de Jasmin Buguet s'éveilla dans le matin de septembre.

Elle ouvrit ses volets, lâcha les pigeons, pendit trois cages à ses murs escaladés par les vignes.

À travers la brume les petits carreaux des fenêtres rirent sous le toit en tuiles rousses ; la lucarne qui donnait sur le village s'enflamma au reflet de l'aurore.

Cette humble demeure s'érigeait à Boissise-la-Bertrand, un village juché au bord de la Seine, à une lieue en aval de Melun, au long de la rive droite. Elle se présentait la première, quand on arrivait par le chemin de Saint-Port ; elle regardait le cours d'eau, très large vers cet endroit, et haute d'un seul étage s'adossait à la pente du coteau sur lequel s'étendait le jardin.

Le plus beau des jardins ! Les Buguet étaient fleuristes de père en fils. Leurs plates-bandes rivalisaient d'éclat avec celles du petit château voisin, badigeonné de jaune et qui appartenait aux marquis d'Orangis. Jasmin avait la coquetterie de sa flore. Dès le printemps il exposait sous la treille, appuyés à la façade du logis, des petits « théâtres de fleurs » : assemblages de plantes qui s'élevaient sur des gradins les unes derrière les autres, en sorte que l'œil et la main se pouvaient porter partout sans obstacle. Il y mettait des oreilles d'ours, des renoncules d'or, des anémones ; elles alternaient avec les tulipes jaspées qui éclairaient de leur flamme cette parade printanière. Un marronnier d'Inde abritait l'étal qu'eût dévoré le soleil. En été Jas-

min disposait sur les gradins les œillets rouges, les glaïeuls et la campanule-carillon. L'automne y faisait épanouir les géraniums, les tricolors, les chrysanthèmes.

Or ce jour de septembre le jardinier se leva avec le soleil. La veille, avant de retourner au château, Martine Bécot, la chambrière de Mme d'Étioles, lui avait dit en ouvrant des yeux cajoleurs :

– Je suis en peine, Jasmin ! Il me faut demain des fleurs roses pour orner le phaëton de ma maîtresse. Je ne sais où les trouver !

Buguet s'était planté un œillet au coin de la bouche et avait répondu, fanfaron :

– Je te donnerai toutes les fleurs de mon jardin, si tu viens prendre celle-ci avec tes dents !

Martine avait obéi. C'est pourquoi dès l'aurore Jasmin coupait les fleurs de six grands lauriers roses qui dans leurs caisses peintes en vert clair s'alignaient devant sa maison.

Ah ! C'est bien pour l'amour de Martine qu'il abattit d'un coup ces rameaux qui balançaient au vent leurs calices parfumés ! Il les sacrifia tous : la maisonnette fit grise mine, sa parure enlevée, et ce fut avec mélancolie que Jasmin couvrit la grande corbeille où il avait couché les jolis nériums, après avoir eu soin d'envelopper chaque branche de mousse humide.

À six heures une charrette s'arrêta devant la porte ; c'était Rémy Gosset, le parrain à Martine. Il venait prendre les fleurs : « Ça ne le gênait guère, car il allait à Corbeil porter son beurre, son fromage et ses œufs. »

Jasmin veilla à ce que le précieux envoi ne fût pas déposé sur les caisses à fromages : il l'installa lui-même au-dessus des paniers d'œufs et fit promettre au bonhomme de se rendre d'abord au château d'Étioles.

– J'y serai sur le coup de neuf heures, affirma Gosset.

Il fit serment de remettre la corbeille à Martine elle-même, afin que personne ne laissât traîner au soleil la délicate marchandise.

D'un coup de fouet il enleva son bidet : la bâche verte de la charrette tourna dans la ruelle et disparut.

Jasmin resta sur la route et suivit des yeux le courant de la Seine : des bateaux de Bourgogne descendaient vers Paris des tonnes cerclées de neuf et avançaient lentement dans le brouillard du matin.

Comme le jardinier les regardait, une fenêtre de la maison s'ouvrit et une vieille femme en bonnet de nuit apparut :

– Jasmin ! Jasmin ! Arrive donc ! cria-t-elle.

– Voilà ! voilà ! mère !

Quand il rentra, la vieille était descendue. Elle apostropha gaiement son fils :

– Eh bien, mon gars ! T'as la puce à l'oreille ? C'est-y pour voir couler la Seine que tu t'es levé si tôt ? À ton aise, après tout ! Les cuisse-madame et les mouille-bouche sont cueillies. Les calvilles peuvent attendre. Déjeune !

Elle poussa sur la table une miche, du lard et un cruchon. Jasmin sortit un couteau de sa poche, se servit, mangea, but à même la cruche.

– L'aurore creuse l'estomac, dit-il.

La mère allumait une flambée de sarments sous le trépied, au milieu de la grande cheminée. Le fagot fuma : la vieille n'en fut point gênée ; elle se versa du lait dans une écuelle en terre, qu'elle mit sur les flammes ; puis elle tailla quelques tranches de pain bis : quand l'ébullition commença, elle les jeta dans le lait, sala, poivra et laissa mijoter.

Ces préparatifs firent tousser Jasmin.

– Je vais prendre l'air, dit-il.

– C'est la fumée qui te chasse, fieu ! Va sentir d'où le vent vient ! Tu me le diras !

Jasmin sortit. À ce moment le ciel devint plus transparent. Sur l'eau flottaient des brumes : avides de lumière autant qu'amoureuses de l'onde, elles tiraient vers le ciel et trempaient leurs gazes dans le fleuve endormi.

Soudain la brise réveilla tout à fait la Seine ; dans un frémissement, sous le soleil pâle en sa rondeur d'hostie, l'eau se pailleta d'argent. Ébloui, Jasmin regarda les spirales opalines que le vent poussait contre les buissons.

Il adorait la rosée ; il aimait à surprendre ses diamants près d'une cétoine verte, au cœur des « cuisses de Nymphe ». Ce matin elle le fit songer aux mois déjà passés. Vraiment cette année le printemps avait opéré le miracle des roses. La Fête-Dieu en était restée inoubliable : les rues avaient été jonchées de pétales,

les reposoirs enguirlandés de branches fleuries et la petite église avait ressemblé à un temple de l'Amour.

Aujourd'hui on payait cette débauche. Jasmin jeta un regard à ses rosiers épuisés par un trop fougueux renouveau : l'été était mort et ils ne portaient pas de fleurs « remontantes ». À l'idée de cette privation Buguet regretta presque le cadeau fait à Martine ; bien qu'il aimât fort la soubrette, il la maudit un brin et sentit que peut-être au fond de son âme il préférait à sa blonde joliesse la chair multicolore des bouquets.

Doucement, avec un soupir, il gravit à droite de la maison un petit escalier de pierres qui conduisait à une terrasse où s'alignaient les fuschias, les basilics odorants, les orangers de savetier. Au long de plates-bandes bordées de thym, les œillets d'Inde répandaient leur âpre parfum. Au fond de la terrasse, le premier rayon aviva les roses trémières comme s'il les eût peintes avec un pinceau d'or.

Jasmin sortit un arrosoir, en plongea le ventre dans un tonneau enfoncé au coin d'un parterre. Il distribua l'eau à des flox préparés pour la Saint-Auguste, tombant ce jour-là.

– Mère, cria-t-il en promenant sur les plantes les jets fins d'un juste arrosage, les flox blancs sont à vendre ! Trois sols !

– C'est pas donné, mon garçon !

Jasmin devait aller chez l'oncle Gillot pour savoir quand on commençait les vendanges.

– Bonne idée, mon fieu ! dit la Buguet. Embrasse bien mon frère pour moi. Hé ! Porte-lui notre dernier melon.

Buguet rentra, mit sa culotte noire à boucles d'argent, une chemise de toile bise avec un col rabattu, un gilet de pékin à po-

chettes et son habit brun en droguet : puis, ayant noué ses cheveux par derrière en catogan, il posa sur son front le tricorne des dimanches.

Il partit, emportant sur l'épaule, au bout d'un bâton, le gros fruit jaune que la mère avait mis dans un panier fermé « pour attraper les curieux ».

Et il suivit le bord de la Seine, heureux de la belle journée.

Passant à Saint-Assises, Jasmin aperçut dans le parc d'une gentilhommière le vieux jardinier qui ratissait l'allée.

– Bonjour, monsieur Leturcq !

– Ah ! Jasmin ! Entre donc !

– Vous êtes bien civil, monsieur Leturcq !

Buguet ôta son chapeau et déposa le panier près de la grille.

– Viens que je te montre une plante nouvelle, continua M. Leturcq. Elle arrive d'Italie et fleurit ici pour la première fois.

Jasmin eut un battement de cœur en pénétrant dans la petite serre. Un dévot n'est pas plus ému sous le porche d'une église. Cet amoureux des fleurs eût cherché l'eau bénite au fond des arrosoirs et se fût signé. Il tint son feutre sous le bras respectueusement.

– Vois, dit M. Leturcq avec un geste rond et une mine satisfaite.

Jasmin s'arrêta devant deux tubéreuses. Blanches sur leurs longues tiges vertes et rougissant, comme honteuses de la vo-

lupté qui s'émanait de leurs corolles, capiteuses elles s'offraient au milieu d'un groupe de bromélias bigarrés qui semblaient épris des nouvelles venues.

– Caresse ! C'est doux, dit M. Leturcq.

Jasmin obéit ; sa main trembla.

– Et celle-ci ? continua le vieux jardinier.

C'était la Gordon des Anglais (ainsi appelait-on alors le gardénia !), tout aristocratique et élégante.

– Sont-elles belles ! murmura Buguet. Vous devez être fier de les montrer, monsieur Leturcq.

– Dame ! On a son amour-propre ! Malheureusement les connaisseurs sont rares.

Jasmin reprit sa route, émerveillé. Ces tubéreuses ! Sa cervelle en était troublée. Il lui semblait qu'il venait d'assister au déshabillé d'une princesse au jour de ses noces, dans un de ces contes qu'il lisait aux veillées. Et il était l'époux ! Il avait touché la chair blanche : sa main en restait parfumée !

Il reconnut aussi que l'odeur des tubéreuses était pareille à celle du flacon que Martine lui avait donné un jour en disant :

– Tiens, c'est de Mme d'Étioles !

Et il songea à Mme d'Étioles. Il se la figura pareille à la fille d'un lord qu'il avait vue au parc de Vaux-Pralin quand il s'y trouvait en corvée. Cette anglaise était pâle comme la gordon et, ainsi que cette fleur, vêtue de mousseline blanche.

Jasmin côtoyait le fleuve. Une poule d'eau s'envolant des roseaux le tira de sa songerie. Il prit dans sa pochette la grosse montre d'argent qu'il tenait de son père. Le petit forgeron du cadran frappa huit coups sur son enclume. Jasmin, rassuré, continua lentement sa route.

Mais une femme vint l'accoster : Nicole Sansonet, la pêcheuse d'anguilles – une gaillarde qui n'eut point peur des chevau-légers en son temps et qui, frisant la quarantaine, regardait encore les garçons avec une flamme au fond de l'œil. Sa cornette couvrait une figure rougeaude, son tablier à bavette dissimulait mal de grasses rondeurs. Elle portait sur le dos une hotte pleine de poissons ; une gourde battait ses fesses.

– Belle journée, Jasmin, dit-elle. Il faut en profiter. Elles vont se faire rares, mon gas !

Ils cheminent côte à côte. Tout à coup la commère regarde son compagnon en face :

– À propos, toi, t'es pas encore marié ? T'es dans l'âge pourtant ! On l'avait annoncé, ton mariage ! On croyait que ce serait aux prunes ! Et puis, pan ! V'là Martine à Étioles ! Alors, c'est-y pour les vendanges ou la Noël ?

Jasmin rit et Nicole continue :

– C'est qu'elle est avenante, la mâtine ! À ta place, je n'aimerais guère la voir entourée de ces freluquets d'Étioles ! La vertu d'une femme ça glisse comme l'anguille, et quand c'est parti, c'est parti ! Ouvre l'œil, Jasmin, c'est Nicole qui te le dit.

Buguet était arrivé. Il remercia la pêcheuse pour ses conseils et se dirigea vers la tannerie de l'oncle Gillot.

Elle s'érigeait devant la Seine. Culottée par le tannin, le sang, les chiures de frelons, elle distribuait ses trois séchoirs et le logis du maître le long d'une cour brune et puante. Au milieu, une charrette pleine de peaux de bœufs était arrêtée.

Jasmin entra. Ses parents lui firent bon accueil. La tante Gillot prit le melon, le flaira sous la queue. Le jardinier s'informa de l'état des vignes.

– Eh ! si septembre est chaud (chose probable, vu que le beau temps a pris avec la lune !) on pourra vendanger tôt !

– Bonne affaire, répliqua Jasmin. En attendant je vais passer la journée ici et voir s'il n'y a rien à tailler dans l'enclos.

– J'ai mieux pour toi, mon neveu, dit la mère Gillot. Eustache Chatouillard, notre voisin, a promis de venir me prendre dans sa carriole pour aller à Sénart, où le Roi chasse en forêt. Mais il faut que j'aide mon homme à mettre les peaux dessaigner dans la rivière. Va à Sénart à ma place !

Jasmin hésita.

– C'est des choses qu'on voit une fois dans sa vie, insista Gillot.

Eustache arriva sur ces entrefaites. Il poussa des exclamations en apprenant que la mère Gillot était empêchée. Mais il enleva Jasmin.

– Je suis certain que le Roi vient, affirma-t-il. Je le tiens de grenadiers à cheval qui raccommodaient la route.

Comme Jasmin s'étonnait que des soldats vinssent réparer les chemins pour un seul passage de carrosses :

– Ah ! Ah ! reprit Chatouillard, c'est qu'il y a des dames dans les carrosses, et les cahots, ça ne fripe pas seulement les atours ! Il y a autre chose en dessous qu'il faut soigner !... Ça te fait rire, jardinier ! Tu ne t'assieds pas sur tes laitues quand tu les portes au marché de Corbeil ?

– Eh ! J'ai trop souci de ma marchandise !

– Chacun a souci de la sienne, mon gars ! Hue, Bourry !

Le cheval trottait ferme, excité par les éclats de voix d'Eustache et les coups de fouet. Les jeunes gens atteignirent Nandy, dont la petite église sonna dix heures. Ils traversaient les champs déjà fauchés où les perdrix couraient dans le chaume. Les meules posaient leurs cônes d'or à côté des bosquets d'un vert sombre ; une brise légère fit glisser le frisson pâle des feuilles retournées.

Le village de Lieusaint, où ils arrivèrent bientôt, était encombré. Un air de fête soufflait. Les groupes de paysans allaient, venaient, avec des fermières en coqueluchon noir ou en chapeau de paille ; une quêteuse de grand chemin, ses souliers à la ceinture, regardait, l'air ahuri. Un âne chargé d'ustensiles revenait du marché de Corbeil, accompagné de laitières portant le pot de cuivre sur la tête et de gamins qui avaient été vendre des noisettes au litron.

Les grenadiers à cheval caracolaient, sous leur bonnet rouge garni de peau d'ourson.

Ils avaient les sabres au clair ; de longs fusils et des épieux battaient leurs cuisses.

Au fond de la longue et large route qui, bordée au bourg de fermes et de maisons blanches, pénétrait ensuite dans la forêt, au loin, près du carrefour de Villeroi, à l'extrémité de l'allée que

barraient les grenadiers, une foule multicolore papillonnait, jetait et mêlait des taches blanches, pourpres, jaunes. De clairs personnages sortaient des coulisses de l'horizon. Ils apparaissaient, disparaissaient. Au-dessus de ce mouvant spectacle rayé par un soleil de clairière, les vols de corbeaux se débandaient par crainte des hourvaris et du forhu.

Les deux garçons descendirent de carriole. Et tout à coup Jasmin se sentit intimidé. Il allait voir le Roi ! Cette idée bouleversa son cœur. Dans les châteaux où il taillait les charmilles, il avait souvent entendu parler de Louis XV. Il savait la puissance du souverain : il lui parut que la forêt la recelait entière, que les cors allaient annoncer la présence d'une chose formidable.

Eustache avait pris dans la voiture du pain et du fromage ; il entraîna Jasmin vers les taillis.

Ils se faufilèrent sous les ramées. Des gardes de la maison du roi empêchaient d'approcher du carrefour, « où l'on sert une halte à Sa Majesté », dirent-ils.

Heureusement Eustache rencontra un valet de chiens de sa connaissance ; grâce à lui ils purent approcher.

– Regardez ! dit le domestique.

Au bord de la route c'était d'abord les chevaux de la suite royale. Parmi eux, un tout blanc :

– Le cheval du roi, murmura le valet.

Un autre, isabelle doré, avec la raie de mulet et les crins noirs.

– Celui de la duchesse de Châteauroux, continua le piqueur.

Cependant cette cavalerie à étriers vides empêchait les amis de voir : ils grimpèrent dans un orme et choisirent en ses fourches un commode observatoire.

Aux pieds des chênes et des bouleaux où sont accrochés les cors et les couteaux de chasse, c'est un fracas d'uniformes, une allée et venue de chevau-légers, de meutes tenues en laisse, un effarement de marmitons qui portent sur de grands plats des hures, des lièvres rôtis et des fruits. Les hêtres abritent le repos de mules à panaches et oreillères de cuivre. Et partout où s'étendent de l'herbe et un peu d'ombre, des seigneurs, des officiers, des dames se régalent, assis ou couchés autour de nappes jetées sur le sol.

Jasmin est ébloui. Cette cour qui s'ébat parmi les mousses, l'attrait de ces visages, l'étourderie de ces amazones qui ménagent des retroussis de jupes d'où sortent de jolis pieds chaussés de maroquin violet, ces gentilshommes qui arborent des cordons bleus sur la poitrine et appuient la main sur leur cœur, ces abandons aimables, tout le charme de cette aristocratie, que le jardinier a déjà entrevue dans les châteaux de Melun, le ravissent.

– Que c'est beau ! murmure-t-il.

Eustache lui souffle :

– Le Roi !

– Où ?

– Là !

Louis XV est assis au milieu d'un grand tapis. Sur un habit de velours pourpre à larges galons il porte des dentelles, et sur sa perruque poudrée un chapeau bordé de plume blanche. Des laquais s'empressent : ils présentent à Sa Majesté un pâté ; elle refuse et bâille.

Jasmin remarque que le Roi a le visage rose et rond. Louis XV fait des gestes lents, porte paresseusement à sa bouche une cuisse de poulet et la jette au petit épagneul qui se roule à côté de son assiette. Puis il bâille encore et se penche vers la dame installée près de lui.

– La duchesse de Châteauroux, explique Eustache, qui a travaillé à Paris et connaît certaines mœurs de la cour.

– Ce n'est pas la Reine ?

– C'est la maîtresse du Roi.

La duchesse a la figure pâle sous le tricorne de chasse et paraît souffrante dans sa robe jaune. Elle sursaute aux paroles du Roi et Jasmin, à qui rien n'échappe, voit son visage se contracter, ses joues devenir livides.

– On dirait qu'elle va mourir, murmure le jardinier.

Une chose l'inquiète davantage : le Roi ! Malgré l'air d'ennui que se donne le souverain, un prestige l'entoure aux yeux du jouvenceau. Car on a dit à Jasmin qu'il faut savoir mourir pour lui, que c'est le chef qui dirige les batailles et remporte les victoires. Le fleuriste ne peut s'imaginer Louis XV qu'à travers cette illustration. Pourtant il souhaiterait son maître plus impérieux, d'une allure virile et gaie. Il regrette que le Roi de France ait ce pli d'amertume qui se creuse par instant aux commissures de ses lèvres et ce regard qui se pose avec mépris. Il se rappelle une gravure où Louis XV a le front libre, l'œil

franc, le teint fleuri, l'air à la fois doux et conquérant, et où il fait penser en même temps au pigeon ramier et à l'aigle. Jasmin s'assure que c'est ainsi que le Roi doit être et dans le personnage distrait et fatigué il revoit le prince magnanime de la gravure.

Pendant que Buguet se livrait à ces réflexions, sur la route, du côté de Montgeron, apparut au soleil un attelage éclatant qui jeta des reflets aux ornières et brilla comme un astre inattendu. Plusieurs seigneurs sursautèrent, se firent une visière de la main pour mieux voir.

L'apparition se dessina. Les courtisans distinguèrent une femme en rose dans un phaëton d'azur attelé de deux chevaux blancs. Elle conduisait elle-même. Derrière, un négrillon tenait ouvert un grand parasol.

À l'approche de la halte, la dame ralentit l'allure de ses chevaux, afin de recueillir les regards de la cour étonnée, où frémit un murmure.

Ses larges paniers emplissaient la voiture de falbalas. Sa main gauche laissait flotter les rênes ; la droite agitait un grand éventail.

Elle portait un chapeau à la bergère sur ses cheveux poudrés et avait trois mouches si subtilement posées qu'elles brillaient comme des étincelles sur le teint pâle que relevait un rien de fard. La robe échancrée à la gorge montrait la naissance des seins. Tout provoquait dans la belle cochère : la fierté sur son front, la luxure aux fossettes de ses joues et aux coins de ses lèvres. La transparence de ses dentelles carnait d'un diabolique éclat jusqu'à ses perles, tandis que ses yeux armés cherchaient une victime. Son bras avait l'élégance d'un col de cygne, et sa toilette semblait avoir été trempée dans le sang enflammé des roses de Bengale.

La dame traversa les groupes des chevau-légers, des grenadiers, des valets ; elle excitait la curiosité de tous ces hommes.

Elle passa devant le roi, s'inclina.

Jasmin voyait tout du haut de son arbre. À l'aspect de la dame, il éprouva un trouble étrange. L'émoi lui fit lâcher une seconde la branche qui le soutenait. Il entendit battre son cœur dans sa poitrine. Ébloui comme si la reine des fleurs fût apparue, le jardinier cria :

– Mordi, la belle femme !

Mais une gerbe était là, dans la voiture, à côté de la dame. Jasmin proféra, la gorge serrée :

– Mes fleurs !

Il avait reconnu les nériums cueillis aux lueurs de l'aurore devant sa maisonnette et il dit, tremblant :

– Mme d'Étioles.

Alors, pris de vertige, il descendit de l'arbre et s'éloigna, suivi d'Eustache, qui s'étonnait de l'émotion de son ami.

– Mme d'Étioles, répéta encore Buguet.

Eustache prit un air malin :

– J'ai entendu parler d'elle ; on dit que c'est un morceau de roi.

Il insista, hochant la tête :

– Un morceau de roi !

Arrivé à proximité de Lieusaint, Eustache quitta Jasmin en lui promettant de venir le reprendre une heure plus tard.

– Merci, dit le jardinier, j'ai le temps de retourner à pied, ça me fera du bien.

– À ton aise !

Jasmin se dirige du côté de Lieusaint. Dans la route maintenant solitaire, il marche, abasourdi, s'arrêtant pour passer la main sur son front.

Alors c'est cette femme merveilleuse que Martine approche à toute heure !

Jasmin eût dû deviner que sa promise était au service d'une beauté pareille. Depuis quelque temps, elle devenait plus piquante, plus jolie : le reflet de Mme d'Étioles, sans doute !

Jasmin pense à ces choses. Mais il entend quelques petits cris, un bruit de chevaux emballés. Il se retourne.

Le phaëton d'azur ! Mme d'Étioles !

Chassée par les officiers de la Châteauroux, elle s'est enfuie, défaille de dépit, lâche les rênes ; déjà le négrillon met sous le nez de sa maîtresse un flacon de cristal ; le grand parasol roule au milieu de la route.

Jasmin se précipite, arrête les chevaux. Il saute sur le marche-pied de la voiture et recueille la dame. Elle est évanouie.

Jasmin la soulève, et avec beaucoup de peine, à cause des grands paniers, la porte au pied d'un arbre.

Affolé il crie :

– Mon Dieu, aidez-moi !

Le négrillon s'agite comme un singe en délire.

– Elle est morte ! hurle Jasmin.

Il court vers une source qu'il a rencontrée sous bois et revient avec son chapeau qui ruisselle. Il y trempe le bout des doigts, et, comme il le ferait pour ses amaryllis pâmés, secoue quelques gouttes d'eau sur le visage blémissant où la bouche fardée paraît une blessure.

La dame ouvre les yeux : Jasmin croit renaître lui-même à la vie. Elle murmure :

– Où suis-je ?... Que faites-vous là ?

Jasmin est à genoux. Le négrillon rajuste une dentelle. Mme d'Étioles, pâle, fronce le sourcil, sa bouche se crispe avec douleur. Elle dit, perdue au fond d'un rêve :

– Je me souviens.

Ses petites mains empoignent l'herbe à côté d'elle :

– Et je me souviendrai.

Puis elle s'adresse au négrillon :

– Mon miroir !

Elle y jette un regard :

– Quel désarroi !

Elle tapote ses boucles, caresse ses sourcils et, se parlant à elle-même, avec un sourire de mépris :

– Dieu, que j'ai été femme !

Jasmin n'a cessé de contempler les yeux de Mme d'Étioles : ils lui paraissent tantôt noirs, tantôt bleus. Sous des cheveux où de vagues blondeurs cendrées luttent avec la poudre, le visage ovale de Mme d'Étioles montre une peau fine où les mouches de velours se jouent comme des volucelles autour d'une rose blanche.

Mme d'Étioles dépose son miroir, tend une main au négrillon, l'autre à Jasmin :

– Relevez-moi !

Jasmin hésite. Il n'ose toucher aux doigts frêles.

– Voyons ! dit nerveusement Mme d'Étioles.

Le jardinier prend la main tendue, ferme les yeux, tant le cœur lui défaille.

Mme d'Étioles est debout.

– Qui êtes-vous ? demande-t-elle à Jasmin.

Il murmure, la gorge serrée :

– Jasmin Buguet.

La grande dame dit au négrillon :

– Donne un écu à cet homme.

Buguet réprime un mouvement de révolte :

– Merci ! Oh ! non ! Madame !

Mme d'Étioles s'aperçoit de la bonne mine du jeune garçon :

– Vous regardez mes fleurs ? dit-elle d'un air aimable.

Jasmin baisse les paupières :

– Elles viennent de mon jardin.

– De votre jardin ?

– Je suis jardinier, c'est Martine Bécot qui me les demanda hier.

– Martine ! Je ne savais point.

Mme d'Étioles sourit :

– Vous aurez ma pratique, Jasmin !

Elle remonta dans son phaëton et, ayant retrouvé toute sa grâce, prit les guides et partit.

Jasmin la suivit du regard. Elle disparut d'un coup, par un chemin de traverse.

Le jardinier s'en alla en songeant à nouveau.

La femme qu'il avait tenue dans ses bras, et dont il se sentit un instant aussi parfumé que s'il avait porté une brassée de fraxinelles, c'était Mme d'Étioles ! Ces mots chantèrent à son oreille : Mme d'Étioles ! Un sentiment suave descendit dans ses veines, un sentiment triste un peu et profond, tel qu'il n'en avait encore ressenti. Il lui sembla que son âme se fondait. La plaine et le bois lui parurent mélancoliques comme la fin d'une fête.

Poussé par une force irrésistible, Jasmin retourna près de l'arbre sous le tronc duquel Mme d'Étioles s'était reposée. Il s'assit. Un rien de parfum flottait encore. Le jardinier ferma les yeux : il revit la grande dame, avec ses œillades aux reflets de scabieuse et d'or, avec ses lèvres qui brillaient comme des cerises, son front hautain comme une étoile, ses doigts fuselés. Quand il releva les paupières, il aperçut, dans l'herbe, la place où Mme d'Étioles avait crispé sa main. Il se pencha et baisa le gazon ravagé. Puis il se releva brusquement, comme s'il se fût brûlé les lèvres, et murmura :

– Je deviens fou.

Au loin la chasse partait du côté de Quincy, les chiens lançaient leurs abois, au son métallique desquels se mêlaient les appels des cors. Le vent qui s'était levé effaçait sur la route blanche la trace des carrosses et le pas des chevaux. Buguet marcha dans le bois désert, regarda le soleil disparaître et le ciel doucement violet. Pour regagner son village, il s'engagea dans la plaine qui descendait vers la Seine. Et bientôt, parmi les mille flammes automnales des colchiques, il traversa les grands prés et les champs au clair de lune.

II

Quelques semaines plus tard Jasmin prenant son calendrier vit que l'automne commençait.

Le ciel était triste. Chaque coup de vent apportait des nuages. Ils formaient de grands camps farouches. La Seine agitée avait des teintes d'acier.

Jasmin examina les nues, tandis qu'autour de lui la rafale faisait choir les ciroles des grands poiriers.

La mère Buguet parut :

– Eh bien, fils, tu regardes le pied du temps ? Il ne dit rien qui vaille.

Elle continua :

– Je viens de préparer le fruitier. Si tu m'en crois, nous cueillerons tout aujourd'hui. Le soleil ne chauffera plus guère. Au surplus les reinettes ont bonne mine et les calvilles jaunissent.

Jasmin murmura :

– Vous avez raison, ma mère.

La Buguet reprit :

– J’ai fait prévenir Étiennette Lampalaire. Elle nous aidera. Ce n’est point une engourdie.

Jasmin alla dans le petit hangar prendre son échelle : il la mit contre un grand pommier, puis il fixa son panier à un crochet pour le suspendre aux branches. Il monta ; l’arbre croulait sous le poids des fruits. Avec précaution, Jasmin cueillit les pommes, les déposa dans une corbeille sans les froisser : car « toute blessure est pourriture », il savait cela de naissance.

Quand les paniers furent remplis, la Buguet en prit un à chaque bras et s’achemina vers la maison. Elle rangea les calvilles sur les claies, la queue en l’air. C’était une brave femme. Elle avait travaillé dur avec son homme, qui « avait parfois des turlutaines ». Pensez ! Il était le neveu d’un maître d’école, il savait lire ! Savoir lire ! Une mauvaise affaire qui mange le temps et déroute l’esprit ! Ainsi, pendant que feu Buguet tenait le nez penché sur un bouquin, l’ivraie poussait, et si dru que souventes fois la bonne épouse vit des semis entiers étouffés par les bleuets et les pieds d’alouette : son mari les voulait respecter parce que les bleuets ressemblaient à ses yeux, à elle (ah ! ça la faisait rire !) et que les pieds d’alouette donnaient une légèreté aux fleurs des plates-bandes ! Tout ça, des idées qui coûtent cher au bout de la vie ! Son fils aussi avait parfois l’air d’un songe-creux. Tout le monde cependant aimait Jasmin, il était de bon caractère ; puis – ce qui devient rare ! – il savait son métier.

– Bien sûr, s’il a la protection d’un duc ou d’un surintendant, il ira loin ! disaient les gens.

Mais il arrivait à Jasmin de se montrer distrait, même triste. Ces dernières semaines surtout. Plus de sourire, plus de gaîté ! Il réfléchissait à Dieu sait quoi ! C’était depuis la chasse royale. Avait-il envie de se faire piqueux ou chevau-léger ? Folie, lorsqu’on possède un bon métier et qu’on est sûr d’avoir chaque jour sa croûte à rompre et son lit bien chaud. Aussi La Buguet

ouvre l'œil ! Elle espère vivre assez longtemps pour marier son fils à une bonne ménagère, qui « veillera au grain ».

Mais Tiennette arrive. Ses cheveux noirs, déjetés par le vent, le sourire clair de ses lèvres retroussées, son visage hâlé, ses yeux bruns et espiègles : tout brille. Sous le corsage de l'enfant qu'elle est encore, les seins de la femme poussent déjà. Aussi un matin qu'elle portait du lait au château, le vieux marquis d'Orangis invita la fillette à partager sa crème au houacaca, laquelle est faite d'une poudre composée de cannelle et d'ambre qui vient du Portugal et réchauffe les sens. Tiennette raconta depuis que le vieillard l'avait embrassée bien fort, le gobelet vidé, puis qu'elle s'était enfuie.

Aujourd'hui souriante elle aborde la mère Buguet :

– Vous m'avez fait quérir, la Buguet ?

– Oui, mignonne, il faut que tu nous aides.

– Bien volontiers.

Elles se dirigent du côté de Jasmin : juché dans les arbres, un tablier au ventre, il se courbe, se redresse, s'allonge :

– Ah ! te voilà Tiennette !

Il descend, tient l'échelle. Mais la petite veut grimper à l'arbre sans aide. Jasmin lui prête son dos : il sent à peine sur ses épaules le frôlement des pieds nus : Tiennette est dans les branches :

– Lance un panier, Jasmin !

– Attrape !

Elle s'assied au-dessus du tronc. Ses mollets hâlés passent sous ses courts jupons, polis comme du bronze, et dans les mouvements de la cueillette, insoucieuse du froid, elle montre un genou rond crotté de mousse et le bas de ses cuisses. Un rayon vient dorer l'enfant, éclairer ses dents blanches. Jasmin songe aux divinités enfermées au cœur des arbres et qui n'en sortent que rarement, à ce qu'il a lu dans les livres. Tiennette ainsi perchée, avec sa peau brune contre l'écorce, son regard de feu, ses cheveux en broussaille où pétille un grain de soleil, pourrait être la petite hamadryade jaillie de ce pommier pour en goûter les fruits. Des déesses plus puissantes doivent sortir des hêtres et des chênes. Jasmin en imagine une, écartant les branches d'un garie dans la forêt de Sénart. Elle s'avance, brillante et vive, comme si la sève du taillis l'incendiait. Elle a les traits de Mme d'Étioles.

Un cri d'Étiennette tire Jasmin de sa rêverie.

– Oh ! la grosse pomme !

L'enfant a l'air de tenir une boule de feu dans ses mains brunes et agite ses pieds nus en signe de plaisir.

– Elle est presque grosse comme un cœur de cochon, dit Tiennette.

Elle retourne le fruit et ajoute, sérieuse :

– Oui, c'est un cœur, un cœur gonflé comme le vôtre, vous qui soupirez tant !

– Ce n'est pas pour toi, morveuse !

– Parions que c'est à cause de Martine, jeta avec malice la fûtée.

– Pas davantage !

– Qui donc lui met la berlue à l'esprit ? Faudra que je devine, se dit Tiennette.

À midi elle s'en alla, inquiète pour son amie Martine.

– À qui songe Jasmin ? Je ne l'ai jamais vu ainsi !

Perdue dans ses réflexions, elle ne vit point le marquis d'Orangis qui la guignait d'une petite fenêtre de son castel. Il lui faisait des signes avec la main qui venait de fourrer du tabac d'Espagne dans son nez de vieux singe. Il portait une robe de chambre d'homme de qualité et un ancien bonnet de mariage vénitien, couvert d'emblèmes dorés sur fond blanc, et trop large pour sa tête à cette heure sans perruque.

Le marquis poussa un petit cri. Alors Tiennette s'aperçut de sa présence. Les yeux du vieillard brillaient et les rides de sa figure sèche étaient tirées par un sourire sans dents. Il esquissa deux baisers.

– Vous allez vous enrhumer, monsieur le marquis, s'écria Tiennette.

Elle s'enfuit, mais pour passer le ruisseau, sous les yeux du seigneur, elle releva sa cotte, bien que celle-ci fût déjà très courte et qu'il n'y eût qu'un mince filet d'eau.

Le lendemain la pluie nocturne avait apaisé le vent ; une légère brise déchira les brumes : le soleil se leva dans une claire pureté.

En ouvrant leurs volets, les paysans se réjouirent. Quelle bonne journée pour la vendange !

Voilà déjà les filles. Elles chargent les hottes ; leurs bonnets de mousseline battent des ailes. Les « jeunesses » crient et chantent. Et les garçons paraissent aussi, avec les mollets nus, les manches retroussées. Ils sont joyeux : on dirait que l'« azur », cette fleur délicate qui couvre le raisin, veloute leurs sourires. Une voix s'élève : elle lance une ariette :

Croyez-vous qu'Amour m'attrape
De m'avoir ôté Catin ?
Qu'ai-je à faire de la grappe
Quand j'ai foulé le raisin ?

La chanson vole au-dessus des haies, jusqu'à l'église, et réveille les échos de la Seine endormie.

Jasmin restait insensible aux rumeurs du village.

– Tu ne te rends point aux vendanges ? lui demanda la Buguet.

– Je n'en ai guère envie.

La porte s'ouvrit : c'était Martine ! Elle cria à Jasmin :

– Eh bien ! Tu n'es pas prêt !

La jolie fille s'avança, poing sur la hanche, un peu moqueuse :

– Vraiment, Jasmin, tu n'es point galant ! Fallait savoir que j'allais venir ! Allons ! Embrasse-moi !

Le jardinier lui donna un baiser sur chaque joue ; puis la jeune fille sauta au cou de la Buguet.

– Eh ! dit celle-ci, que tu sens bon et que tu as la peau doucette et blanche ! Prends-tu des bains de lait comme ta maîtresse ?

La soubrette éclata de rire :

– Mme d'Étioles se baigne dans l'eau claire !

Martine était affriolante avec son bonnet blanc, son corsage de percale, sa jupe d'un vert de scarabée qui laissait passer de fines chevilles et des souliers cambrés. Mais ce qui charmait le plus en elle, c'était, sous ses cheveux châtains, ses yeux de couleur indécise, comme ceux des chats. Il semblait qu'elle pût les aviver des tons et des lueurs qu'elle voulait. Martine avait le nez court, retroussé juste assez pour indiquer un peu d'impertinence qu'adoucissait le sourire des lèvres. Ce matin, elle semblait apporter une lueur de l'aurore dans les fossettes de ses joues. Elle dit d'une voix cristalline :

– Allons, Jasmin, conduis-moi aux vendanges !

Buguet fit un brin de toilette, mit ses souliers ferrés pour patauger dans la terre des vignes :

– Me voilà prêt !

Les deux jeunes gens furent bientôt au bord de la Seine.

– Alors, M. Jasmin a assisté à la chasse royale ? demanda Martine.

– Oui !

– On l'a fort remarqué. Et c'est pour le remercier de ses fleurs que Mme d'Étioles m'envoya hier chez ma marraine Laïde Monneau, où j'ai passé la nuit.

– Ce n'est point vrai !

– Je te l'assure. Elle s'est souvenue de ton nom. Elle m'a tout raconté et elle est bien heureuse, car à la suite de l'accident le Roi lui a envoyé dix faisans dorés, ce qui est gibier rare.

Jasmin devint silencieux. Ah ! Mme d'Étioles a prononcé son nom : Jasmin Buguet ! Pour la première fois ce nom paraît fleuri au jardinier. Il sourit à des visions douces, à un bonheur secret. Le paysage prend à ses yeux une splendeur ravie. Buguet regarde avec plus de joie les vignes : ces petites fées vertes, qui, pendant les hivers sans soleil, versent le rêve aux mortels en des boissons rouges, aujourd'hui se drapent dans leur feuillage bordé de pourpre. Elles grimpent à pic sur le coteau pierreux d'où l'argile rouillée s'éboule ; en procession elles s'appuient sur leurs échalas d'acacia ivres du vin contenu dans leurs mamelles.

L'œil du garçon brille, sa physionomie s'éclaire. Il ose insinuer :

– Mme d'Étioles se souvint de mon nom ?

– Ne te l'ai-je pas dit ?

– C'était dès le soir de la chasse ?

– Ce soir même. Je dégrafais sa robe. Elle jetait ses bagues dans un coffre. « Martine, dit-elle, j'ai rencontré le jardinier qui t'a donné les lauriers pour mon phaëton. Il s'appelle Jasmin Buguet, n'est-ce pas ? » Je rougis. « Pourquoi as-tu honte ? » continua Madame. Elle sourit : « C'est un joli garçon ! Et ma foi il fut, lors de mon accident de voiture, fort civil ! »

Jasmin exultait.

– Comme te voilà joyeux ! dit la soubrette. Tu te sens bien flatté ?

Elle était enchantée de voir son compagnon se dérider. La fillette aimait beaucoup Jasmin. Enfants, ils avaient déniché des fauvettes dans les roseaux de la Seine, joué aux osselets, à cligne-musette, au toton, la toupie qui ronfle, et lancé les bulles de savon qui sortent d'un tuyau de pipe et crèvent au long des chaumes. En hiver, ils élevaient des châteaux de cartes, se penchaient sur le jeu de l'oie, construisaient des coqs en papier. La petite était orpheline. Une fois que son parrain dut s'absenter, il la confia aux Buguet ; ceux-ci la couchèrent avec Jasmin, les enfants s'endormirent sur le même oreiller : on eût dit à les voir sommeiller que leurs têtes poupines souriaient au même rêve.

– On les mariera peut-être, dit le père Buguet en riant.

Plus tard, bien qu'il n'aimât guère la danse, Jasmin conduisit Martine au bal champêtre, participant avec elle au moulinet, sous les tilleuls du bord de l'eau, aux sons de la flûte. À la fête, il la menait voir le montreur de boîte d'optique et celui de marionnettes ; ils achetaient des complaintes, écoutaient les joueurs de vielle et de clarinette. Jasmin offrait à Martine des dorioles et autres délicatesses de bouche. Ils buvaient un verre d'hypocras ou de vespetro, que débitait un charlatan, et le soir la mère Buguet pétrissait des « roussettes ».

Le village les fiança. Cependant ils avaient échangé des œillades tendres, des serments enflammés, des baisers en cachette, derrière la porte, quand le garçon venait passer la veillée chez Rémy Gosset et que la fillette le reconduisait jusqu'au seuil, « histoire de voir les étoiles ». Un après-midi que Martine, sortie pour cueillir des cerises, avait délaissé son rouet, Jasmin

couvrit le fuseau de roses pompon, de sorte qu'elle trouva, en revenant avec son panier plein, une chose aussi belle et vive que le sceptre de Flore.

D'ailleurs Martine était sage. On ne l'avait jamais surprise dans une grange, le sein hors du corsage, dans l'attitude de celles qui imitent sur les bottes de foin ce que les pigeons, après s'être becquetés, pratiquent à deux sur les gouttières. Nul galant n'était monté à la petite fenêtre de sa chambrette ; ni son parrain Rémy Gosset, ni sa marraine Laïde Monneau, chez qui elle habitait parfois, n'avaient trouvé de chapeau d'homme sous son lit.

Rien pourtant n'avait été décidé entre Buguet et la soubrette. Aujourd'hui le jardinier comptait vingt-trois ans et Martine atteignait son dix-neuvième octobre. Elle pensa qu'il était temps de songer au mariage :

– Je vais parler !

La joie revenue au cœur de Jasmin encourageait l'amoureuse. Le garçon s'égayait le long de la Seine. Il voulut cueillir une branche de salicaire et s'approcha de l'eau, parmi les joncs du bord : le reflet de la rivière illumina son visage d'un or fluide.

– Est-il joli !

Il rappela à Martine ces jeunes satyres aux chairs roses ou hâlées qu'on voit à Étioles dans certains tableaux : ils penchent sur des urnes ou des conques, parmi des plantes aquatiques, leurs tétons bruns qui frôlent les pétales des nymphéas.

Jasmin revint, offrant à Martine la vergette empourprée de la fleur tardive.

– Merci, dit-elle. Je la porterai dans ma chambre en souvenir de toi.

Puis le jardinier interpella le sacristain Euphémin Gourbillon, qui promenait dans un clos son maigre personnage :

– La belle récolte, Euphémin ! Il y a de quoi rougir le nez à tous les sonneurs de cloches de notre capitainerie de Sens !

Il en interpella d’autres encore et se laissa accoster par maint villageois, au grand dépit de Martine.

Elle n’osa et ne put rien dire à Jasmin, moitié par timidité de jeunesse, moitié à cause des bavards de la route, et ils se trouvèrent ainsi près de la tannerie de Gillot.

– Ah ! Martine ! s’écria la tante, c’est gentil de venir nous aider ! Va de ce côté, où se trouvent les fillettes.

Voici l’oncle Gillot ! Il est chargé de paniers débordants de grappes encore froides de rosée. Il s’en débarrasse. Puis il s’essuie le front et tape sur l’épaule de Jasmin :

– Je suis content que tu sois venu, mon neveu ! Eustache Chatouillard nous est aussi arrivé.

Près de la porte du vendangeoir, Eustache, la culotte relevée à mi-cuisse, dans une cuve emplie de raisins, foule, le torse nu.

– Bonjour, Jasmin ! s’écrie-t-il. On ne s’est pas revu depuis le jour de la chasse.

Gillot intervient :

– Vous causerez tout à l'heure. Mon neveu, je t'emmène au-dessus des roches.

Buguet disparaît avec l'oncle et plonge dans la mer des ceps.

Il cueille. Sa serpette habile coupe le pédoncule des grappes au bon endroit. Gillot bavarde. Buguet l'écoute d'une oreille. L'air qui passe, chargé de frémissement d'or des coteaux, les tons de turquoise du ciel, le calme du fleuve qui dort son sommeil de grand serpent d'azur, tout le fait songer à ce qui le tourmente. La vision de Mme d'Étioles réapparaît au-dessus des échalas. Le sentiment qui s'est emparé de Buguet sur la route de Lieusaint et n'a cessé de chanter en lui redouble en ce moment. Pour cet amoureux des fleurs, peut-il être plus attirant objet que cette grande dame ? Mme d'Étioles paraît au jardinier sortie du plus odorant promenoir d'orangers, d'un cabinet de gardénias. Le garçon se penche vers le sol, comme les autres vendangeurs, mais quand il relève la tête il la sent pleine de gloire : le décor encombré de rustres, qui semblent traire les vignes, se mue pour lui en parterre de sourires ailés. La Seine devient le fleuve complaisant : elle doit mener Jasmin vers il ne sait quelle cour où Mme d'Étioles trônerait comme la statue d'or qui se dresse au fond des grands bassins de Vaux-Pralin, où chaque année Buguet va tailler les tilleuls et façonner le labyrinthe.

À onze heures, Jasmin et Gillot descendent ; ils rencontrent la tante qui porte un pâté de grives, mis au four dès patrominette. Eux-mêmes reviennent de la cave du tanneur, une cave naturelle creusée dans le tuf : ils sont chargés de grosses bouteilles cachetées de cire rouge ; Gillot en lève une, le sang des grappes flambe dans le verre comme sous la peau des grains et paraît heureux de revivre au soleil.

Les vendangeurs s'assoient à l'ombre d'une charrette. La mère Gillot entame le pâté, tandis que Martine distribue les miches.

– Arrivez, les enfants ! crie la soubrette.

Elle est saisie et dorée par le grand air comme les pains qu'elle tend l'ont été par le four.

Trois vignerons, deux filles, Tiennette s'avancent pour recevoir leur part. Eustache se roule sur l'herbe en riant et lève ses pieds et ses mollets rougis par le foulage. Chaque flacon que Buguet débouche fait sonner, ainsi qu'un pistolet qu'on décharge, le creux de son goulot. Le bruit attire Euphémin Gourbillon. Il a déjà trinqué avec maint vendangeur et sa figure s'allume, barbouillée du tabac qui tache son casaquin en ratine noire. L'oncle Gillot l'invite et il s'installe.

Le premier coup de dents se donne avec appétit.

– Les grives sentent le verjus, dit Gillot.

– Elles en ont au cul avant que les autres en aient au bec !

Tiennette interpelle Gourbillon :

– Comme vous buvez, sacristain ! On voit que vous n'êtes pas chez vous !

– Effrontée ! Quand le marquis d'Orangis t'offre de la citronnelle, tu t'en fourres plein le gosier.

Tiennette éclate de rire.

– Le marquis d'Orangis ! Ah ! non ! Je n'aime point ses drogues !

La garcette prend un air malicieux :

– Je suis trop paysanne, avec mes sabots ! M. d'Orangis aime les pieds bien chaussés ! Il m'a promis une paire de souliers en me disant qu'il mettrait lui-même les bas.

– Ta fortune commencerait par le pied !

– En faisant son chemin elle monterait vite plus haut !

– Au carrefour où tout passe ! conclut Gourbillon.

– Sale ! cria Tiennette.

Cependant Martine regardait Jasmin. Le soleil taquinait les cheveux bruns du gars et sa peau aussi appétissante que celle d'un brugnon. Il se carrait, en manches de chemise ; son gilet à fleurettes laissait à l'aise son cou et ses épaules : la camériste suivait à la dérobée le jeu des muscles sous le linge éclatant de lumière. Puis elle épia le visage de l'amoureux : la bouche rose, sans pli méchant aux commissures des lèvres, les yeux d'un gris d'acier qui se pailletaient de bleu. Quand Jasmin se retournait, Martine trouvait son profil aussi élégant que celui des marquis : un nez fier, aux narines mobiles, un menton ni carré, ni gras, qui rappelait un peu celui des femmes et se trouait d'une fossette. Le jardinier était distrait.

– Tu n'es point gai, mon fieu, lui dit Gillot, pour un jour de vendange. À ton âge, j'embrassais toutes les jeunesses.

– J'en ai bien envie, mais j'ai peur des rebuffades.

Jasmin était descendu au repas des Gillot comme d'un ciel : après son rêve où les finesses de sa nature lui avaient sus-

cité des illusions, la réalité lui faisait mal. Il n'accorderait aucune attention aux filles.

Il rompit le pain avec Martine. Elle avait les mains rougeaudes ! Il se rappela qu'il en avait vu de toutes blanches, qui ne semblaient faites que pour porter des lys.

– Ah ! dit la soubrette boudeuse, je n'ai pas de chance d'avoir un galant de ton acabit ! Tu ne souffles mot. Veux-tu bonne fortune plus relevée ?

– Ce n'est point pour te faire affront, Martine ! Le soleil m'entête.

– Tu es plus chaud quand il gèle ? demanda Eustache.

– J'ai mal à la tête, répéta Jasmin.

– Il y paraît, appuya Tiennette en prenant parti pour Martine, car pour ne rien trouver à répondre à tes mignoteries, ma bonne, il faut qu'il soit bien mal en train.

– Le fait est, mon garçon, reprit Eustache, que ça ne te vaut rien de te frotter aux femmes. Te voilà ahuri comme le jour où tu m'as campé là, dans la forêt de Sénart ! Tu te souviens ?

Jasmin baissa la tête et Tiennette intriguée demanda :

– Qu'est-ce qui s'est passé dans la forêt de Sénart ?

– Une belle dame...

– Ah !

– Mme d'Étioles !

– Oh !

– Il rougit ! Il rougit ! Il en tient pour la dame ! dit Tiennette.

– Tais-toi, harpie ! cria Jasmin.

L'oncle Gillot déjà assoupi tressauta.

– Allez vous chamailler plus loin que je fasse mon somme !

– On ne se quitte pas sans boire un dernier coup, dit Gourbillon tendant son gobelet.

Tous les hommes l'imitèrent ; puis les bouteilles vides roulèrent sur l'herbe.

– Ça prouve, conclut l'ivrogne, que, pour se tenir d'aplomb, il faut être plein.

Tandis que la mère Gillot remisait les plats, ses convives s'égarèrent, avec les autres vendangeurs, par les sentiers. Garçons et filles, sous prétexte de chercher de l'ombre, se dirigèrent vers les roches. Des grottes y ouvraient leurs gueules bleuâtres dans la blancheur du tuf. Ces cavernes, voilées de vignes vierges et de viornes, se prolongeaient sous terre et disposaient çà et là des cellules qu'éclairait vaguement quelque cheminée naturelle creusée par la pluie.

Martine eût volontiers entraîné Jasmin de ce côté, promenade habituelle des amoureux. Persiflé par Tiennette, le jardinier avait quitté ses amis. Mais sa promise eut beau le chercher sous les grands noyers dont l'ombre noire s'arrondissait par places dans l'or des vignes, parmi les filles que les caresses des lurons rendaient rougeaudes comme des écuelles de vendanges, ou dans les retraites des grottes. Rien !

– Qu’as-tu fait de ton amoureux ? demanda une voisine.

La pauvrette avait peine à retenir des sanglots. Où était donc Jasmin ? Quelle folie l’avait pris tout d’un coup ? D’habitude, il ne se mettait pas en colère pour un mot, il était doux, plutôt trop calme. Martine était inquiète. Elle grimpa dans les rocs. Elle n’y rencontra que Vincent Ligouy, un propre à rien qui gardait les vaches et jetait les sorts. Il lui fit peur avec ses yeux pâles, ses cheveux couleur de chaume qui tombaient comme des couleuvres mortes. Il rit : deux grandes dents éclairèrent sa longue figure terminée par une barbe d’étoupe. Il marchait mal d’aplomb : ses jambes de grand faucheux, toujours nues, avaient l’air de vouloir s’emmêler à chaque pas.

Martine redescendit le coteau en criant.

– Qu’as-tu ? lui demanda une paysanne.

– Il m’a soufflé le guignon !

– Qui ?

– Vincent !

Des gars huèrent Ligouy, qui était le souffre-douleur du village :

– Va-t’en, enfant de truie !

On lui jeta des pierres. Une l’atteignit au front. Le sang coula. Ligouy porta la main à sa blessure, l’essuya au haillon de chemise qui couvrait sa poitrine et partit.

– T’en voilà débarrassée, Martine !

Le son rauque d'une corne annonça la reprise de la cueillette. On entendit dans les clos des appels aigres de vieilles. Le clocher de Saint-Port tinta.

– Ah ! oui ! Ligouy souffle le guignon ! T'as bien raison, Martine, dit une fillette, qui sortait des grottes en rajustant à la hâte son fichu et en remettant son bonnet droit.

D'autres suivaient, les jupons fripés, avec leurs amoureux qui avaient l'air penaud.

Martine revint triste à la vigne des Gillot. Elle y revit Tiennette.

– Qu'est-ce qui te tourmente ? lui dit la gamine.

L'amoureuse sanglota.

– Jasmin est parti !

– Il reviendra, nigaude !

– Non point !

– Mais pourquoi ?

Essuyant ses larmes, Martine raconta l'indifférence de son amoureux depuis le matin, sa distraction pendant le repas, son air maussade.

– Il ne m'aime plus, gémit-elle. Il est pris par une autre !

– Quelle autre ? Je les connais toutes au village et si Jasmin avait suivi les cottes d'une quelconque, je le saurais.

– Que veux-tu ! Il a été toute la journée plus froid qu'un glaçon. Ah ! il n'eut qu'un moment de joie, c'est quand je lui parlai de Mme d'Étioles.

– Oô ! !

– Alors il fut plus gai qu'un rossignol. Il eût, ma foi, dansé sans violon au bord de l'eau.

Tiennette, tout émue, s'écria :

– Pardi ! C'est cela ! Il en tient pour ta maîtresse ! As-tu remarqué sa façon malhonnête de m'appeler « harpie » tout à l'heure ?

– Jasmin épris de ma maîtresse ! Ah ! tu me fais rire, répliqua Martine incrédule.

– À ton aise ! Prends garde de rire comme saint Médard ! Pas plus tard qu'hier, je me suis aperçue que Jasmin avait l'âme à l'envers et sa mère me disait que c'est depuis le jour de la chasse qu'il a martel en tête ! Il y vit Mme d'Étioles ?

– Elle est tombée dans ses bras.

– Dans ses bras !

– Il l'a déposée sur l'herbe.

– Ah ! Martine, songe à ce que Chatouillard nous disait pendant le repas, que Jasmin fut si ahuri en voyant Mme d'Étioles !

Les deux filles se regardèrent au fond des yeux ; la grande fronça les sourcils, son visage se voila d'une tristesse subite et

elle mit la main sur son cœur : la petite à la mine fûtée avait insinué à sa compagne du soupçon, de la douleur.

Martine quitta la vigne avant la vesprée ; elle devait regagner Étioles dans la charrette de son parrain.

Dès qu'elle arriva à Boissise, elle entra chez le jardinier. Jasmin s'aperçut qu'elle avait le cœur gros :

– Tu viens me dire au revoir ? murmura-t-il.

Il prit la villageoise à la taille, l'embrassa. Puis il ferma les yeux et tressaillit : Martine avait déboutonné son corsage dans la hâte du retour, et de son linge chauffé par le soleil et par sa chair montait un parfum. Ah ! ce parfum ! Buguet en eut le vertige ! C'était celui qu'il avait senti en relevant Mme d'Étioles.

– Cela te paraît si bon ? murmura l'amoureuse.

– Ah ! oui !

La voix de Jasmin tremblait.

– Encore, dit-il.

Il appuya les lèvres sur la nuque de la soubrette qui se pâma, prête à défaillir.

– Tu sens le paradis, murmura le jardinier.

– Oh ! Jasmin ! oh ! Jasmin !

La mère Buguet apparut.

– Martine, balbutia Jasmin, tout rouge, je vais te chercher des figues que je t'ai promises.

Le panier fut prêt en un instant. La fillette, son bonnet un peu de travers sur le front, l'emporta à son bras nu.

– Au revoir ! Au revoir ! dit-elle en montant dans la carriole de Rémy Gosset.

Déjà les vendangeurs revenaient. En avant, Gourbillon avait peine à se tenir.

Les autres suivaient, rompus, mais joyeux. Les vendangeurs, selon la coutume, avaient écrasé des grappes noires sur la figure des vendangeuses.

Des filles crièrent :

– Bon voyage, Martine !

Les garçons reprirent :

– Tu n'emmènes donc pas Buguet ? Affûte-toi pour nous faire aller à la noce !

Martine était ravie. Elle partait, cahotée au trot de la bique à Gosset. Le parrain, ayant vidé beaucoup de chopines, essuyait de temps en temps ses paupières lourdes.

La fillette songeait aux baisers de Jasmin. Elle les sentait encore, dans sa nuque. Ils lui donnaient des frissons qui se renouvelaient. C'était comme des brûlures légères.

– Il m'aime, se dit-elle.

Elle sourit :

– Tiennette a beau dire !

Comme le soir tombait, un doute se réveilla pourtant au cœur de Martine :

– Tu sens le paradis, avait dit Jasmin.

Était-ce sa peau, ses cheveux, une odeur émanant d'elle qui avait ému son promis au point qu'il se crut au ciel ? À la dérobée, la soubrette se pencha vers l'ouverture de son fichu. Grand Dieu ! Ce parfum, c'était celui de sa maîtresse, le même qu'à Sénart ! Avant de partir, Martine en avait secoué la dernière goutte entre ses seins !

Elle pâlit.

– Ce n'est pas moi qu'il a embrassée, se dit-elle.

La fillette arriva pleine de mélancolie à Étioles. Il était plus de dix heures. Un valet à demi vêtu, traînant ses chausses par les allées, vint ouvrir.

– Eh bien, dit-il, c'est ton parrain qui te ramène ! Où est-il resté, ton cousin de vendanges ?

Dans sa chambrette, Martine se sentit toute abandonnée. Le valet disait juste ! Elle n'avait plus d'amoureux ! Pourtant Jasmin l'aimait depuis si longtemps ! Ne lui avait-il pas donné, dès qu'elle les désirait, ses choses les plus précieuses, une fois sa tourterelle, puis un morceau de corail en forme de dent, et toujours une part de ses gâteaux ? Quand elle était malade, il interrompait vingt fois son travail pour la voir et lui prodiguait des caresses sur le front, des poignées de mains qui guérissaient mieux Martine que les potions de sa marraine. En été Buguet menait son amoureuse en barque et cueillait dans les estuaires de la Seine de petites parnassies blanches qu'il jetait autour d'elle ; alors il la regardait en ramant lentement : il semblait à la

fillette que son promis l'enlevait très loin, à l'horizon bleu, pour lui apprendre des choses nouvelles et douces. Et un jour n'avait-il pas fait jurer Martine de ne prêter l'oreille à aucun propos galant ? C'était dans la grange de Gosset, au moment de la moisson ; les yeux de Jasmin brillaient étrangement dans son visage hâlé ; les amoureux étaient seuls. Martine crut qu'il allait la prendre : elle ne se serait point défendue.

– Ah ! oui il m'aime et un pareil amour ne s'en va pas ainsi !

La soubrette se désolait au milieu des ténèbres. Le silence de la nuit pesait sur sa poitrine. Elle songea à Mme d'Étioles, qui dormait sous des courtines de soie, comme une fée au repos.

– Ce qu'elle vous retourne un homme ! se dit Martine ! Sait-on ce qui peut arriver avec des femmes pareilles ! Elle a ébloui un roi !

Il fallait se méfier ! Mais que faire ? Ah ! tout d'abord quitter Étioles, ôter à Jasmin l'occasion d'y venir, aller retrouver le promis au village, revivre auprès de lui.

– Je veux être sa femme, affirma Martine. Et je le serai bientôt, car, à Boissise, je le forcerai bien à s'occuper de moi.

Elle battit le briquet, alluma une chandelle, prit une feuille de papier et commença une lettre à sa marraine, la tante Laïde Monneau :

Ma chère Marraine,

Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres. C'est ce que me disait hier la mère de Jasmin en me quittant. Comme je ne pouvais m'endormir cette nuit, j'ai pesé ses paroles : elles valent un bon conseil. Je le suivrai. Aussi bien je n'ai

plus rien à apprendre ici. Je sais coudre, repasser, faire le ménage et soigner la toilette d'une grande dame. C'en est assez pour être la femme d'un jardinier. Si j'attendais encore j'en saurais trop. Comme tant d'autres je deviendrais ambitieuse et le bonheur que nous souhaitons, mon promis et moi, nous ferait pitié. Dès demain, si j'en trouve l'occasion, je préviendrai ma maîtresse. Elle est bonne, je lui dirai que je me fais vieille loin de mon galant, qu'il me tarde de me marier, que pour cela je ne me sens pas le courage d'attendre la fin de mon engagement qui tombe à la louée de la Saint-Jean l'an prochain. Si ma maîtresse a sous la main une chambrière pour me remplacer, c'est chose faite. Attendez-vous à me voir arriver un de ces matins. Comme vous ne voulez que mon bonheur, ma chère marraine, j'espère que vous ne contrarierez pas mes projets et que votre maison sera la mienne tant que je serai fille. Prévenez Jasmin et sa bonne mère afin qu'ils ne tombent pas de leur haut en me voyant arriver.

Votre filleule,

MARTINE BÉCOT.

Le lendemain, au lever du soleil, Martine donna sa missive à un coquaillier qui passait ; contente de sa décision elle se sentit plus légère que la veille.

Avant dix heures, Mme d'Étioles la fit venir à sa toilette.

– Eh bien, Martine, le temps d'hier fut propice aux vendanges ?

– Oh ! oui, Madame, on dit que les futailles manqueront. Gourbillon le sacristain s'offre à boire le trop plein des cuvées.

– Une outre, ton homme d'église ! Mais tu ne dis rien de ton amoureux ?

La soubrette pensa défaillir. C'était le moment de parler.

– Ah ! Madame, je pense qu'il est grand temps qu'on nous marie !

– Oui, vraiment ! Te voilà bien pressée. Crains-tu pour ta taille ? Je te croyais plus sage.

– Si ce n'est l'honneur, ce que pense madame me chagrinerait moins que ce qui arrive.

– Quoi donc ?

– Jasmin en aime une autre !

La soubrette sanglota.

– Il te l'a dit ?

– Lui-même l'ignore peut-être, mais moi je n'en doute point.

– Pauvre fille ! Si tu l'aimes tant il faut l'éloigner de ta rivale. Qu'il entre ici comme jardinier ! Tu le garderas à vue et tes attraits sont assez visibles pour le distraire. Et puis nous lui taillerons de la besogne. Compte sur moi. Allons, cesse de te rougir les yeux. Tu sais que je n'aime pas les visages chagrins autour de ma personne.

Martine se tut. Mais toute la journée elle songea à la bonté de Mme d'Étioles. Elle s'avoua qu'elle avait été injuste la veille à son égard. En somme, que pouvait la grande dame si Jasmin s'éprenait ainsi d'elle ! Allait-on lui reprocher de dégager ce charme captivant qui séduisit jusqu'à Martine, car Martine serait triste si elle devait quitter sa maîtresse !

– On est si bien chez elle ! Tout est plein de grâce. Les paroles sont douces. On entend de la musique tous les jours.

Martine regretta presque d'avoir écrit. Mais la lettre était déjà chez Laïde Monneau. Celle-ci arriva à Étioles le lendemain. Elle fit appeler Martine sur la route, après avoir comblé de grandes révérences le valet qui vint à la grille. Laïde avait une de ces figures cireuses et ridées de paysannes où l'âge ne marque plus. Son regard était dur.

– Sais-tu bien, dit-elle à Martine, qu'en lisant ton mot d'écrit j'ai cru que tu devenais folle ? De mon temps il n'y avait que les filles prêtes à être colombes dans le pigeonnier d'une sage-femme pour être si pressées d'entrer en ménage ! Aussi comme je te sais honnête et que pour la mémoire de ta sainte mère qui t'a confiée à mes soins je ne veux pas que tu donnes à jaser, j'ai pris sous mon bonnet de venir te trouver pour t'empêcher de faire un coup de tête dont tu te mordrais les ongles.

– Allons, allons, ma marraine, reprenez votre vent et dites-moi l'avis de Jasmin.

– Ah ! ça, t'imagines-tu que je lui ai montré ta lettre à ce garçon ? Ah bien ! Ce n'aurait pas été long ! Il aurait planté là sa bêche et son râteau pour venir te chercher. Un amoureux, ma fille, c'est un amoureux – tout ce que tu dis est bien dit, tout ce que tu fais est bien fait. Il ne voit que par tes yeux : à toi de ne point faire de bévue ! Mais moi je ne me prête pas à tes turlutaines en te recevant dans ma maison qui te paraîtrait un taudis maintenant que tu as des habitudes de luxe.

– J'avais tant envie de rentrer au pays, et de me marier, murmura Martine.

– Ta ! Ta ! Ta ! Je fus ravaudeuse à Paris. Eh bien, si de but en blanc j'avais quitté mon tonneau pour demander à ma mère de me marier un mois après, elle m'aurait rabattu les coutures de façon à m'en ôter l'envie. Quand on n'a pas un sou vaillant, ma fille, et avec ça des habitudes grandioses, faut savoir d'abord amasser l'argent et avant tout remplir son esquipot de pistoles !

– Je vous obéirai, ma marraine, dit modestement Martine en baissant les yeux.

Pendant que la paysanne lui faisait la leçon, la fine soubrette avait conçu un plan pour sauver l'amour de Jasmin et elle le rumina plusieurs jours durant.

Martine se disait que jamais Buguet n'oserait parler de sa passion pour Mme d'Étioles. Il serait au service de la châtelaine, dans son jardin, que rien n'en pourrait transpirer. Elle devinait au surplus les ambitions de sa maîtresse et savait que cette intrigante n'était point femme à prêter attention à un jardinier :

– C'est comme si au fond d'une cave on brûlait des chandelles pour une étoile !

Martine soupira pourtant :

– Plus jamais ce ne sera comme avant. Il y aura toujours celle-là entre nous.

Il valait mieux que l'intruse fût Mme d'Étioles. Martine n'en souffrait pas moins dans son affection pour Jasmin. Elle s'apercevait de la profondeur de cet amour. Ne pas devenir la femme de Buguet, ça la tuerait ! Elle l'aimait malgré tout et de toutes ses forces. Jasmin était sa joie, son rêve, sa vie ! Il lui fallait les baisers de Jasmin, il lui fallait ses caresses ! Elle avait grandi avec cet espoir et cet espoir prenait tout son cœur !

Ah ! jadis le garçon était distrait, trop peu chaleureux et Martine l'eût jugé maintefois indifférent si elle n'avait connu à fond son caractère. Trop souvent le baiser désiré se faisait attendre ! Jasmin était calme. Et voilà que Mme d'Étioles avait bouleversé tout cela d'un coup ! Martine n'avait plus reconnu son amoureux dans ce jardinier tour à tour boudeur et charmant, violent ou doux, fuyant sa compagne après le repas et lui prodiguant au départ des baisers qu'elle sentait encore !

– Pour ramener Jasmin, je veux ressembler le plus possible à ma maîtresse, se dit la soubrette. On peut se faire pareille à une autre. Quand Mme d'Étioles se grime pour jouer la comédie à Chantemerle, chez Mme de Villemer, elle prend parfois la physionomie de certaines personnes dont la compagnie veut rire.

Martine projeta même d'user de Mme d'Étioles auprès de Jasmin, en lui parlant d'elle, en arrivant embaumée de son parfum, en répétant ses paroles. Jeu cruel pour Martine ! Jeu dangereux ! Mais la soubrette, attachée à la grande dame par son affection et par la volonté de sa marraine, s'exaltait à l'idée de cette lutte amoureuse et savourait à l'avance les baisers plus profonds et plus fous de Buguet.

III

Quinze jours après Jasmin bêchait ses plates-bandes. Bien qu'on fût en octobre, il gelait blanc. Le jardinier se demandait s'il laisserait ses « tard-fleuries » orner le verger de leurs balles rouges. Ces pommes réjouissaient les yeux : tout n'était pas mort tant qu'elles pendaient aux branches ! Mais, hélas ! avant-courrières des premiers froids, les mésanges charbonnières s'abattaient sur les arbres et perçaient les brouillards de leurs cris aigus.

– L'hiver sera précoce et rude, se dit Jasmin. Les oignons ont triple pelure : cela ne trompe jamais.

Aussi le brave garçon se hâte de retourner la terre pendant qu'elle se laisse entamer par la bêche. Après, qu'il gèle à pierre fendre ! Tant mieux ! Cela détruit les larves et préserve des vers blancs, ces ennemis des fraises et des salades printanières.

En attendant, pour remplacer le vide laissé par les dahlias disparus, Jasmin repique les pieds de réséda et ceux de véronique : avec les chrysanthèmes et les roses de Bengale, ils forment l'arrière-garde de la flore des jardins.

À vrai dire, ces plantes ne lui importent guère. Jasmin les cultive pour la pratique : au fond, il les trouve rustaudes, surtout la véronique avec ses thyrses violets : elle fait songer aux petites vieilles qui hantent l'ombre des églises. Les chrysanthèmes, plus rares, ornent les tombes au jour des morts.

Prenant une touffe de réséda, Buguet est sensible à sa bouffée bon odorante : elle lui rappelle Christine la berlue, une laideronne qui lui apprit l'amour lorsqu'il avait seize ans : quand il la retrouvait dans une grange, il fermait les yeux pour ne pas la voir, tandis qu'il humait en un baiser obscur l'haleine parfumée de la paysanne.

Depuis les vendanges, Jasmin travaille avec acharnement. Déjà ses coffres sont en place ; les épinards semés dans les vieilles couches à melons arriveront les premiers au marché et la planche d'oseille couverte de paille donnera de jeunes feuilles tout l'hiver pour les bouillons aux herbes. Jasmin a aussi détaché les œilletons des artichauts, et terminé les semis de laitue et de romaine.

Aujourd'hui il attend Vincent Ligouy pour débarrasser les arbres de leur bois mort. Le vagabond escalade le petit mur du jardin.

– Pourquoi n'entres-tu point par la porte ? lui demande Buguet.

Ligouy préfère risquer une entorse plutôt que d'affronter des coups de fourche promis par les gars du village.

– Puisque tu grimpes si bien, dit Buguet, monte dans ce catillac et rabats les pousses qui s'emportent à la cime !

Ligouy se dirige dans les branchages, avec des gestes de grand singe. Il quitte bientôt le poirier pour un abricotier en plein vent, qu'il nettoie avec autant d'adresse.

Au soir la mère Buguet vint voir la besogne accomplie. Le jardin se trouvait rajeuni.

– Bien sûr, dit-elle, le diable y a donné un coup de main !

Aussi malgré Jasmin, qui voulait que Ligouy soupât avec eux, la ménagère donna au va-nus-pieds une tranche de bœuf bouilli dans une miche de pain et elle le renvoya en payant sa journée.

Ligouy s'en alla par où il était venu. Arrivé dans la plaine, il chanta. Jasmin écouta sa chanson qui montait vers les premières étoiles.

Lorsque Jasmin rentra, sa mère eut un soupir de soulagement :

– Ah ! te voilà, dit-elle. J'avais peur que l'idée te vînt d'accompagner ce sorcier à travers champs. M'est avis, mon garçon, que tu ferais bien de ne pas l'attirer ici. Nous sommes heureux. Ce n'est pas la peine que le mauvais sort pénètre chez nous à ses trousses ! Les langues ont déjà assez marché depuis que tu l'embauches !

– Allons, mère, tu sais bien que je ne m'occupe pas des autres ! Pourvu que je te voie soigner tes lapins, tes poules et ton gars, rien ne manque à mon bonheur.

– En attendant le reste !

– Quel reste ?

– Que tu te maries un jour !

– Ah ! oui.

Et Jasmin ajouta :

– Mon père le jour de ses noces a planté un sorbier pour les oiseaux. J'élèverai, le jour des miennes, devant ma maison, un abri pour ceux qui vont par les routes et n'ont pas un sol.

– Encore des idées saugrenues ! Où ça te mènera-t-il ?

– Que veux-tu, ma mère ! J'ai entendu souvent dire que le peuple est bien malheureux. Tous les villages ne sont pas avantagés comme le nôtre, qui est près de Melun, de Corbeil, et à portée des grands châteaux de Vaux-Pralin, d'Étioles, de Fleury-en-Bière, de Courance et voire de Fontainebleau ! Les nobles ne nous pressurent point. Notre coin est béni, ma mère, et nous en devons de la reconnaissance à Dieu et au roi ! Sais-tu qu'il y a dans la Bourgogne des vignerons réduits à demander l'aumône ? Les gens de Limousin et d'Auvergne, à ce que m'a dit un ramona, vont servir de manœuvres en Espagne pour rapporter un peu d'argent à leur famille ! Certains riverains de la Marne (j'en connais) n'ont pas trois sols par jour et couchent sur de la paille.

– Que Dieu les aide ! soupira la Buguet.

– Oui, conclut Jasmin, nous sommes, nous, du peuple gras, comme les ouvriers du premier ordre, ainsi qu'on appelle à Paris les orfèvres et autres fins artisans !

– Gras ! s'écria la Buguet d'un air ironique.

– Certes ! Le menu peuple se nourrit souvent de pain trempé, d'eau salée et ne mange de chair que le mardi gras, le jour de Pâques, à la fête patronale et lorsqu'on va au pressoir pour le maître !

Le souper fut maussade.

Sa purée de pois ingurgitée, Jasmin posa la chandelle sur la cheminée, attisa le feu et alla prendre dans le vieux bahut deux gros livres. Ils étaient reliés en cuir avec une tranche rouge. Ces bouquins, intitulés : *Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*, par feu M. de La Quintinye, directeur de tous les jardins fruitiers et potagers du Roy édités à Paris chez Claude Barbin, sur le second, perron de la Sainte Chapelle, avec privilège de Sa Majesté, avaient été donnés au père de Jasmin par un prince. On admirait en tête du premier tome un beau portrait gravé de M. de La Quintinye : avec son rabat de dentelles, son abondante perruque, sa grande figure ovale au nez impérieux, il paraissait vraiment noble. Chaque fois que Jasmin ouvrait le livre il regrettait de ne pas avoir pareil maître : il se voyait avec lui contournant un boulingrin d'herbe verte et courte à la façon anglaise ; ils allaient béquiller dans une caisse d'oranger, tracer la ligne d'une avenue ou diriger des pêchers en espalier sur des treillis d'échalas taillés dans l'érable, le long des murs où paradaient des vases de marbre. À défaut du maître, Jasmin se contentait des livres. Il se promenait ravi dans le plan du jardin potager du Roi, à Versailles, errait en idée de la figuerie au parterre de fraises, s'arrêtant sous la voûte où l'on serre les racines, les artichauts et les choux-fleurs pendant l'hiver ; il longeait la prunelaye, marquait la place des cerises précoces, des pêches chevreuses.

Alors il tournait les pages et relisait les maximes de jardinage. Il apprenait les manières de soigner depuis les cuisse-madame et les salviatis, qui sont poires d'été, jusqu'aux beurrés, aux bergamotes, qui sont d'automne, et aux ambrettes et bons-chrétiens, qui sont d'hiver.

Curieux de choses plus profondes, Jasmin s'attardait dans le tome deuxième à des discours intitulés : « réflexions sur quelques parties de l'agriculture. » Ils étaient précédés d'une gravure sur cuivre où l'on voyait, dans un parc spacieux agrémenté d'arcades, des jardiniers à longs cheveux et chapeaux de

feutre, à longs habits et à longs bas, planter des arbres avec un air cérémonieux qui plaisait à Buguet. Dans le texte M. de La Quintinye dissertait avec autorité sur la botanique, s'occupait de l'origine et de l'action des racines, émettait ses idées sur la nature de la sève, constatant qu'elle devient puante dans l'oignon et l'absinthe, odoriférante dans la jonquille, poison dans l'aconit, contre-poison dans la rhubarbe. Phénomènes déconcertants, si l'on songe que, d'autre part, les figues donnent du lait, les marronniers d'Inde de l'huile, et que les vignes font le vin ! Buguet s'émerveillait avec M. de La Quintinye.

Le jardinier était enchanté par le traité de la culture des orangers. Il savait les façons de semer, d'arroser, d'encaisser, et celle de chauffer les serres. Il connaissait les propriétés des petites oranges de Chine et de Portugal, celle des Riche-dépouille et des bigarades. En lisant ces choses, il se rappelait ce qu'il avait entendu dire d'orangers célèbres : à Versailles celui qu'on appelle le grand Bourbon fut saisi avec les meubles du Connétable et vendu. C'était le plus bel arbre qu'il y eût en France et il avait soixante-dix ans. À l'époque de Jasmin il vivait encore, ce qui lui faisait trois siècles. À Fontainebleau on voyait des orangers plus vieux que les carpes aux bagues d'or, et déjà splendides au temps du roi François Ier !

Jasmin rêvait de fleurs aux arômes musqués, aux blancheurs nuptiales, de balles d'or auxquelles il mêlait les cuivres pâles des limons et des citronniers. Il s'étourdissait en pensée avec des parfums et des couleurs, mariait les vermeils aux verts sombres des feuilles, faisait éclater des jaunes. La cervelle en fête, il lui arrivait de chanter à la lueur des oribus, dans l'humble salle où régnait une odeur de lard grillé.

Ce soir-là Jasmin continua sa lecture très tard. Vers dix heures la mère Buguet alluma sa chandelle et se retira d'un air grognon :

– Tu ne te couches pas, Jasmin ?

– Point encore !

– Ah ! tu vas devenir savant !

Lorsqu'il fut seul, Jasmin ferma les livres et les remit en place, songeant aux jardins fruitiers alors renommés, ceux de Versailles, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, de Chantilly, aux grands Mécènes des horticulteurs, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, et monseigneur le duc d'Orléans défunt. Il feuilleta quelques gravures éditées par le sieur Mariette et qui se trouvaient dans le bahut. Elles représentaient, pour les jardins de plaisance et de propreté, des parterres de broderie et des parterres de compartiment où le dessin, se répète par symétrie. Jasmin jeta un coup d'œil aux rinceaux, aux fleurons, aux palmettes, aux coquilles de gazon, vit les caprices enroulants du buis, les fonds de sable blanc et rouge, ceux de machefer. Et il se demanda s'il aurait le bonheur de tracer, piquer et soigner d'aussi resplendissants tapis.

Il soupira et avant de se mettre au lit alla contempler la voûte étoilée. Il aimait le ciel. Les grandes clartés de l'univers lui paraissaient veiller sur les plantes endormies et garder pendant l'hiver l'âme des fleurs absentes. Cette fois l'immense désert peuplé d'astres lui sembla en fête. Une robe rose balayait la voie lactée.

– Encore elle ! J'ai beau travailler dur, je la retrouve partout !

Il rentra, s'assit et se dit qu'il avait bien de la peine. S'il lisait des livres de jardinage, Mme d'Étioles se glissait près des buis et des parterres et il se voyait à ses pieds, une rose à la main. Il rêvait d'elle pendant son sommeil, la rencontrait le long des palissades de jardins, avec sa robe soyeuse, ses mouches,

son éventail, devant un rideau de verdure que des papillons quittaient. À la vue de Jasmin, elle souriait comme au Roi. Il s'approchait, elle lui offrait ses seins. Une nuit elle lui apparut au milieu de cascades ; c'était une des nymphes en marbre de Vaux-Pralin qui avait pris ses traits : elle s'avançait nue à travers les champignons d'eau, chantant un air très doux.

Tentations du diable ! Buguet est le jouet de chimères !

Il se frappe le front :

– Tu n'as pas le droit de penser à Mme d'Étioles. Tu es fils de paysan, Jasmin !

Le jardinier se croit coupable d'une sorte de sacrilège, d'un attentat amoureux envers Mme d'Étioles. Il n'oserait au soleil soutenir son regard et il la baise et la caresse en pensée ! Ah ! si la terre, la confidente de ses espoirs, voulait le sauver ! S'il pouvait, dans les sillons refroidis, semer les gouttes de son sang pour y faire éclore son délire en fleurs plus rouges que l'œillet, plus charnelles que la grenade ! Mais la terre est sourde, et la terre boirait le sang et ne rendrait pas la paix au cœur de Jasmin !

– Il faut pourtant se faire une raison, dit le fleuriste.

Mais le peut-il ? Il mourrait s'il devait ne plus revoir Mme d'Étioles. Il vit avec la secrète pensée de la rencontrer encore. La scène de la forêt passe devant ses yeux : il sent toujours le regard changeant de la noble dame se poser sur lui, il se rappelle la pression de sa main, quand il l'a relevée. Plusieurs fois en une course haletante à travers le pays Jasmin est retourné au pied de l'arbre sous lequel il a déposé la fée : il s'y assied, écoute le murmure des feuilles et pour mieux revoir baisse les paupières. Un matin il a cru aller jusqu'à Étioles. Il a résisté, mais la

lutte a été si forte qu'il était brisé comme s'il avait déraciné un chêne. Et puis à Étioles il eût rencontré Martine !

Martine !

Ce nom tinte dans les pensées de Jasmin. Il songe à la jolie soubrette. Elle l'aime, elle. Martine est douce, elle est bonne. Elle serait la compagne désirable, l'amie sûre et complaisante. Brave petit cœur ! Quand Martine lève les yeux vers Jasmin, que d'amour humble et dévoué il y découvre ! Si la pauvrette savait le tourment qui ravage son promis !

– Ça la ferait mourir !

Et dans une prière fervente, pleine de tendresse, interrompue par des sanglots, Jasmin supplie Martine, l'amoureuse de son enfance et de sa jeunesse d'exorciser l'intruse et de reprendre dans son cœur la place qu'elle occupait seule. Il la supplie, se jette en pensée à ses genoux, et cherche la coulée balsamique et lénifiante des regards de la villageoise.

Tout à coup il se lève, ricane :

– Martine n'y peut rien !

Mais il essaya cependant de puiser au fond de sa nature une de ces forces qui permettent à certains de maîtriser leur passion. Il chérissait les roses sans qu'elles lui parlassent, il adorait les astres sans pouvoir en approcher. À celle qui imposait au fond de lui son image ne pouvait-il consacrer pareil amour ? Ne pouvait-il, pour la paix de son âme, en faire une étoile, une fleur éternelle, une reine sacrée ? Il lui enverrait ses plus belles tulipes, comme des gobelets précieux où elle verserait quelques-

uns de ses regards. Il lui tisserait des guirlandes de Bengale ainsi qu'à une statue. Il irait la revoir, il irait près d'elle, en humble, car il fallait qu'il la revît ! Mais Dieu ! il tuerait sa folie !

IV

Noël arriva sans bruit les pieds dans la neige. Si les cloches n'eussent sonné pour sa venue, on ne lui eût pas ouvert plus qu'au vagabond qui sort de la forêt.

Depuis huit jours chaque matin Buguet à grands coups de balai éloignait de la maison le froid tapis qui menaçait d'intercepter l'entrée : cela fit un rempart qui empêcha le vent de hurler sous la porte.

Le village paraissait fier de ses lucarnes encadrées de frimas, du collier des pignons, des capuches des cheminées. Le clocher prenait un beau ton jaune et le coq emmitouflé eut l'air d'une petite bête sans tache.

Au loin les coteaux s'élevaient scintillants. Le fleuve roulait une eau grossie par les glaçons.

Vers dix heures, la veille de Noël, le ciel rayonna.

Depuis le matin Étiennette Lampalaire était chez les Buguet, aidant au ménage. Agile elle fit d'une vieille bassinoire de cuivre un vrai soleil, et de la poêle à crêpes, toujours enduite de graisse et qui ne servait qu'à la Chandeleur, une lune qu'elle pendit à un clou de la grande cheminée : l'intérieur noir fut éclairé.

Martine avait promis de venir le soir et de passer le jour de fête à Boissise.

L'après-midi Tiennette pluma l'oie. Elle n'avait pas coupé le cou à la bête : la plume étant son profit, elle la voulait « vive ». Bien que ce fût pitié d'entendre crier l'oiseau, la fillette chantait en faisant à pleines mains neiger le duvet dans le creux de son giron.

Quand le ventre de l'oie apparut gras et blanc entre les ailes battantes, les cheveux noirs de Tiennette étaient poudrés comme ceux d'une marquise. Jasmin lui en fit compliment. La fillette n'y prit point garde ; c'était le moment où elle serrait entre ses genoux sa victime pour lui ouvrir la gorge. Le sang coula.

Dégoûté Jasmin partit.

– Grand capon ! Tu ne tourneras pas le dos quand je l'apporterai à table !

À la nuit tombante Laïde Monneau arriva, avec sous le bras une corbeille couverte d'un torchon.

– Eh bien ? Et Martine ?

– La pauvrette ! Elle a fait dire à mon frère Rémy, au marché de Corbeil, qu'il ne fallait pas l'attendre. Il y a fête au château. Voici un petit mot qui en dira plus long.

Jasmin prit le papier : il était satiné, plié avec soin et un pain à cacheter donnait un air candide à sa coquetterie. Buguet l'ouvrit : un parfum émut le jeune homme.

– On dirait qu'elle en a versé une goutte à dessein !

Il lut. L'écriture jadis si maladroite s'allégeait, devenait courante.

– Elle écrit comme doit écrire sa maîtresse, se dit le jardinier.

La missive trembla dans sa main.

Laïde Monneau, la mère Buguet et Tiennette épiaient les nouvelles dans les yeux de Jasmin.

Hardie, la Monneau insinua :

– Eh bien, mon gars, te v'là plus troublé qu'une pucelle qui rencontre un grenadier dans un chemin creux !

– Non, je suis seulement déçu. Mais ce n'est que partie remise ! Martine viendra tirer les rois !... Ma mère, elle, vous envoie ses respects, et le bonjour à tous !

– En attendant, dit la tante Monneau, découvrant la corbeille, voilà des saucisses pour vous aider à patienter ! Et je vous prédis que ce sera à s'en lécher les doigts ! Quel cochon ! Il pesait cent vingt ! Et depuis trois mois par tous les temps j'allais lui ramasser des glands – que j'en ai les reins cassés ! – il ne mangeait que cela ! Ah ! C'est qu'il avait la chair plus ferme que du marbre, le pauvre goret !

– C'est dommage que Martine ne vienne pas, déclara Tiennette, j'aurais chanté des noëls. J'en sais de nouveaux, que j'ai appris à la ferme d'Éloi Règneauciel.

– Tu chanteras tes noëls, petite, dit la mère Buguet. Et nous reprendrons le refrain.

Puis elle ouvrit la porte et regarda l'espace :

– Pourvu que la neige n'empêche pas Gillot et sa femme de se mettre en route ! Ils devaient arriver avant la nuit et on n'y voit plus ! Allume les chandelles, petite, ce sera plus gai !

Tiennette mit sur la table deux chandeliers brillants et une paire de mouchettes.

Les chandelles mêlèrent aux éclats fantasques du foyer une lueur plus calme, qui inonda jusqu'aux recoins des poutres et illumina les salières d'étain.

Tiennette flamba l'oie, puis elle la mit, le ventre ouvert, devant la mère Buguet ; celle-ci bourra la bête des marrons qu'elle tirait de la cendre et épluchait.

À ce moment la porte s'ouvrit et les Gillot firent leur entrée.

– Ah ! Vous sentez le froid ! dit Jasmin en les embrassant.

Il sortit pour remiser la voiture sous le hangar et attacher le cheval à l'écurie. Cette besogne faite, il se lava les mains dans la neige ; après les avoir essuyées avec soin, il prit dans sa pochette la lettre de Martine : il la porta à ses lèvres, en aspira l'odeur. Puis, à la clarté de la lanterne pendue au-dessus de la crèche, il la relut plusieurs fois.

Quand il rentra dans la salle, l'oie était exposée au feu. Tiennette tournait la broche en chantant un noël. Tout en se chauffant les mains et se séchant les pieds, les Gillot, dont les vêtements fumaient, accompagnaient de leur bourdonnement fêlé la voix de la fillette :

Laissez paître vos bêtes,
Pastoureaux, par monts et par vaux,
Laissez paître vos bêtes

Et venez chanter Nau !

À ce moment un tison roula dans le plat où tombait la graisse et y mit le feu.

– Ah ! Jasmin, s'écria Tiennette, je suis cuite d'un côté, viens prendre ma place.

Gillot avec les pincettes avait replacé la malencontreuse bûche qui, imbibée de sauce, flamba en pétillant.

Tiennette reprit :

J'ai ouï chanter le rossignol
Qui chantait un chant si nouveau
Si haut, si beau,
Si résonneau ;
Il me rompait la tête
Tant il prêchait et caquetait ;
Adonc pris ma houlette
Pour aller voir Nollet.

La mère Buguet interrompit, en disant à Jasmin :

– Allons, petit gars, ne tourne pas si vite ! Laisse-la se dorer un peu ! Là ! Arrête entre les cuisses, que la flamme pénètre ! C'est jamais assez cuit à cet endroit ! Et puis il ne faut pas que ça t'empêche de chanter avec les autres ! En voilà un garçon qui ne sait pas faire deux choses à la fois !

– Ah ! ben ! reprit Laïde Monneau, c'est pas comme défunt mon homme ! Il savait me battre sans quitter son verre ! Avec ça il avait de longues jambes ! Si j'évitais le coup de poing, j'attrapais le coup de pied !

– Allons ! Allons ! interrompit la mère Buguet, laissons les morts tranquilles.

Tiennette continua :

Je m'enquis au berger Nollet :
As-tu ouï rossignolet
Tant joliet
Qui gringottait
Là-haut sur une épine ?
Ah ! oui, dit-il, je l'ai ouï ;
J'en ai pris ma buccine
Et m'en suis réjoui.

– L'oie fume ! Elle est cuite ! dit la mère Buguet.

Elle ôta la broche, et tandis qu'on apprêtait la table, sur laquelle Gillot posa trois bouteilles de vin qu'il avait apportées, Tiennette continua à chanter :

Courûmes de telle roideur
Pour voir notre doux rédempteur
Et créateur
Et formateur !
Il avait (Dieu le saiche)
De linceux assez grand besoin.
Il gisait dans la crèche
Sur un bouleau de foin.
Point ne laissâmes de gaudir ;
Je lui donnai une brebis
Au petit fils ;
Une mauvis ;
Lui donna Péronnette,
Margot lui a donné du lait,
Tout plein une écuellette
Couverte d'un volet.

– La belle table ! s'écria Gillot.

Les deux chandelles mettaient des taches claires sur la nappe bise où reposaient les couverts. Quelques gobelets d'étain accrochaient les éclats rouges du foyer. Au milieu l'oie se prélassait, juteuse, dorée ou rousse, tendant ses cuisses croustillantes sur un plat de faïence brune à fond jaune.

– Si nous allumions une troisième chandelle ? demanda Jasmin.

– Cela porte malheur ! s'écria la mère Buguet.

– Asseyons-nous, conclut Gillot.

Il ajouta clignant de l'œil :

– C'est toujours avec un plaisir nouveau que l'on se met à table !

Et se penchant vers son neveu :

– Dommage que Martine manque à la fête !

– Oui, dit Laïde Monneau, Mlle Bécot aime une table bien servie et les couverts sur une nappe ! Assise auprès de son galant, elle aurait fait ses belles manières ! Car il n'y a pas à dire, depuis qu'elle travaille au château, ce n'est plus la même !

– Elle est bien mieux, affirma résolûment Tiennette, n'est-ce pas, Jasmin ?

La Buguet avait fini de découper :

– Qui veut le croupion ?

– Si cela ne fait envie à personne, insinua la tante Monneau, j'aime le grassouillet ! Mais ça ne m'empêchera pas de dire que Martine a plutôt l'air d'une marquise que d'une future jardinière.

– D'une marquise !

On protesta.

– Eh, oui, reprit Laïde. Il m'est revenu que Martine singeait les manières de sa maîtresse. Et cela depuis que je lui fis visite ! À ce moment elle voulait quitter sa condition ! Aujourd'hui elle minaude comme Mme d'Étioles ! Ah ! la jeunesse ! la jeunesse !

– On peut trouver plus mauvais exemple, hasarda Tiennette.

– Oui, s'exclama Laïde, mais quand on veut péter plus haut que son cul, ma fille, on se fait un trou dans le dos !

Tiennette pouffa de rire.

– Pourtant, reprit Laïde Monneau en grignotant son croupion, imiter la maîtresse est le moindre défaut des soubrettes ! J'en ai connu quand j'étais ravaudeuse à Paris ! Les plus jolies se parent comme leur dame. Elles se fourrent de la poudre et du fard à tire-larigot, qu'elles ont des joues comme des roues de carrosse, et c'est des vrais canards pour barboter dans l'eau de lavande. Elles recueillent les démises, et ces donzelles, ma foi ! falbalassent leurs jupes ! J'en ai vu ! J'en ai vu ! Il est vrai, ce n'est pas de ces graillons qui ne savent que faire le lit, vider le pot, torcher les marmots ! Ah ! non ! faut placer les mouches, et les mouches ça se place plus difficilement sur un visage...

– Que sur un..., interrompit espiègLement Tiennette.

La Buguet lui mit la main sur la bouche, et Laïde continua :

– Qu'un emplâtre sur une jambe. Puis, faut savoir monter une blonde, emplir un pot-pourri et, ma foi ! jouer la comédie avec un financier !

Laïde Monneau demanda un haut de cuisse, puis elle reprit :

– Nonobstant on parle fort à Étioles des dernières robes de Martine et de ses nouveaux souliers qui viennent de Paris. Ceux de la boutique de Saint-Crépin de Corbeil ne valent donc plus rien !

– Pour sûr qu'elle pourrait se contenter des souliers de Corbeil, dit la mère Buguet.

– On dit même qu'elle se farde. Mais ce n'est pas vrai, dans notre famille ! Moi je ne connais qu'un onguent, celui fait de bouse et de toile d'araignées qui mûrit les abcès ! Ah ! Martine ne veut plus sentir la vache ! Nous devons la dégoûter ! Dame ! Élever des cochons ou soigner le bidet d'une marquise, c'est point la même affaire !

– Le bidet d'une marquise, c'est-il son cheval ? demanda Tiennette.

– À peu près, répondit Laïde d'un air pincé et important.

Jasmin impatienté frappait avec sa cuiller sur la nappe.

Un peu avant minuit les cloches sonnèrent.

– C’est le moment d’aller à la messe, dit la tante Gillot en réveillant son homme, qui avait fini par sommeiller auprès du feu.

– Ah ! fit le tanneur en se frottant les yeux, voici passés les plus doux instants de Noël.

– Païen ! répliqua sa femme. Tu attireras sur nous le feu du ciel ! Tiens ! Voilà qu’on sonne pour la deuxième fois.

On sortit. Les petits sabots de Tiennette furent les premiers qui laissèrent leur empreinte sur la neige. Derrière marchait la tante Monneau : elle tenait une lanterne dont la lueur par cette blanche nuitée paraissait rouge et brumeuse.

Le clocher envoyait des notes argentines à travers le pays silencieux que réveillaient seuls quelques sifflements de la bise dans le marronnier d’Inde ou le murmure de la Seine, qui se gonflait.

Cependant les portes s’ouvraient, lançant un rai de lumière, comme une baguette d’or qui s’élargissait aux chemins couverts d’hermine. Des groupes noirs sortaient des masures. Du côté de Boissette, le village voisin, on entendit des voix :

Oh ! Oh ! troupe gentille
L’astre nous a quittés :
C’est donc ici la ville
Où est la majesté.
Je crois que l’on appelle
Jérusalem la belle ;
Demandons bien et beau
Où est ce roi nouveau !

Tous les paroissiens songeaient à Jésus couché sur la paille, aux vieux bergers, aux rois mages. Euphémin Gourbillon

allumait, sur le grand autel de l'église, dix chandelles autour d'un bambin en cire qui levait les bras dans une crèche. Le petit orgue à travers la nuit se mit à chanter comme un pauvre en fête.

Ce fut Étiennette qui la veille des Roys vint pétrir la galette. Elle n'épargna ni le beurre, ni les œufs ; après avoir aminci la pâte, qui devint fine comme un linge sous le rouleau de buis, elle la replia quatre fois sur elle-même et la laissa passer la nuit ainsi pour qu'elle fût feuilletée et légère.

Le lendemain dès l'aube elle acheva sa besogne. Elle fit de la pâte une grande lune, qu'elle guillocha avec symétrie après y avoir introduit la plus belle des fèves.

Pendant ce temps Jasmin chauffait le four avec des fagots qui pétillèrent comme un rire dans la grande bouche ouverte. La Buguet voulut enfourner elle-même la galette, ainsi qu'une rouelle de veau.

Étiennette mit quatre couverts sur la nappe bise, dont elle avait respecté les plis. Jasmin apporta un bouquet d'ellébores.

– L'heure avance, fit remarquer Tiennette, et la cuisine commence à sentir bon ! Martine ne tardera pas à venir.

– Je vais au-devant d'elle ! dit Buguet.

– Ne baguenaude pas en route !

Le jardinier n'avait pas fait cent pas qu'il aperçut une charrette bâchée de vert-pomme. Il la reconnut pour celle de Nicole Sansonnet. Elle arrivait cahin-caha. Buguet pressa le pas. Il vit que le bidet, cinglé de coups de fouet, allait plus vite.

Puis une petite tête toute rose, encapuchonnée dans une mante, sortit de l'ombre verte. Une voix cria :

– Bonjour, Jasmin !

C'était Martine. Buguet s'approcha.

– Monte, Jasmin, tu n'es pas de trop, dit la Sansonnet.

– Non, non, merci ! cria Martine en sautant légère dans les bras de son galant, qu'elle baisa sur les deux joues :

– J'aime me dégourdir les jambes !

– Ah oui ! répliqua Nicole. Il vaut mieux n'être que deux.

Elle fit claquer son fouet et trotter sa bête.

– Pouah ! dit Martine en secouant sa cotte avec un air précieux que Jasmin ne lui avait pas encore vu, ce n'était pas la peine de prendre un rien de benjoin pour échouer dans la charrette d'une poissarde. Je suis sûre que je pue l'anguille. Sens !

Avec une mine agaçante elle posa sa tête sur l'épaule de Jasmin. Celui-ci fut galant :

– Tu sens meilleur qu'un parterre d'œillets, et c'est double joie de te voir et de te sentir. Laisse-moi encore respirer l'odeur de tes cheveux.

Elle souleva un coin de sa capuce :

– Tiens !

Jasmin huma une bouffée.

– Et tu n’en profites pas pour m’embrasser ? Tu n’es guère plus aimable envers moi que Monsieur d’Étioles vis-à-vis de sa femme. Il est vrai que le marquis est laid !

Elle regarda Jasmin et fit une révérence :

– Si nous nous marions, nous serons assortis ! Et comme tu n’es pas plus mal tourné que tous les freluquets qui veulent me prendre le menton, tu ne seras jamais cocu !

– Allons, petite peste !

– Courons, dit Martine, je suis sûre que Tiennette nous guette.

– Elle est là.

– Elle ne perd jamais l’occasion de se frotter aux amoureux !

– C’est pour s’instruire.

– Eh bien ! je vois qu’elle pourrait plutôt t’en remontrer là-dessus, car tu n’es guère dégourdi !

– Que je t’attrape !

Martine courut alors d’une volée jusqu’à la maison dont elle poussa la porte.

Elle tomba sur le dos de la Buguet.

– Eh bien, petite, as-tu le diable à tes trousses ?

– Mère Buguet, c’est votre fils qui veut me chatouiller !

Jasmin arrivait. Il rougit devant sa mère. Tiennette se tenait le ventre.

– Qu'il fait bon ici ! dit Martine.

Lentement, avec un geste de demoiselle emprunté dans les antichambres, la jeune villageoise retira sa mante en prenant soin de ne pas chiffonner son bonnet blanc.

– Tiens, des roses de Noël !

Elle prit une des fleurs du bouquet, tint du bout des doigts la tige charnue, et avec de petites mines entendues admira les pétales nacrés et livides. Puis redevenant rustaude elle mit la fleur dans sa bouche.

– Prends garde ! cria Jasmin, c'est du poison !

– Mais non, ça guérit de la folie !

– Te voilà bien savante !

– Mme d'Étioles ordonna une infusion d'ellébore au duc de Gontaut qui s'était déclaré fou d'amour pour elle et qui ne la quitte jamais !

La soubrette ajouta :

– Dame ! Je n'ai pas plus mes oreilles dans ma poche que ma maîtresse n'a les yeux dans la sienne !

Tiennette posait sur la table le veau qui nageait en une sauce brune. On s'assit.

Martine parla des élégances de sa châtelaine. Mme d'Étioles était raffinée en tout : elle possédait des pots à fard avec des

roses et des violettes peintes parmi des ornements d'or et une fontaine à parfums qui représentait un grand œuf ayant à son sommet une petite tulipe.

– Tu puises à cette fontaine ? dit la Buguet moqueuse.

– Elle a un petit robinet d'argent.

Martine s'exprimait avec de gracieuses inflexions de voix qui charmaient Jasmin.

– Et Mme d'Étioles se met beaucoup de rouge ? demanda Tiennette.

– Beaucoup. Elle n'a plus la fraîcheur d'une jeune fille. Elle a eu deux enfants.

Puis la soubrette parla du linge de sa maîtresse. Les lingères se crevaient les yeux en ourlant à jour les jupons, les brodeuses ne trouvaient plus d'aiguilles assez fines pour festonner les fichus de mousseline. Mme d'Étioles portait des chemises qui passaient aisément dans la bague de l'abbé de Bernis.

– Un abbé se prêterait à ces amusettes ?

– Il paraît.

– Mais, dit malignement Tiennette, des chemises pareilles ça ne doit pas lui cacher l'honneur ?

– Ça le lui voile seulement.

– Assez là-dessus, mes enfants, interrompit la Buguet. M'est avis que quand on ne cache plus rien, c'est qu'on n'a plus rien à perdre. Entre nous je ne donnerais pas lourd de sa vertu, à ta belle maîtresse !

– Ma mère, supplia Jasmin.

– Le Roi ne pense pas ainsi, s'écria Martine, et je crois qu'il baillerait bien sa bonne terre de Brie pour acheter tout ce qui lui en reste !

Les yeux de Tiennette brillaient :

– Martine, quand j'aurai l'âge tu me feras entrer chez Mme d'Étioles ? J'en ai assez de ramer des pois !

– C'est cela, bougonna la Buguet. Petite ambitieuse !

Tiennette tint bon :

– Peut-on pas rester aussi honnête au service des grands qu'à la queue des vaches ! Regardez la fille de Règneauciel ! La v'là enceinte ! Et il paraît que ça lui est arrivé en plein champ, quand elle fanait le foin ! Tandis que toi, Martine, es-tu pas une honnête fille ?

La mère Buguet disparut. Elle rentra, portant la galette dorée à l'œuf qui brillait comme un écu sortant de la fonderie :

– Allons, Tiennette, fourre-toi sous la table et dis à qui la première part !

Tiennette se baissa, mit un pan de la nappe sur sa tête et susurra selon la coutume :

– Tibi, domine !

– Pour qui ? demanda la Buguet.

– Pour Martine !

Le jeu recommença jusqu'à ce que chacun eût sa part de gâteau.

– Nous voilà tous servis, dit la Buguet.

Après avoir scruté du regard chaque feuillet sans rien découvrir, les convives mordirent dans la galette. Martine poussa un petit cri joyeux : elle était reine !

Majestueusement, avec un geste à la d'Étioles, elle laissa tomber la fève dans le verre de Jasmin.

Alors, changeant sa voix, elle lui dit avec une œillade :

– Sire ! Soyez le plus heureux des rois !

Elle se pencha, attendit un baiser.

Jasmin crut voir s'incliner vers lui comme un reflet de Mme d'Étioles. Cela avait été, un peu, la même voix, c'était le même geste, peut-être le même regard. Il trembla et donna à Martine un baiser si étrangement ému qu'il confirma tous les soupçons de la soubrette et que, tout en la forçant à frémir de joie, il lui fit mal au fond du cœur.

La Buguet versa du vin dans tous les verres. Jasmin but le premier. Les femmes crièrent par trois fois :

– Le roi boit !

Alors l'amoureux se leva et de toutes ses forces embrassa la reine. Cette fois elle rayonna de bonheur.

– Le roi m'offrira-t-il la main pour le tour du jardin ? demanda Martine continuant la comédie.

Jasmin la prit par la taille, qu'elle avait menue (elle se serrait davantage !) et la baisa à la volée (car elle faisait maintenant mine de se défendre !) sur les cheveux, dans le cou et sur l'oreille qu'elle avait petite et rouge comme une crête de poulette.

– Si tu continues à singer la marquise, le roi ira vite en besogne et nous serons bientôt à la noce, glissa à Martine la malicieuse Étiennette.

La journée finissait, superbe. Il était cinq heures quand on alluma les chandelles. Martine déclara que les jours augmentaient.

La mère Buguet dit :

– Aux rois on s'en aperçoit.

V

En avril Buguet reçut de Martine la lettre que voici :

Mon cher Jasmin,

J'ai bien pensé à toi depuis l'Épiphanie où je fus reine de la fève et te pris pour roi – par devant ta bonne mère. Mais en moins de deux mois il est arrivé des aventures !

On doit savoir à Boissise-la-Bertrand que le 25 février le Roi a donné un grand bal en son palais de Versailles. Ce qu'on ne sait point, c'est que ma maîtresse y était, et moi aussi. Garde ça pour toi, c'est un secret. Mais j'en ai trop lourd sur la langue, il faut que je bavarde.

Ma maîtresse était déguisée en domino blanc de la plus belle soie, avec des ruches et des nœuds flottants couleur de rose. Son masque était blanc aussi. Il vient de Venise. Dans cet accoutrement sa mère elle-même n'aurait pu la reconnaître. Moi, j'étais en un domino de taffetas noir dont le bruit m'assourdissait au moindre mouvement. Avec ça mon masque me chauffait les joues.

Il était plus de minuit quand nous sommes arrivées à Versailles en carrosse. Dès qu'on fut en vue du château qui était éclairé tout en haut de l'avenue, les chevaux n'avancèrent plus qu'au pas. Je me consolais de cette lenteur en regardant les cent mille lanternes. Madame piétinait d'impatience. Enfin on arriva tout de même, et après avoir été serrées dans l'escalier à ne pas pouvoir avancer d'un pas, nous avons bien failli entrer sur le nez

dans la première salle, poussées au derrière par la foule qui venait de rompre les barrières. Madame a eu si grand'peur qu'elle a crié et moi je tremblais encore en arrivant dans la galerie des Glaces. Nous avions traversé bien d'autres chambres avant d'y arriver, qui me parurent les plus belles du monde avec leurs plafonds comme des paradis et la foule des danseurs et des danseuses qui s'y trémoussaient et le son de la musique. Il y avait des Chinois avec des chapeaux à sonnettes et des Turcs avec des têtes plus grosses que des citrouilles. Des bergères avaient de si petits chapeaux qu'ils ne leur coiffaient qu'une oreille. Mais dans la galerie des Glaces c'était encore plus magnifique. Nous sommes arrivées juste à temps pour voir la Reine faire son entrée en s'appuyant sur l'épaule du Dauphin déguisé en jardinier, ce qui m'a fait penser à toi. Il donnait la main à l'Infante qui était en bouquetière. Après venaient les princes, les duchesses tous pimpants sous la lumière des dix-huit lustres qui pendaient du plafond. Dix-huit lustres sais-tu combien ça fait de chandelles ? Je m'étais mise à les compter pour te le dire, tout en me rafraîchissant la joue à une colonne de marbre, mais comme ça se reflétait vingt fois dans les glaces, ça m'embrouillait dans mes comptes.

Je rejoignis Mme d'Étioles que j'avais perdue. Elle était tout au bout de la salle sous les feux d'une girandole qui ressemblait à une cascade de lumière. Il y avait non loin d'elle des seigneurs déguisés en ifs taillés comme ceux qui se trouvent dans le jardin du marquis d'Orangis. Cela t'aurait amusé de voir des hommes changés en arbres. Leurs yeux brillaient sous les feuilles autant que les vers luisants dans tes romarins. Beaucoup de dames les entouraient, paradaient devant eux en œillardant à leur enseigne. Mme d'Étioles n'en regardait qu'un seul. Il s'en aperçut et s'approcha d'elle. Alors ma maîtresse en profita pour l'intriguer tout à son aise. L'arbre lui faisait des compliments sur son esprit. Le fait est que pour bien dire elle n'a pas d'égale. Celui qui lui a coupé le filet n'a pas volé ses cinq sous. Ah ! si tu avais pu comme moi lui entendre dire : « Est-ce sous votre ombre que se

cache mon bien-aimé ? » Et elle ôta son masque, juste le temps de montrer qu'elle était jolie à ravir, comme on le murmurait autour d'elle, et elle s'en fut se perdre dans la foule en laissant tomber son mouchoir. L'if le fit ramasser et le rejeta à Mme d'Étioles, elle le rattrapa au vol et plusieurs seigneurs crièrent : le mouchoir est jeté ! le mouchoir est jeté ! Ah ! Mme d'Étioles était jolie en cet instant ! Ses yeux brillaient comme jamais et son pied, qu'elle montrait sous le domino, était plus petit que la langue de ton chien. Il paraît que c'est un grand honneur quand le Roi jette le mouchoir et l'if n'était autre que le Roi. La preuve en est que depuis nous le revîmes au bal de l'hôtel de ville le dimanche gras. Il était en domino de satin noir et ma maîtresse aussi. Ils se sont parlé, mais la foule m'ayant séparé de Mme d'Étioles je n'ai pu la rejoindre que plus tard et juste à point pour réparer les anicroches de sa toilette et de sa coiffure. Heureusement que par haute protection on nous fit entrer dans un cabinet. Il était temps. Ma maîtresse a failli se trouver mal tant la foule l'avait serrée. Moi je mourais de faim ! Ce n'était plus le bal de Versailles où on voyait des sociétés installées à manger dans des coins comme sur l'herbe. À l'hôtel de ville ceux qui approchaient du buffet gardaient tout pour eux. C'étaient des gens du commun, cela se voyait à leur gloutonnerie. Même qu'un abbé à qui je demandais un biscuit m'a répondu : fais un péché pour l'avoir, embrasse-moi sur la bouche ! J'ai eu grand'honte et je cours encore. Après le bal on m'a plantée là. Heureusement que je ne suis pas empruntée. Ma maîtresse était montée dans un fiacre avec le domino noir et un autre masque. Depuis nous voyageons beaucoup de Paris à Versailles. Ma maîtresse fut à la Comédie Italienne où il y avait la Reine, le Roi et les plus puissants personnages. Tu vois qu'elle est dans les honneurs et tout cela pour un mouchoir. Après nous sommes restées plusieurs jours au château de Versailles. C'est un palais cent fois plus beau que le Louvre et entouré de jardins qui te feraient tourner la tête. Ma maîtresse changeait d'habits à toute heure. Tantôt elle était en satin bleu, tantôt en satin blanc, puis en rose. Elle avait emmené un coiffeur de Paris. Il fallait voir vo-

ler la poudre ! On ne ménageait ni les parfums ni les onguents. La chambre fleurait comme une cassolette. C'est nécessaire à la Cour. Un jour le Roi a invité Mme d'Étioles à souper avec une duchesse, un prince et un ministre.

Tu penses si je suis fière d'être savante pour te raconter tout cela. C'est pourtant grâce à ton oncle qui m'a montré à écrire. Cela me coûte six liards de papier, mais je ne les regrette point puisque j'ai la chance de te faire porter ce cahier d'écrit par le valet du marquis d'Orangis qui est venu me voir.

Garde bien pour toi tout ce que je te dis et toutes les tendresses de ta petite reine Martine.

Jasmin relut vingt fois cette lettre. Naïf il ne perçut pas d'emblée le rôle que Mme d'Étioles jouait dans l'intrigue. D'ailleurs pour la plus grande partie des gens, tout ce qui se passait dans l'orbe du Roi était sacré. L'amour du monarque, même aux yeux des bourgeois riches, était comme un don de fée, un bonheur suprême. Jasmin entrevit Mme d'Étioles dans la gloire d'un des soleils d'or de Fontainebleau, qui lui avaient paru, sur des portes, des horloges, des carrosses, l'emblème de la souveraineté. Sa déesse lui parut plus belle.

Une nouvelle lettre de Martine arriva quelques jours plus tard. Assez courte elle annonçait que le roi partait pour la Flandre et que, pendant qu'on préparerait à Versailles l'ancien appartement de la duchesse de Châteauroux pour Mme d'Étioles, celle-ci se retirerait sans faste en son château des bords de la Seine. Martine invitait Jasmin à venir l'y voir et à apporter des fleurs pour sa maîtresse dès les premiers jours de mai.

VI

Jasmin, après avoir dépassé Corbeil, arriva au faîte du chemin qui descend vers Étioles. Le village en ce joli mai s'étageait dans un vaste entonnoir de verdure ; de la neige pourprée des pommiers tardifs émergeaient les toits cabossés des chaumières et le clocher, qui prenait un ton de vieil ivoire. Des commères, jupes retroussées, apportaient de la navette aux tarins des cages sous les gouttières, ou posaient les rouets à leur seuil pour filer au bon air.

Buguet était parti très tôt avec sa carriole pleine de fleurs alignées dans des bourriches et des pots ; son attelage battait neuf comme le soleil printanier qui faisait briller les essieux. La voiture peinte en vert sortait pour la première fois et le cheval blanc trottinait gaiement.

Ce n'était point sans peine que le garçon se trouvait maître de cet attelage ! Sa mère ne voulait pas d'un achat aussi considérable. Pour la première fois une querelle avait éclaté dans la demeure du jardinier.

– Ah ! s'écria la Buguet, retiens ce que je dis : ce sera le commencement de tes malheurs. Que tu épouses Martine et en fasses une bonne ménagère, soit ! Mais acheter une voiture pour l'aller voir, elle et sa damnée maîtresse, qui vous ensorcelle tous les deux, et lui porter tes plus belles fleurs, c'est une folie que Dieu te fera payer cher !

– Je suis maître des écus que je gagne, ma mère, répondit Jasmin, la gorge serrée, et libre de les dépenser comme il me

plaît. Foin des avares qui entassent pièce sur pièce ! Je suis jeune et veux vivre et voir du pays comme cela convient à mon goût. Ce n'est point à mon père que tu eusses osé reprocher une seule de ses fantaisies !

– Il était toqué comme toi !

Le fils tint bon. Il acheta une voiture chez un carrossier réputé de Melun, à l'enseigne du *Panneau d'or*.

À l'entrée d'Étioles, Jasmin aperçut les toitures du château, au-dessus des taillis du parc où les hêtres et les ormes éveillaient un crépitement de flammes vertes. Il tressauta. Les sentiments qui se bousculaient depuis plusieurs mois dans son cœur s'agitèrent, ainsi que les rameaux quand le zéphir souffle. Il songea que sa promise, derrière ces futaies, chaque matin écartait les courtines soyeuses du lit de la maîtresse. Souvent le premier regard de la châtelaine s'adressait à l'humble servante, qui en gardait le reflet dans ses yeux clairs. C'était Martine, qui, un genou sur le sol, tirait sur la jambe de la grande dame le fin bas ; elle nouait la jarretière et tendait la douillette mule de satin. Puis Mme d'Étioles se dressait toute blanche et rose, couverte de guipûres.

Jasmin descendit dans le village. Les arbres balançant leurs ombres au milieu du chemin posaient sur les épaules du jardinier des dentelles de lumière. Il longea le mur du parc, arriva à la porte cochère, où il heurta avec le lourd marteau de fer. Le cadran bleu de la petite ferme qui se trouvait vis-à-vis de l'entrée marquait onze heures.

Un jeune domestique ouvrit.

– J'ai nom Buguet, dit Jasmin, et j'apporte des fleurs à Mme d'Étioles. Mandez cela à Martine Bécot.

Le garçon disparut et revint avec la chambrière. Elle embrassa Jasmin aux deux joues, puis s'extasia sur la carriole et le cheval. Elle pirouetta gaiement et partit en criant :

– Ne déballe pas ! Je vais prévenir Madame ! Je veux qu'elle voie comme c'est joli !

Jasmin se sentit un frisson à l'échine. Du coup ses fleurs lui parurent ternes. Volontiers il eût fait flamber les rouges de ses tulipes d'une mesure de sang tirée de ses veines ; il eût sacrifié ses écus pour que les jaunes devinssent d'un or pur, il eût donné son âme afin de rendre plus candides les blancs des jacinthes.

Martine réapparut.

– Viens !

Prenant le cheval par la bride, elle le fit avancer.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte. Jasmin vit le château à gauche. Des deux côtés d'un corps de logis à fronton triangulaire s'alignaient quatre fenêtres au rez-de-chaussée et quatre à l'étage : elles trouaient symétriquement les murs blancs sous un grand toit de tuiles rousses. Deux ailes partaient à angle droit, de chaque extrémité de cette large façade, dont elles conservaient la hauteur, montrant aussi deux rangs de quatre fenêtres : elles se terminaient par des tourelles rondes surmontées de poivrières en ardoises bleues.

Ces bâtiments entouraient une grande cour devant laquelle se développaient deux pelouses ; une longue grille en fer, allant d'une muraille à l'autre, fermait le tout avec une porte de ferronnerie portant un blason doré.

Martine ouvrit cette porte et conduisit la carriole devant le perron.

Mme d'Étioles apparut dans un déshabillé de linon blanc tout fanfreluché de dentelles et noué de rubans vert tendre ; elle ressemblait à un bouquet de muguets. Elle sourit sous la poudre de sa coiffure :

– Les jolies fleurs ! Elles viennent à point pour qu'on ne pille pas mes plates-bandes. Jasmin, mon ami, vous arrivez toujours à propos !

Le jardinier baissa la tête. Il faillit se jeter aux pieds de Mme d'Étioles.

– Savez-vous garnir les corbeilles ? demanda-t-elle.

– C'est mon métier, Madame !

– Apportez vos fleurs par ici et mettez-vous à l'ouvrage ! Aide-le, Martine !

Les jeunes gens aussitôt enlevèrent les jolis fardeaux où les corolles multicolores se mêlaient aux calices satinés, aux thyrses rigides ou légers et se reflétaient sur leurs visages ; ils les déposèrent dans le grand vestibule où pendait une lanterne soutenue par des amours rieurs qui émergeaient d'ornements d'argent.

Jasmin n'osait lever les yeux. Il sentait la marquise près de lui comme on devine le voisinage d'un buisson d'aubépines.

Quand la charrette fut vide, Buguet la conduisit sous un abri, en dehors de l'enclos et il donna lui-même le picotin à « Blanchon ». Puis il retourna auprès des corbeilles. Martine les avait disposées sur la table d'un grand salon. Cette pièce, peinte en blanc avec de fines moulures d'or, était ornée de tableaux où

Jasmin entrevit des fêtes sous les arbres roux, des joueurs de mandoline aux pieds de dames, des mascarades en loups noirs gagnant des nacelles.

Lorsque Mme d'Étioles, qui était sortie, réapparut, elle fit à Buguet l'effet d'un personnage de ces représentations galantes. Elle portait une coupe en céladon à monstres verts.

– Garnissez-la de muguets !

Elle déposa l'objet précieux et partit.

Jasmin aussitôt remplit à demi le vase d'une mousse cueillie le matin dans les bois de Saint-Port. Puis, tremblant autant que ses muguets, il les disposa avec grâce.

Alors il se recula :

– Crois-tu, Martine, que ce bouquet plaise à ta maîtresse ?

– Je vais le lui porter.

Jasmin hésitait.

– Attends !

Il saisit une branche de lierre et la fit serpenter parmi les clochettes blanches.

– C'est plus joli !

Lorsque Martine revint :

– Réjouis-toi, dit-elle. C'est la première fois que cette coupe est garnie au goût de Madame. Elle aurait plaisir à ce que le Roi pût la voir dans toute sa fraîcheur !

– Le Roi, murmura Jasmin.

– Oui, le Roi, déclara Martine. Mais il ne la verra pas. Il fait bombarder des villes. Il est en Flandre. Il écrit souvent à Mme d'Étioles des lettres cachetées qui portent pour devise : *discret et fidèle*.

– Discret et fidèle !

– Tu ne comprends donc pas que Mme d'Étioles est devenue la bonne amie du Roi ?

Jasmin lâcha une tulipe dont il tenait délicatement la tige.

– Tu dois en être fière, Martine ?

– Oh ! oui. Et puis mon boursicot s'arrondit. Annonce-le à marraine pour la dérider.

Elle continua :

– Madame répond aux lettres et s'enferme des heures entières dans son boudoir.

– Elle est seule ?

– Avec l'abbé de Bernis, un poète, déclara Martine en souriant. Aujourd'hui nous avons aussi M. de Gontaut.

– Ah !… Et M. d'Étioles ?

Martine éclata de rire.

– On l'a exilé ! Il fait, en Provence, la tournée des fermiers généraux. C'est une figure qui est mieux, vue de loin. Tiens, regarde !

La cadériste prit derrière le clavecin un portrait à l'huile encadré d'or ; Jasmin y vit un seigneur maigre, à la face jaune et prématurément ridée sous sa perruque. Il portait un jabot de dentelle qui retombait sur son gilet de satin abricot, un habit « gorge de pigeon » et une culotte de panne verte.

– Qu'il est laid ! fit Jasmin.

Martine remisa l'effigie en riant.

– Le Roi est un bel homme, dit-elle. Et il aime Mme d'Étioles à la folie. Il la comble de cadeaux. Nous avons des cages chinoises remplies d'oiseaux et dont les barreaux sont en or. Elles se trouvent près de tes fleurs et ton présent se mêle à ceux du Roi.

Ces paroles, ranimant en Jasmin de secrètes fiertés, excitèrent sa joie de glisser des fleurs parmi les porcelaines. Il fourra des jonquilles en des vases d'un bleu céleste disposé autour d'un magot : elles nimbèrent la statuette accroupie d'un éclat de soleil. Des pots blancs portés sur des éléphants reçurent des bassinets d'or.

Martine aidait Jasmin. Sa robe aux tons de bigarreaux jetait des reflets au clavecin, à l'écran laqué, aux petites tables vernies en aventurine. La soubrette se mirait dans les glaces des trumeaux : elle y souriait, et ressentait un vif plaisir à frôler les mains de Buguet quand elle lui prenait des fleurs. Elle mit des lilas dans un long cornet de cristal.

Mme d'Étioles revint. Elle s'amusa du contraste que son arrivée produisit chez les jeunes gens. Martine rayonnait. Jasmin

n'osait lever les yeux : peut-être craignait-il que la grande dame n'y pût voir passer sa propre image.

– Buguet, vous êtes un parfait jardinier, dit-elle. Vous méritez mieux que de travailler pour les petites gens de Melun. Je songerai à vous. En attendant faites pour moi, si vous le pouvez, éclore les roses en avril !

Mme d'Étioles rit d'un rire perlé qui s'égrena dans le cœur de Jasmin. Elle recommanda à Martine :

– Que le fleuriste soit bien traité !

Martine conduisit Buguet aux cuisines. Le chef, en débrochant des poulets de grain, veillait à ce qu'un plumeur d'oie ne gâtât la parure d'un paon qui gisait sur le tablier du rustre, les pattes raidies, l'aigrette penchée, affalé dans son royal manteau où brillaient mille yeux d'orgueil que n'avait pu ternir la mort.

– C'est dommage, dit Jasmin, de tuer si bel oiseau.

– Le dommage est qu'il sera dur, répondit le cuisinier ; grâce au printemps précoce de cette année le paon s'est déjà accouplé. Ça rend la chair coriace.

L'heure du repas des valets sonna. Martine installa Jasmin près d'elle à table. Les laquais, les marmitons s'assirent. Parmi ces derniers se trouvait, vis-à-vis de Martine, un grand maigre, aux yeux vagues et gris, qui tenait les paupières baissées et fit un grand signe de croix. Il avait une figure rase et pâle de vicaire pauvre ; derrière son bonnet blanc de cuisinier, ses cheveux noirs et lustrés poussaient en forme de queue de canard.

– Un amoureux, dit Martine en le désignant à Jasmin. Il est encoqueluché de moi.

Le bonhomme protesta doucement en joignant les mains comme pour la prière.

– Jarnigoi ! Défroqué du diable, pas de grimace ! s'écria le chef en riant.

– Défroqué ? interrogea Jasmin.

– Oui, dit Martine, Agathon Piedfin, que voilà, porta la tonsure et prépara la cuisine chez les Prémontrés. Aujourd'hui il est le galant marmiton. Il m'a cueilli ce bouquet.

Devant l'assiette de Martine plongeaient dans un verre des pensées, des jonquilles, des marguerites tressées en une sorte de palme telle qu'on en voit sur les reposoirs.

– C'est d'un très joli arrangement, dit Buguet.

– Oh ! fit Agathon avec la moue d'un confesseur indulgent.

– Et vous m'avez l'air d'un rival fort dangereux, continua le jardinier.

– Je n'ai qu'un amour, déclara onctueusement Agathon Piedfin, c'est celui de la très Sainte Vierge Marie.

– En ce cas, lui jeta le chef, pourquoi as-tu remis l'autre jour à Martine un bouquet avec le billet où tu avais griffonné des vers ? Et des vers composés par le roi lui-même pour Mme d'Étioles et que tu copias en tripotant des papiers qui ne te regardaient point ! Car ce n'est pas dans le catéchisme du diocèse que tu les as trouvés !

Agathon baissa vers son assiette son nez pointu.

– Quel est ce poème ? demanda Jasmin.

Martine imitant l'accent de Mme d'Étioles récita :

Non, rien n'est si beau que Zémire.
Ainsi que mon amour, mon bonheur est parfait ;
Dans tous les yeux j'ai le plaisir de lire
Que chacun applaudit au beau choix que j'ai fait.

Ce méchant quatrain commis par Louis XV fut couronné dans la cuisine d'un murmure flatteur. Le chef but à la chambrière de Zémire, à son amant et au marmiton qui soupirait. Agathon leva son verre d'une main tremblante.

Après le repas Martine fit signe à Jasmin de la suivre.

– Madame est à table avec le duc de Gontaut, l'abbé de Bernis, M. Jeliotte, son maître de chant, et M. Guibaudet, son maître de danse, dit-elle.

Elle conduisit Jasmin au cabinet de toilette de sa maîtresse. Des miroirs étaient pendus dans tous les coins. Sur la table se trouvaient un coffret-flaconnier en galuchat, un tampon à fard, un pilon à parfums, le soufflet à poudre, qui avait l'air d'une grande chenille rouge dans une boîte en carton, un couteau à gratter.

– Que d'objets ! dit Jasmin.

Les vases, les porcelaines, les pots avaient des teintes d'œufs de rossignol et de canard. Des rubans jetés faisaient songer à des auricules. Près de la porte pendait une poupée vêtue en religieuse avec trois mouches sur sa joue trop fardée.

– C'est à Mlle Alexandrine, la fille de Mme d'Étioles, dit Martine.

À côté du cabinet s'ouvrait la garde-robes. Des vêtements étaient suspendus à des patères, s'alignaient dans une armoire, reposaient sur les porte-manteaux. Leur aspect était à la fois riche et printanier : couleurs fortunées de fraises, de pourpres orangés, de lilas ivoirins, de verts d'eau, avec des broderies, des lamés, des dentelles. Certaines robes s'étalaient comme des trophées, tous plis éployés. L'une d'elles fit tressauter Jasmin.

– C'est la robe que Mme d'Étioles portait dans la forêt de Sénart, s'écria-t-il étourdiment.

– Oui dà ! fit Martine piquée et rougissante. Tu as bonne mémoire. Mais ne tremble pas. Personne ne viendra nous surprendre.

Le jardinier vit sur l'étoffe de très légères traces en forme de larmes.

– L'eau dont je l'ai aspergée pour la ranimer, se dit-il.

Il caressa doucement la robe.

– Martine, il faut être bien belle pour porter ces atours ?

– Nenni, ces affiquets enjolivent même les laides !

Martine ajouta avec une pointe de jalousie :

– Si tu voyais Mme d'Étioles à son réveil ! Elle a les yeux plus fripés que fripons !... Ah ! Si je m'avisais un jour d'être marquise !

Elle lança à Buguet le regard que Mme d'Étioles avait jeté à Louis XV en ôtant son masque au bal. Il tressaillit.

– Tiens ! Retourne-toi et reste coi, dit-elle.

Docile Buguet regarda par la fenêtre les pelouses désertes.

– Vois ! s'écria tout à coup la soubrette.

Rapide comme une baladine qui change de costume dans une farce, Martine avait mis la robe de Mme d'Étioles. Elle s'approcha de Jasmin, passa ses bras autour de son cou et lui lançant un de ces regards qu'il n'avait revus qu'en rêve :

– Mon amant, soupira-t-elle, mon cœur languissait. Je me mourrais d'ennui loin de toi.

Ah ! le son de cette voix, et les fraîches blancheurs d'une poitrine jeune, d'un col renversé où gazouillait le désir, et le frôlement de fines malines sentant la bergamote ! Une folie monta au cœur du jardinier. Il prit Martine à la taille, se laissa glisser à ses pieds et lui déclara son amour avec des lèvres tremblantes, avec des larmes dans les yeux, avec des mots candides et tendres que n'avait jamais entendus son amie accoutumée aux galanteries de la valetaille et aux badinages des nobles libertins.

Buguet couvrait de baisers les bras de Martine. Il se releva, posa ses lèvres sur sa gorge, caressa ses cheveux.

– Si j'étais poudrée aussi, murmura la camériste.

– Tes cheveux bruns ont la couleur du sillon, le soir quand je laisse la bêche pour regarder le ciel au-dessus d'Étioles !

Il pressa la camériste sur sa poitrine.

– Va-t'en, Jasmin ! Tu me troubles.

– Non, Martine, je t'adore !

– Jasmin ! L'heure passe. On pourrait venir ! Que fais-tu !

Elle se rejeta en arrière :

– Pars ! On vient !

Buguet lâcha les mains qu'il avait saisies ; il ramassa son tricorne et gagna l'escalier en chancelant.

À la demande d'un jardinier, l'après-midi il s'occupa des parterres. Il dégagea un groseillier sanguin des branches d'un arbuste tardif qui en dissimulait les grappes fleuries. Grâce à lui un buisson broussailleux montra une floraison printanière que masquaient les ramées de lilas et de roseaux.

De temps en temps Martine arrivait en coup de vent, rouge et peut-être honteuse de la scène du cabinet. Quand Jasmin était seul elle l'embrassait furtivement sur les deux joues.

Une fois ils virent Agathon Piedfin qui prenait l'air. Son grand tablier lui tombait sur les pieds ainsi qu'une soutane. Il appela un pigeon qui vint se poser sur son épaule et prendre de la salive dans sa bouche.

– Il a apprivoisé cet oiseau, dit Martine. Ça lui rappelle sans doute le Saint-Esprit.

– Oh ! Martine, répliqua Jasmin, embrasse-moi de cette façon !

Ils unirent leurs lèvres.

Le soir venu, Martine fit souper son ami. On avait allumé les chandelles dans la cuisine. Pour amuser ses compagnons,

Piedfin caressait son pigeon sous la queue et l'obligeait ainsi à tourner sur lui même en roucoulant.

Comme la nuit était tombée :

– Pars, il est temps ! dit Martine à Jasmin.

Ils s'embrassèrent une dernière fois.

En traversant le parc Buguet entendit des sons de violon et de basse. À la clarté de la lune et de quelques lanternes suspendues à des arbres, Mme d'Étioles dansait le menuet sur un tapis carré de gazon tondu à l'anglaise. Elle avait mis la robe rose et attentive regardait le bout de ses pieds sur l'herbe. Un maître battait la mesure, une pochette d'une main, un archet de l'autre. Deux musiciens jouaient dans l'ombre sous les branches ; un abbé et un seigneur regardaient la danseuse.

Elle était d'une grâce sans pareille. La lune avait l'air d'inonder d'argent une gerbe de roses. Le visage de Mme d'Étioles souriait dans un reflet furtif de lumière. Les cheveux poudrés brillaient comme un casque doux. Au moment où Jasmin la vit, Mme d'Étioles leva ses bras dans la lueur nocturne.

– Reprenez, dit M. Guibaudet, le maître de danse.

Quand Jasmin fut dans sa carriole, sur la route qui, par Tigery, Nandy et Saint-Port, mène à Boissise-la-Bertrand, il se prit à chanter sous l'ombre bleue des hauts arbres. Martine et Mme d'Étioles passaient devant ses yeux, dans la robe rose, l'une avec sa jeunesse verte, l'autre entourée de son aristocratique mystère. Elles se mariaient, se mêlaient dans sa songerie. Leurs regards se rapprochaient en un rayon, leurs sourires finissaient par se fondre, leurs bras, leurs gorges, avaient la même blancheur, leurs tailles apparaissaient semblables, souples et dé-

liées, sous la pression amoureuse de Jasmin ou dans la grâce du menuet.

VII

Pendant l'été Buguet reçut plusieurs lettres de Martine. Elle lui annonça d'abord que Mme d'Étioles avait le titre de marquise de Pompadour. Puis elle fit part du retour du Roi et d'un voyage de la Marquise à Paris. Enfin elle rendit compte, le 14 septembre, de l'arrivée de sa maîtresse à Versailles. « *Il y avait,* écrivait-elle, *foule dans l'antichambre du Roi ; Madame devait être présentée à la Reine, au Dauphin. Elle prit plusieurs médicaments pour se donner du courage.* » À la fin de septembre, Martine écrivit à Jasmin que le Roi et la Marquise allaient à Fontainebleau et elle pria le jardinier de s'y rendre.

Buguet attela Blanchon à sa carriole et partit au matin. Les feuilles roussissaient à peine. La Seine prolongeait le sourire de l'aurore ; sur les coteaux pétillait un jour argenté.

Jasmin suivit le fleuve jusqu'à Melun, traversa la ville qui s'éveillait, joliette, posant entre deux bras d'onde une petite île de verdure et de pignons reliée par un pont à trois arches au quartier de Saint-Aspais : au-dessus des toits de ce dernier filait plus haut que les alouettes l'aiguille aiguë d'un svelte clocher. Puis Jasmin prit à travers bois la route large et ombragée qui montait lentement à la Table du Roi, une table de pierre, construite l'an 1723 au milieu d'un vaste carrefour et destinée à recevoir le gibier des traques.

Et voici la forêt ! Les allées s'ouvrent silencieuses ; les grands arbres, qui paraissent, même en plein soleil, conserver un peu de nuit dans leurs branches, tant ils sont anciens, épandent une ombre calme aux futaies. Çà et là sous les ramures,

quelques rochers couverts de mousse affectent des formes de monstres lépreux. La solennité de ce décor sauvage et taciturne met du froid à l'échine de Jasmin. Il fouette Blanchon : le grelot le rassure dans la forêt profonde et vieille comme la mer. Tout à coup, passé la Table du Grand-Maître, qui ressemble un peu à celle du Roi, un bruit étrange retentit, une mêlée de hurlements, de cris, d'abois. Un cerf apparaît sous les arbres. À la vue de Jasmin il s'arrête, redresse ses bois, fixe sur le jardinier de grands yeux bruns qui pleurent. Puis il baisse la tête, se remet en marche, traverse le chemin d'une allure lasse et triste ; son pelage roux se glisse derrière une roche.

Aussitôt surgit la meute : les chiens cherchent la trace de la bête au pied des bouleaux, parmi la fougère. Ils jappent et traînent leurs oreilles basses dans les feuilles mortes et les taches de soleil, tandis qu'au fond de la route, à la clairière de Belle-croix, des piqueurs galopent en habit rouge. Jasmin reconnaît la livrée du Roi.

Pour ne pas être pris dans une chevauchée, il gagne la croix du Grand-Veneur et par la Route Royale qui vient de Paris et que distinguent des bornes marquées de fleurs de lys, il descend vers Fontainebleau. La voie sylvestre découvre une vaste part du ciel et se borde de façades de verdures, avec les dômes puissants des chênes ; les chemins de traverse apportent le tintamarre des chasseurs et laissent voir, à quelque orée lointaine, le passage de chevaux blancs et d'hommes chamarrés.

Bientôt voici les maisons de Fontainebleau. Buguet va remiser sa carriole à l'auberge de *l'Âne-Vert*. Puis il se dirige vers le château, comme l'a recommandé Martine ; il arrive devant la façade et entre dans la cour du *Cheval-Blanc*. Par cette joyeuse matinée le soleil enflammait les briques et les ardoises des architectures seigneuriales. Les toits des pavillons brillaient sous un ciel de turquoise où couraient quelques légers nuages. Un coin de l'immense cour était dans l'ombre : si quelque valet en

sortait, il brillait comme une fleur qu'on expose à l'air. L'un d'eux se précipita vers Jasmin en levant les bras. Costumé en jaune et vert, – la livrée de Mme de Pompadour – il s'écria :

– Buguet ! Buguet ! Par quelle grâce de Dieu vous trouvez-vous ici ?

C'était Agathon Piedfin. Il avait mis un peu de poudre sur ses joues et portait un paroissien.

– Je viens voir Martine, dit Jasmin en riant. À moins que vous ne m'ayez ravi son cœur !

– Je suis chaste comme Suzanne.

– Et ce n'est pas le Saint-Esprit dressé par vos soins qui pourrait séduire Martine !

– Ah ! mon pauvre pigeon ! Il est bien malheureux et je redoute les oiseaux de proie de la forêt ! En revanche je suis enchanté de me trouver dans ce château. Mme de Pompadour m'a autorisé à m'occuper de la chapelle. Je prépare l'encens et j'ai un fer à hosties avec lequel j'en fabrique d'aussi fines que des ailes de mouche. Je mets le vin dans les burettes, je lave les nappes d'autel et j'ai frotté les quatre anges de bronze. Mais je vais vous conduire auprès de Mlle Bécot.

Il mena Jasmin vers la gauche de l'escalier ; ils passèrent par un corridor sans portes et arrivèrent dans une seconde cour qui dominait un grand étang : au milieu d'elle s'élevait une fontaine à dégueuleux qui portait sur son socle un guerrier en marbre, dont le bras tendu tenait une tête coupée. Deux hussards gardaient la fontaine, car son eau était réservée au Roi.

Buguet et Agathon prirent un second passage sous les bâtiments, et se trouvèrent dans le jardin des pins – qui arrêta

brusquement le fleuriste par l'éclat des palmettes, des panaches et des enroulements de ses parterres.

– Par ici, dit Agathon.

Ils s'engagèrent sous une voûte ronde, ornée de fresques où gesticulaient des divinités nues, et que soutenait en clef une salamandre d'or couronnée.

– Attendez quelques instants, dit Piedfin.

Il disparut. Bientôt Martine arriva. Jasmin fut étonné de lui voir de la poudre comme sa maîtresse.

La soubrette sauta au cou de Buguet qui frissonna au contact de ses bras nus.

– C'était pour me montrer que la poudre te va comme l'aubépine au buisson que tu m'as fait venir ? demanda-t-il.

– Pour cela et pour autre chose. La marquise de Pompadour a besoin de tes services.

– De mes services !

– Certes !

Ils montèrent l'escalier, firent quelques petits circuits dans les corridors et arrivèrent à une vaste salle dont l'aspect éblouit Jasmin. Elle était ornée de médaillons où paradaient des femmes nues et des guerriers coiffés de casques héroïques. Ces fresques étaient supportées par de sveltes cariatides, nymphes aux ventres triomphants et doux, aux jambes longues et hardies, au sourire plein d'une jeunesse ardente : blanches elles levaient les peintures comme des corbeilles brillantes. Sur le sol étaient disposés des paravents. Une baignoire de porphyre occupait un

coin. Martine y versa des bouilloires d'eau fumante qu'un valet venait d'apporter.

– Nous sommes ici provisoirement, dit la soubrette. Madame la Marquise fera bâtir un ermitage pour elle en dehors du château.

Jasmin n'écoutait pas :

– Les femmes ne sont point faites de cette manière, dit-il en regardant les nymphes aux jambes fuselées.

– Tu n'as guère d'occasion d'en voir d'aussi peu vêtues, répliqua Martine, c'est ce qui te fait douter de la perfection. Moi j'en connais au moins deux aussi belles.

– Vraiment !

Le malin esprit poussait Martine à saisir l'occasion de montrer à son amant la marquise toute nue.

– Oh ! pensait la soubrette, une femme qui a eu deux enfants a le ventre moins poli, les seins moins fermes qu'une fillette à son premier baiser.

Elle se promit, son coup fait, d'affronter la comparaison, ne doutant pas de sa jeunesse, et, affolée par son amour, ne craignant pas les suites d'une pareille audace.

– Retire-toi, dit-elle à Jasmin. Mme de Pompadour va entrer.

Le jardinier se réfugia dans un petit corridor sombre. Il alla se placer devant une grande fenêtre qui, au-dessus de la Porte Dorée, donnait sur le jardin.

Tout à coup Martine apparut sur la pointe des pieds, un doigt à la bouche. Elle chuchota :

– Viens.

Elle prit le jardinier par la main :

– Doucement, doucement ! Qu'on ne t'entende pas !

Jasmin retenait son souffle. Martine le ramenait vers la chambre. Elle le glissa derrière un paravent :

– Regarde par la fente, et repars.

Jasmin embusque un œil entre deux feuilles du paravent. Aussitôt il sursaute et tressaille jusqu'au fond de son être.

Debout dedans la baignoire de porphyre, Mme de Pompadour toute nue se verse du parfum à l'épaule. Quelle nymphe, aussi, blanche et nacrée, au ventre de laquelle des gouttes d'eau ruissellent ! Deux globes s'arrondissent à la poitrine, reliant par une double courbe décidée les touffes de poils châtains qui s'ébouriffent sous les bras. La légère vapeur du bain monte autour des cuisses rondes en voile transparent.

Mme de Pompadour souriait ; ses cheveux encore poudrés se relevaient en torsades givrées où luisaient des rubis ; ses lèvres étaient fardées. Elle vida sur sa peau éclatante le petit flacon en argent qu'elle jeta ensuite à Martine ; puis elle prit ses seins et en regarda les bouts qui parurent à Jasmin des boutons d'églantine.

Martine s'approcha de sa maîtresse pour l'essuyer, tandis qu'une autre soubrette entrait, apportant une chemise de batiste et une robe vert-pomme et cerise.

Jasmin s'esquiva. Sa poitrine se soulevait, le sang fouettait ses tempes. Il s'adossa au mur :

– Qu'a fait Martine ?

La camérière arriva triomphante dans sa courte jupe, le visage rosi par les soins qu'elle avait donnés au corps de sa maîtresse par-dessus la tiédeur du bain. Sur ses bras nus coulaient les gouttes claires cueillies sur la peau de la Marquise ; elle avait dégrafé deux boutons de son corsage.

– Eh bien, dit-elle avec un sourire provocant, n'était-ce pas plus beau que des nymphes en plâtre ?

– Oh ! Martine ! murmura Jasmin.

Elle était près de lui, offrant ses lèvres. Il s'inclina vers elle. Leurs bouches se collèrent comme les deux parts d'une fraise mûre, ils fermèrent les yeux, leurs mains se cherchaient.

– Ne restons pas ici, susurra Martine d'une voix soudain tremblante, on pourrait nous surprendre.

Elle entraîna Jasmin dans sa petite chambre réservée dans les anciens appartements de Mme de Maintenon et elle poussa le verrou.

Aussitôt Buguet la prend dans ses bras, la dévore de baisers. Les parfums de la Marquise se réveillent dans les chairs de la jolie fille : le jardinier reconnaît l'arôme du flacon que jadis lui a donné Martine et les odeurs de fraccinelle surprises à Sénart. Le charme exquis l'enivre à nouveau et attise follement sa jeunesse. Fermant les yeux, il boit avidement les perles d'eau qu'il vient de voir aux hanches de la favorite et qui scintillent sur les bras de Martine. Il lui paraît que c'est la nymphe tout à l'heure entrevue qu'il enlace et couvre des attouchements fié-

vreux de ses lèvres. Les boutons du corsage de Martine sautent, un sein s'échappe : Buguet croit voir un de ceux dont la blancheur brillait au-dessus du bain. Martine est poudrée comme sa maîtresse, elle a le même sourire, avec un rien de fard aux lèvres. Ses yeux se noient en une tendre nonchalance, ils passent des noirs de la mûre aux bleus de la pervenche et rappellent les regards de la dame d'Étioles quand elle se ranima le jour de la grande chasse.

Sur le petit lit les amoureux roulèrent. Le tablier de Martine, ses jupons d'un coup furent arrachés.

– Jasmin, que fais-tu !

Jasmin voulait enlever la chemise de son amie.

– Non, pas cela !

Elle implorait et consentait ; son bonnet tomba, elle posa sur l'épaule de Jasmin sa chevelure relevée aussi en torsades.

– Non, je ne veux pas, Jasmin !

Elle rabattait son linge, à travers lequel Jasmin devinait des rondeurs roses, jusqu'à ses genoux où s'attachaient des bas blancs coquettement tirés.

– Non, Jasmin !

Mais l'amant voulait revoir la nymphe : la chemise tomba. Frileuse et ardente, la soubrette plongea son visage dans l'oreiller, cacha d'une main son giron, de l'autre ses seins.

– Je t'aime, murmurait Jasmin dont elle sentait le souffle chaud au bas de son oreille.

Il lui prit les mains. Martine poussa un grand cri de douleur et de joie. Jasmin la possédait ; elle lui donna ses lèvres en grinçant des dents, puis, serrant son amoureux, se livra toute.

Revenue à elle, Martine s'assit au bord de sa couchette et se prit à pleurer. Le bonheur d'être femme, l'imprévu de sa chute lui gonflaient le cœur. Le mal avait disparu. Elle ressentait une langueur délicieuse. Des baisers de Jasmin il lui restait une fête par toute sa chair.

Buguet lui serrait la taille.

– Qu'as-tu, Martine ?

Elle poussa un sanglot, se pencha sur l'épaule de son amant :

– Tu m'aimeras toujours ?

– Toujours.

Alors elle s'aperçut de sa nudité.

– Dieu ! J'ai grand'honte !

La soubrette se rhabilla à la hâte :

– Si Mme de Pompadour m'appelait !

Elle s'enfuit en disant :

– Reste, je reviendrai.

Jasmin rumina les délices des courts instants passés. Une fierté de mâle se mêlait à sa joie.

Martine revint. Elle jeta à Buguet un regard câlin et honteux.

– Mme de Pompadour m'a grondée. Mais j'ai prétexté que tu étais arrivé et que j'avais dû t'aller chercher dans la cour du *Cheval-Blanc*. Elle attend.

Jasmin sursauta :

– Que me veut-elle ?

– Rien de mal, nigaud !

Buguet rajusta sa cravate, caressa sa chevelure, dont Martine refit le nœud. Elle épousseta l'épaule de son amant :

– Te voilà beau comme un astre !

Elle le poussa par le bras. Ils entrèrent dans la pièce où se trouvait la baignoire de porphyre flanquée de son fond mouillé en mousseline brodée ; l'atmosphère moite fit rougir Buguet. Puis Martine glissa son amant dans l'entrebâillement d'une porte. Il se trouva en présence de Mme de Pompadour.

Entourée de paravents qui lui faisaient une chambre plus intime dans une grande salle au plafond noir, elle était assise sur le fauteuil léger qu'on appelle « mirliton », tout près de la fenêtre. Sa robe vert-pomme et cerise disparaissait sous un peignoir de percale : ses femmes la poudraient. L'une d'elles pressait le soufflet : la poussière blanche voletait autour du visage de la Marquise qui tenait un cornet devant ses yeux. À côté se dressait une table de coiffure chargée de boîtes à mouches, de peignes et d'un gracieux miroir au-dessus duquel une petite colombe dorée couvrait amoureusement sa compagne.

Jasmin tournait son chapeau dans ses doigts. La Marquise relevant son cornet :

– Je vous reconnais, dit-elle. Je ne vous ai vu qu'à Lieusaint et à Étioles. Mais vous fûtes obligeant pour moi. Quant à vos fleurs je les trouve ravissantes. Ne rougissez pas ! Vous avez des espèces de tulipes et de jacinthes que je ne connaissais point. C'est joli comme le carnaval à Venise ! Les couleurs pétillent, et pourtant se marient comme sur la palette de Boucher !

Mme de Pompadour d'un geste de sa main blanche dissipa la poudre qui planait encore.

– Pose-moi trois mouches, dit-elle à Martine. Une galante, une enjouée et une friponne !

Puis se tournant vers Buguet elle lui désigna un rouleau d'étoffe sur un tabouret :

– Étalez cela sur le sol, vous verrez ce que j'ai commandé d'après vos fleurs.

Buguet déploya une soie où, sur un fond blanc et vert d'eau, il reconnut ses tulipes et ses jacinthes peintes et ordonnant des guirlandes qui s'enlaçaient.

– C'est aussi un jardin, dit la Marquise.

– Oui, Madame.

Jasmin était abasourdi.

– Vous avez travaillé au château de Vaux-Pralin, au château de Fleury-en-Bière, à celui de Courances ? continua Mme de Pompadour.

– Oui, Madame !

– Vous êtes excellent jardinier.

– Je ne sais point, Madame.

– Et je vais vous attacher à ma maison.

Buguet fit un geste de surprise.

– Cela vous effraie ? demanda la marquise en riant. N'ayez point de crainte. J'aime les jardiniers et les jardins.

Buguet se jeta aux pieds de la Pompadour :

– J'accepte avec bonheur, Madame ! C'est la vie que j'avais rêvée.

– Puisque vous voilà à genoux, reprit la marquise riant toujours, prenez mon miroir et présentez-le-moi.

Jasmin saisit le petit cadre aux colombes amoureuses et le tint à hauteur du visage de la noble dame qui se pencha pour voir si ses mouches étaient assez piquantes.

– Comme vous tremblez, dit-elle. On dirait que vous êtes à genoux pour la première fois devant votre bien-aimée.

Jasmin faillit lâcher le miroir.

Mais la Marquise se leva. Elle était animée. Un peu de véritable roseur apparaissait sur son visage pâle, au-dessus du fard. Elle se parla à elle-même en une sorte d'exaltation d'artiste :

– Des fleurs ! Des fleurs ! Avec des fleurs je ferais des joliés plus fines qu'en Saxe, des robes qui auraient leur éclat, leur

parfum, des bijoux et des meubles qui auraient leur grâce, et, qui sait ! des châteaux, des palais ! Et cela sortirait de mon âme !

Elle s'assit, essoufflée, murmura :

– Et le bon docteur Quesnay vient de me recommander d'être calme. Rien ne m'est permis.

Elle poussa un soupir :

– Jasmin, je fixerai le prix de vos services. Et je vous dois déjà beaucoup ?

– Rien, Madame.

– Rien ! Ce n'est point Flore elle-même qui vous fournit la croûte et le vin ?

– Oh ! Madame !

La Pompadour regarda le jardinier qui rayonnait de grâce confuse et de jeunesse aimable.

– Vous êtes généreux, dit-elle en badinant. Je veux l'être aussi. Et comme je suis maîtresse, je puis vous obliger à accepter.

Elle saisit un papier sur une table, trempa une plume d'oie dans l'écritoire, jeta un chiffre et un paraphe.

– Allez chez mon trésorier.

Jasmin prit le billet, le serra sur son cœur, s'inclina et sortit. Il retrouva Martine dans la petite chambre.

– Jasmin, nous nous marierons ?

– Quand tu voudras, Martine !

VIII

Le lendemain Buguet s'éveilla tôt, ouvrit un volet : des brumes d'or planaient sur la Seine, les oiseaux chantaient au marronnier d'Inde, dont un fruit creva et fit rouler deux petites balles brunes devant les théâtres de fleurs où verdissaient des lauriers-thyms. Une buée couvrait les grappes de raisins le long de la façade. Des pigeons roucoulaient sur le toit. Le sorbier planté à l'entrée du verger éclatait comme une flamme.

La mère Buguet sortit de la maison, ouvrit le poulailler. Les volatiles s'élancèrent, battant des ailes et secouant leurs bonnets sanglants.

L'apparition de la bonne ménagère mit du chagrin au cœur du jardinier.

– Oserai-je jamais lui avouer que je vais la laisser seule ?

Il descendit, embrassa la Buguet plus fort que les autres jours.

– Tu es bien tendre ! dit la vieille.

Au repas de midi Jasmin annonça son prochain mariage et son engagement chez la marquise de Pompadour. Il le fit en rougissant, le nez dans son assiette.

La Buguet leva les mains :

– Ai-je bien entendu !

La paysanne pâlit :

– Y penses-tu ? Abandonner la maison de ton père, ce jardin, notre gagne-pain, où tu es ton maître, et ça pour aller travailler à gages, râtisser les allées sous les pas d'une enjôleuse d'hommes ! Ah ! Ayez donc des enfants, esquintez-vous pour leur assurer un abri ! C'est une pitié, une pitié !

Jasmin ne disait rien. La mère reprit :

– Quel lièvre possédé de l'esprit a passé par nos choux ! La vieille Fourgonne qui est morte (Dieu ait son âme) m'avait bien prédit, en tirant les cartes après ta naissance, qu'une grande dame ferait notre malheur à tous ! Ah ! Jasmin ! Jasmin !

Elle se leva en sanglotant, gagna sa chambre, où elle ne voulut pas que son fils entrât.

– Laisse-moi seule. Je vais prier le bon Dieu.

L'hiver fut pluvieux. Jasmin passa le temps à jardiner, quand le ciel était propice, à ranger les graines par petits paquets, à réparer les pièges à loirs. Martine ne vint ni à Noël, ni aux Roys. La soubrette écrivit de Paris que la mère de Mme de Pompadour était morte le 24 décembre et que cela peinait beaucoup sa maîtresse. Cependant quelques semaines après elle faisait savoir que la Marquise allait acheter la terre de Crécy, près de Dreux, et se disposait à replanter le parc et refaire les ailes du château. Elle ajoutait : « *Nous retournons à Versailles, car il y a un concert dans trois jours avec Mademoiselle Fel et Monsieur Jeliotte, et Madame de Pompadour tient aussi à présider dans son cabinet d'assemblée aux jeux. J'espère qu'on nous trouvera des emplois pour le parc de Crécy.* »

D'autres obtinrent ces places, car Martine n'en parla plus et ses nouvelles devinrent rares.

Ce silence désola Jasmin. Il avait dû confesser au curé de sa paroisse sa faute avec sa promise. Le bon prêtre lui donna l'absolution en l'exhortant à se marier au plus tôt. Il venait de temps en temps rendre visite au jardinier. Parmi les fleurs, il n'aimait que la grenadille, qui est celle la Passion. En été il en cueillit une :

– C'est un miracle du bon Dieu, expliqua-t-il. Il y a figuré les principaux instruments de la passion. Les feuilles nous représentent l'habit dont les juifs revêtirent Notre Seigneur, et leurs pointes aiguës les épines qui couronnèrent sa tête. Ces petits filets couleur de sang n'est-ce point les fouets qui le flagellèrent ? Cette colonne rappelle celle où il fut attaché.

D'autres jours, le vénérable curé, en dégustant un verre de vin, exhortait l'amoureux à la patience.

– Il faut en avoir chez les grands. Ils ne songent pas tous les jours à leurs sujets et à leurs promesses. Mais vous pouvez être sûr de la fidélité de Martine. Je lui ai enseigné la religion, et je connais son cœur. D'ailleurs la patience est une vertu chrétienne. Combien d'années Job respira-t-il sur son fumier et saint Siméon le Stylite sur sa colonne ? Ils ne vivaient pas comme vous parmi les roses.

En octobre Jasmin n'alla point aux vendanges. Un jour de ce mois que la mère Buguet entrait chez elle avec une citrouille sous le bras :

– On dirait que tu portes la roue de la fortune, lui jeta Jasmin.

– Il vaut mieux la tenir que de courir après sur les routes de Paris et Versailles !

La vieille avait fini par souhaiter que son fils n'épousât point Martine.

– On dit pis que pendre de Mme d'Étioles, insinua-t-elle. Des gens de condition qui traversaient Melun, il n'y a pas longtemps, racontaient que c'est une intrigante de basse naissance qui fait la honte de la France, qu'elle est la fille d'une maquerelle et d'un voleur !

– Ils ont menti ! hurla Jasmin rouge de colère. J'eusse été là que j'aurais arraché leur langue ! Le Roi admettrait-il pareille femme à la cour !

– Comme te voilà !

Il ne se passait rien que de banal dans le village. Eustache Chatouillard vint annoncer son mariage avec la fille d'un ébéniste de Corbeil et invita Jasmin à la noce. Il y alla. Quelques semaines plus tard, un matin de novembre, des éclats de voix s'élevèrent dans la rue. Tiennette Lampalaire, échappée du château d'Orangis, sautait les ruisseaux avec des bas roses et de jolis souliers à boucles. Accroché à la grille, le vieux marquis, la perruque de travers, les joues rouges, montrait le poing à la garcette. Quand elle se retournait, il lui envoyait un baiser.

– Damnée femelle ! dit Gourbillon à l'agaçante noiraude, tu as eu affaire au vieux marquis !

– Point du tout ! Il me mit bas et souliers, en essayant de vilaines caresses. Mais je suis partie sans qu'il m'en coutât rien !

Le 1er janvier 1747 (il y avait plus d'un an qu'il n'avait vu Martine !), Buguet reçut de sa promise une lettre où elle le suppliait d'attendre encore. Mme de Pompadour était si occupée ! Elle préparait le théâtre des petits appartements auquel n'avaient part que trois ou quatre grands seigneurs, des gentilshommes des menus plaisirs et quelques gens de la grande domesticité. « *Au surplus,* écrivait Martine, *Mme de Pompadour n'oublie point le jardinage. Elle vient de terminer deux dessins, qui seront gravés en jaspe vert. L'un représente le trophée qui serait le tien : arrosoir, bêche, ratissoir, serpette. L'autre des amours nus (que n'est-ce toi !) cultivant des lauriers.* » Martine envoyait des compliments, des vœux, des baisers, d'une écriture toujours plus fine et d'un style plus relevé.

– Elle devient bien évaporée, soupira la Buguet.

Jasmin eut un geste triste et l'année s'achemina vers Pâques par les temps d'averses et de neiges.

Buguet envoyait à Martine des épîtres brûlantes où il décrivait son impatience : « *Tout me semble lugubre ici, je n'attends plus les fleurs et les fruits des arbres, mais bien ta venue, car c'est elle seule qui ferait ma joie. Je ne lis plus les livres de M. de la Quintinye, bien que j'aie beaucoup à y apprendre encore pour le temps où je serai chez Mme la marquise, un temps qui m'apparaît comme le paradis au bout de la vie. Tu devrais en hâter l'arrivée.* » La soubrette répondait qu'elle ne pouvait rien faire, qu'il était défendu d'interroger les maîtres. « *Mais Mme de Pompadour est toujours bien disposée à notre égard,* écrivait-elle. *Elle va faire construire un château près de Paris. Nous serons les jardiniers et Agathon Piedfin entrera dans les cuisines. Il est toujours aussi bigot et épris de ta Martine. Les autres se moquent de lui. Ils lui offrirent à sa fête un chapelet d'oignons et lui firent manger sans qu'il s'en doutât son pigeon, son saint Esprit, aux petits pois. Il en a pleuré et j'eus pitié de lui.* »

Jasmin se sentait envahi par un secret désespoir. Ses joues devenaient maigres, son front soucieux. Il délaissait ses plantes, négligeait son jardin, ne lisait plus que les missives de Martine qu'il portait sur lui, avec le billet paraphé par la Pompadour.

Enfin au bout de l'année, il reçut une grosse nouvelle : « *J'arrive à Boissise en avril prochain ; nous nous marierons en mai et nous partirons retrouver M*[me] *de Pompadour.* » C'était signé MARTINE en grande écriture joyeuse.

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de mai 1748.

La veille, un vendredi, une lourde patache s'arrêta devant la maison du jardinier. Un long personnage maigre en sauta, leste, et pirouetta sur lui-même.

– Buguet ! s'écria-t-il. Buguet ! Est-ce ici ?

Jasmin apparut.

– Agathon Piedfin !

– C'est moi-même ! M[me] la marquise de Pompadour me charge d'apporter des présents pour le repas de noce et d'accommoder les mets pendant que les mariés seront à l'église.

Jasmin troublé ne sut que répondre. Sa mère arriva. Elle avait fini par se faire une raison au sujet du départ de son fils. La magnificence de la Marquise la toucha.

Agathon prit dans la patache des paquets enveloppés de linges.

– N'y touchez pas, disait-il.

– Qu'y a-t-il là dedans ? demanda Martine.

– Vous verrez demain !

La tante Laïde poussa des exclamations, fut désolée de ce qu'Agathon ne pût aller le lendemain à l'église. Elle déclara qu'elle resterait avec lui :

– Il ferait beau voir qu'on laissât tout faire à cet aimable jeune homme ! Je renoncerai de grand cœur à la messe, j'écosserai les petits pois et je goûterai les plats pour voir s'ils nous conviennent. Ah ! C'est qu'on n'est pas accoutumé aux sauces qui emportent la goule ! Les épices, c'est bon pour ceux qui ont le goût affadi par le trop de frippe !

Agathon, vêtu avec une certaine recherche, portait un joli bas de soie. Il avait un pied très court, dont il exagérait la petitesse.

Il demanda un tablier pour plumer des chapons. Martine dénoua celui qu'elle portait, en passa la bavette au cou du cuisinier, qui leva les bras et frissonna étrangement en se sentant enveloppé de la toile encore chaude du corps de la soubrette.

Tout le monde travaillait chez Buguet. Tiennette Lampalaire fourbissait avec de la cendre le cuivre d'un poëlon.

– Voilà que ça brille ! dit-elle. M. Agathon pourra y mirer ses oreilles pointues. Tiens ! Il ressemble à une bête en marbre de chez le marquis d'Orangis, comme qui dirait une espèce d'homme qui a des pieds de bouc. Ça court les bois aux trousses des filles. Eh bien ! si M. Agathon voulait être mon mari, je voudrais voir avant s'il a des pieds de chrétien.

Le lendemain tout le village était en rumeur. Le monde disait que la marquise de Pompadour avait envoyé son meilleur cuisinier pour fricoter le repas de noce.

Nicole Sansonnet, la pêcheuse d'anguilles, affirmait que c'était le même qui, à certains jours de fête, inventait pour le Roi quarante plats d'entrée, neuf rôtis, sans compter les desserts.

Le dernier béquillard quitta son escabeau pour voir au passage les élus d'un tel festin.

Il faisait un joli temps de mai. La cloche de la petite église envoyait des sons grêles aux muguets des bois voisins, aux dernières fleurs des pommiers. Des tourterelles roucoulaient dans le parc du marquis d'Orangis.

Le cortège eut peine à sortir de l'église. Tous voulaient saluer Martine. Elle apparut aux derniers accords du petit orgue.

La mariée portait une robe de guingan bise et rose, qui faisait bien valoir son teint ému. Une fantaisie de Jasmin lui avait mis au corsage un bouquet de narcisses. Un petit bonnet blanc la coiffait.

À la maison, Piedfin effeuilla un parterre de pivoines pour en faire un chemin aux mariés. Il posa des gerbes de lys-flamme des deux côtés de la porte. Au retour de la messe, ce furent des cris d'admiration :

– On dirait que c'est fait par un ange, dit la tante Gillot.

Agathon baissait les yeux. Il les releva sur Martine avec une flamme au fond de ses prunelles troubles.

Nicole Sansonnet dilatait ses larges narines du côté des casseroles :

– Oh ! oh ! On en attrape plus avec le nez qu'avec un râteau !

À ce moment la vieille marquise d'Orangis et une de ses cousines passèrent. Ces dames revenaient de la messe de mariage ; en guise de cadeau, elles avaient payé le violoneux, car elles étaient de dure desserre, comme les arbalètes de Coignac. Pratiquant les modes de l'ancien régime, elles se coiffaient de fontanges avec des passes de rayons qui leur mettaient comme des queues de perroquets bigarrés par-dessus le front et donnaient l'air à ces précieuses d'avoir caqueté aux boudoirs de la Maintenon. Elles portaient de raides gourgandines, des engageantes, et sur leurs joues du rouge de Portugal et des mouches, dont l'une se garnissait de petits brillants.

Sans faire attention aux manants qui grouillaient autour d'elles, l'une des marquises regarda le mignon bourdaloue que sa cousine tenait – un vase exquis pris en vue des longueurs du sermon, – en porcelaine de Saxe, avec émaux translucides verts et rouges sur fond blanc.

– Grand Dieu, qu'il est coquet, mais petit !

– Ma bonne, je ferais dans un tuyau de plume sans en mouiller les bords.

L'oncle Gillot à l'intérieur de la demeure de Buguet criait :

– À table ! À table !

On plaça les mariés au milieu. Ils s'assirent en hésitant devant les jacinthes et les primevères qui ornaient leurs assiettes.

Gillot leur trouva l'air de deux corps sans âme.

– Si vous m’aviez vu le jour de ma noce ! s’écria-t-il.

Il se tourna du côté de sa femme :

– Tu t’en souviens, Théodosie ?... Et toi, la Buguet ?

La Buguet haussa les épaules avec un air de résignation et Martine esquissa un sourire vague. La mélancolie l’avait prise tandis qu’elle écoutait l’orgue à l’église. Elle songeait à la chasse de Sénart, à la robe rose de sa maîtresse, au matin de Fontainebleau, et à tout ce qui se passait au fond du cœur de Jasmin. La jeune femme se disait qu’en vérité ce n’était pas elle qu’épousait Buguet. Bien qu’elle fût heureuse du mariage, Martine se sentit presque un regret des artifices dont elle avait usé pour séduire son promis. Il lui semblait qu’une étrangère présidait à la table et que Jasmin, malgré ses rubans blancs à la boutonnière, ne lui appartenait pas.

– Ah ! sans la Marquise la fête serait moins splendide, mais je serais tout à fait contente !

Les convives attaquèrent les andouilles à la pistache qu’Agathon avait apportées. Martine croqua des olives. On n’en avait jamais vu à Boissise-la-Bertrand. Tiennette voulut y goûter. Elle fit la grimace, cracha sous la table.

– Ça ne vaut pas un radis rose, déclara la femme d’Eustache Chatouillard, qui était enceinte à son huitième mois.

– Voilà des radis roses, lui dit Nicole Sansonnet. Avalez-en une poignée avec les feuilles. C’est souverain pour les femmes quand les cheveux de l’enfant commencent à leur tourner sur le cœur.

De son côté Euphémin Gourbillon, pour amuser la société, tirait un petit livre de sa poche et le passait à ses voisins. C'était l'*Almanach des cocus*.

– L'image représente une « forge à cornes », expliqua-t-il.

La tante Gillot referma le livre avec pudeur, mais son mari s'écria :

– Eh ! Eh ! Ça donnerait des idées !

Tiennette se précipita pour voir. La tante Laïde déclara :

– C'est dégoûtant. Il n'y a que les chiens qui font cela en plein air !

Euphémin reprit le livre et lut quelques épigrammes :

– Pour le mois de janvier !

Quand Dieu bénit le mariage
L'eau devient vin et tout est beau,
Mais lorsque sans lui on s'engage,
Le meilleur vin se change en eau.

L'oncle Gillot se leva :

– Pour toi, Jasmin, l'eau se changera en vin, tout comme aux noces de Cana !

Gourbillon reprit :

– En août :

L'on doit à Dieu le plus beau cierge,
Quand on trouve un objet dont la vertu tient bon.

Mais qui prétend n'épouser qu'une vierge
Peut, sur ma foi, rester garçon.

Martine rougit très fort.

– Ah ! Celui-ci n'est point pour notre mariée, s'écria Cancri. Nous répondons de sa vertu.

Agathon annonça des « pyramides d'Égypte ». Elles étaient faites de rouelles de veau et de jambon hachés menu et épicés. Piedfin les déposa délicatement sur la table.

– Quelles affaires en pointe ! s'écria la Monneau.

– Des Pyramides d'Égypte ! Cela doit être une recette qui date des Grecs, comme le jeu de l'oie, sentencia Gourbillon.

Les invités les trouvèrent délicieuses. Gillot n'avait jamais rien mangé de pareil !

– Es-tu heureuse d'être au service de la Marquise ! dit-il à la mariée.

– Et que Martine doit être contente d'emmener son mari chez pareille maîtresse ! ajouta Cancri.

– Ah, oui, je suis bien contente, soupira Martine.

Elle avait envie de pleurer.

– Tu es heureuse, Martine, murmura Jasmin.

Il embrassa sa femme dans le cou.

– À la bonne heure ! approuva Gillot. C'est pour ça qu'on se marie !

On mangea des chapons du Mans dorés à point. Puis Agathon apporta à bras tendus un cochon de lait croustillant qui tenait un citron entre ses dents. Les pattes étaient enrubannées de blanc.

– Les jarretières de la mariée ! cria Eustache.

Agathon présenta le plat aux époux et d'une voix onctueuse (il avait appris à prêcher !) il déclama :

– Martine, ceci vous est offert par tous vos amis de l'office. Qu'il vous plaise de l'accepter !

Il découpa lui-même et chacun se recueillit pour goûter au mets qui sentait la truffe.

– On se croirait au ciel, affirma Tiennette.

Le cuisinier disparut pour préparer le dessert. Gillot fit apporter des bouteilles.

– Eh bien, mon garçon, dit-il à Jasmin, tu ne dis rien, tu ne bouges pas. Il faut boire, un jour de noces, pour se donner des forces ! Voyons, vide ton verre ! Asticote-le, Martine !

– J'ai beau faire, dit celle-ci. Jasmin !

Le marié donna un nouveau baiser à sa femme.

– On pourrait les compter, déclara Martine.

– Ils seront plus abondants ce soir, fit Gillot. N'est-ce pas, la mère Buguet ?

Dans son coin Tiennette avouait :

– Je serai bien contente d'aller en condition à Paris.

– À Paris ? répliqua la Monneau, les graillons de ton espèce n'y manquent point ! Et pour une qui s'en tire honnêtement, combien tiennent boutique su'l'devant ? Ce métier-là n'est pas fait pour t'embarrasser, mâtine !

Rémy Gosset intervint :

– Allons ! allons ! tante Laïde ! Faites pas la rodomont ! On sait que vous avez été ravaudeuse à Paris et que dans un tonneau de ravaudeuse il y a quelquefois place pour deux !

– Oui da, fit la Monneau piquée, et de mon métier j'ai gardé le secret de bien des mollets et la façon de tricoter un bas qui ne déforme pas la jambe d'une belle fille ! À preuve le cadeau que j'ai préparé pour Martine. Tiens, détache la ficelle, petite !

Elle passa un paquet à Tiennette, qui se mit à défaire le nœud avec ses dents.

– Pouah ! s'exclama la fillette, vous avez donc mis ça avec vos fromages ?

– Où que tu voulais donc que je les mette ? C'est la seule armoire qui ferme à clef et où les rats ne peuvent atteindre ! Mais ça ne doit pas sentir si fort, car j'ai pris soin de les mettre avec mon linge sur la planche de dessus et les fromages sont en bas.

– Sentez ! sentez ! dit Tiennette, faisant passer le présent.

Le dessert vint et apparut un « puits d'amour » empli de confiture.

– Un puits d’amour, c’est vraiment pour un repas de noce !

Les mariés durent se serrer la main au-dessus du gâteau. Piedfin servit ensuite des délicatesses qui portaient des noms inconnus : semelles à la Dauphine, bâtons royaux, meringues, biscotiers.

Ces friandises exaltèrent les convives. La tante Monneau poussait des soupirs.

– Quels parfums ! gémissait-elle.

Agathon offrit des vins plus délicats envoyés par la marquise. La femme d’Eustache en avala de telles lampées que son mari lui dit :

– Tu veux donc que notre enfant vienne au monde en nageant ?

Devant ces liqueurs, qu’il trouvait divines, Euphémin s’exclama :

– Vive la Marquise de Pompadour !

– Il y a deux reines au repas, affirma Rémy Gosset, la Marquise et Martine !

– Vive la mariée ! Vive la Marquise ! brailla toute la noce.

Martine devint verte comme si une vipère l’eût piquée.

Jasmin se leva en chancelant. Tiennette silencieuse frappait doucement sur le dos de la mère Buguet qui pleurait à chaudes larmes.

On trinqua. Euphémin Gourbillon prononça un discours. Il parla de la sainteté du mariage.

– T'as l'*Almanach des cocus* dans ta poche ! interrompit Tiennette.

– Tison d'enfer ! vociféra Gourbillon.

Il acheva sa harangue en appelant la Buguet une heureuse mère ; puis le violoneux vint chercher les mariés pour les conduire à la danse.

Martine était fort attristée des rêveries de Buguet. Afin de le rappeler à elle, en se levant pour aller au bal champêtre, elle songea à la façon dont Mme de Pompadour entamait le menuet.

Prévenus par la musique, le marquis d'Orangis et ses compagnes sortirent pour voir la fête villageoise. Le gentilhomme avait une perruque à la financière qui paraissait lourde à ses épaules. La marquise relevait avec dédain son nez majestueux de Junon où elle avait posé une mouche de jadis, « l'effrontée ».

Jasmin ouvrit le bal avec Martine au bord de la Seine et la marquise dut avouer que la rustaude avait la grâce de l'ancien temps. Laïde offrit la main au vieux Gillot et Tiennette dansa avec tous les garçons, ce qui agaça fort le seigneur d'Orangis.

Tandis que les invités continuaient à sauter sous les tilleuls, les mariés se promenèrent au bord du fleuve.

Jasmin regardait l'eau rosie par le soir tombant.

Martine mit sa joue sur l'épaule de son mari :

– Tu songes à Étioles et à Paris où nous allons nous rendre ?

– Oui, Martine, répondit Buguet qui ne savait pas que la soubrette connaissait les secrets de son cœur.

Des larmes coulèrent sur les joues pâles de la mariée.

– Eh bien, Martine, qu'as-tu ?

– J'ai vu tout à l'heure deux corbeaux passer en criant. J'ai peur.

– Folle, murmura Jasmin.

IX

La marquise de Pompadour laissa Martine et son époux un mois à Boissise-la-Bertrand. Puis elle lui ordonna de la rejoindre avec Jasmin à Paris.

Le jour du départ, on se leva avant le soleil. La mère avait les yeux rouges. Elle donna à Martine un chapelet qui avait appartenu à l'aïeule de son fils :

– Égrène-le souvent et pense à moi !

L'excellente femme remit aussi à sa bru un poulet grillé, une miche de pain, de la galette froide :

– Vous allez faire un si long voyage, vous vous rendez si loin, mes pauvres enfants ! Et Dieu sait où vous entraînera votre diablesse de marquise !

Elle fit des recommandations à Jasmin :

– Sois bon mari, récite tes prières !

Les apprêts du départ s'accomplissaient à la lueur de deux chandelles. Tiennette vint, malgré qu'il fît encore nuit ; elle dit à Martine :

– Tu m'écriras si tu deviens enceinte.

Elle embrassa sa grande amie et lui glissa à l'oreille :

– Tu m'embaucheras chez la marquise de Pompadour.

– Je te le promets.

Jasmin consolait sa mère :

– Nous reviendrons souvent, et tu recevras tous les mois de longues lettres. Les Gillot et Rémy Gosset viendront te voir et Cancri veillera sur toi. Dirige Ligouy dans les corvées du jardin. Il connaît mes arbres. Si tu as peur, Tiennette logera ici. Et puis quand notre fortune sera faite, nous vivrons ensemble à Boissise.

– Votre fortune, soupira la Buguet en secouant la tête, elle était dans cette petite maison.

Tiennette et Martine mirent au fond de la carriole de Jasmin les caisses avec les vêtements, les branches de buis bénit à Pâques, puis des flacons d'eau divine à l'esprit de vin préparés par la mère Buguet.

– Ces douceurs vous feront plaisir quand vous serez le soir à deux, dit la vieille.

Le froid de la nuit entrait par la porte ouverte, avec le silence que troublait le grelot de Blanchon.

La Buguet servit du lait chaud. Après l'avoir bu on s'embrassa une dernière fois et les deux époux montèrent dans la voiture.

– Que Dieu vous garde, murmura la mère Buguet.

La carriole démarra. Elle n'avait point fait vingt tours de roue qu'on entendit le bruit d'un poing frappant une porte, puis un immense sanglot. Tiennette disait :

– La Buguet, ils reviendront !

Martine dans l'obscurité devina que Jasmin pleurait.

La petite voiture et le cheval, par Boissette, se dirigeaient vers Melun. Jasmin avait revendu son attelage au marchand, perdant quelques écus sur le prix, et il devait livrer avant de partir. Blanchon suivit le bord de la Seine, qui clapotait par la brise nocturne.

Bientôt une lueur blafarde se dessina à l'horizon et l'aurore allongea dans les nues une longue barre qui fit, avec la flèche élancée de Saint-Aspais, une croix aux bras d'or à travers le ciel. Melun dormait sous ce signe.

Le marchand de voitures remit quelques pièces bien sonnantes à Buguet et aida les jeunes époux à s'installer dans le coche d'eau qui partait pour Paris.

Il y avait déjà à l'entrepont deux moines et trois nourrices, des paysans, un officier des gardes suisses, des marchands de volaille. Ceux-ci embarquèrent des paniers remplis de poules, d'oies, de canards, qui se prirent à criailler dans les cordages du tillac.

On partit.

Cinq chevaux traînaient le coche au moyen d'une longue corde attachée au mât. Parfois celle-ci, se détendant et frôlant l'eau rosie par le matin, y faisait comme le feu à une traînée de poudre. Les mariniers sur le pont se préparèrent une soupe dans une huguenote. L'onde était calme ainsi qu'un miroir.

Le coche fut bientôt en vue de Boissise-la-Bertrand, devant laquelle il fallait repasser. La Buguet était au bord de la Seine

avec Tiennette. Elles firent des gestes d'adieu. Jasmin regarda sa mère aussi longtemps qu'il put ; lorsque le bateau s'approcha de Saint-Port, il ne distingua plus que le point blanc de la cornette de la vieille qui remontait la berge. Alors il chercha des yeux le toit de sa maison : il le reconnut entouré des cimes de ses arbres. Un peu de fumée s'éleva du pignon. Jasmin mit sa figure dans ses mains et pleura.

Martine chercha à le distraire.

– Voici les Gillot ! dit-elle.

Ils sortaient de leur tannerie. L'oncle cria :

– Revenez pour les vendanges !

Les roches frappées par le soleil du matin avaient des douceurs d'ambre. Les vignobles brillaient. La Seine, après un coude, passa entre la forêt de Rougeau et le bois de la Guiche. Les arbres montraient des verdures tendres.

Dans le coche, les moines caressaient une bouteille de vin : ils buvaient à tour de rôle. Une nourrice chantait d'une voix aigre, et l'officier des gardes suisses retroussait sa moustache en regardant Martine à la dérobée.

L'embarcation atteignit Le Coudray, un endroit clair, où la Seine s'élargit et refléta avec éclat le ciel devenu tout bleu. Puis ce fut Corbeil, avec ses bastions, ses tours et ses grands magasins de grains. Comme c'était jour de marché, le pont s'encombrait de charrettes, et les paysans descendaient, sur l'autre rive, d'Yerres et de Tigery, par la petite église de Saint-Germain, qui tintait gaiement, haute sur sa butte. On débarqua quelques paniers de volailles.

Un peu plus loin apparurent à droite les toits du château d'Étioles.

Jasmin se souvint : la Marquise lui réapparut parmi l'herbe enlunée, pleine de grâce avec sa robe rose ; il revit son pied, tout petit, qui caressait la verdure nocturne, tandis que le son des violons montait vers le ciel printanier. Il se rappela l'air du menuet qu'il avait en vain cherché jusqu'à ce jour. Rêveur, il regarda un pêcheur qui attirait un brochet au bout de sa ligne et les chalands qui flottaient au gré du courant. Un berger, au milieu des roseaux, s'abreuvait à deux genoux dans le creux de son chapeau. Des lavandières se penchaient sur le flot, qui les peignait comme en miniature. Des villages apparaissaient avec des rideaux d'arbres. On allait passer à Juvisy.

– Mangeons, dit Martine. Midi est loin déjà. Les angélus ont sonné partout.

Elle déchiqueta le poulet, prit sa part et servit Buguet. Les moines demandèrent la carcasse et avant de la dévorer récitèrent le benedicite.

À Choisy, des gens du pays apportèrent à bord des tartelettes. Jasmin en offrit à Martine et l'officier des gardes aux nourrices, dont l'une était jolie.

Du château de Choisy, on ne voyait guère en passant que les grands toits, le bout d'un jet d'eau, la balustrade et à l'extrémité de celle-ci, au-dessus de parterres qui flanquaient la rive et descendaient jusqu'à l'eau, un salon dressé au bord du fleuve et pareil à un kiosque ajouré.

– Je suis venue parfois ici avec la Marquise, raconta Martine. Elle a fait arranger ce château comme un théâtre pour une féerie.

Jasmin regarda les toits avec admiration : ils lui paraissaient couvrir des mystères éblouissants.

Cependant le coche avançait.

– Nous arriverons bientôt à Paris, mes frères, dit un moine.

En effet, comme le soleil tombait en une grande nappe dorée qui rendait la Seine pareille à un fleuve de cuivre fondu, Jasmin aperçut à l'horizon sur ce ciel magnifique des remparts, des toits innombrables, un dôme bas à gauche, une forteresse gigantesque à droite.

– Paris ! clama un marinier.

Buguet regarda, sous les trophées du firmament, la ville rongée par la lumière.

– Est-ce grand ! dit-il à Martine.

– Dame ! c'est là qu'il y a le Louvre !

– Et cela ? demanda Jasmin en montrant la forteresse.

– La Bastille. Dieu t'en préserve !

Ils prirent deux crocheteurs pour les aider à porter leurs mannes. Ayant contourné la Bastille, dont Jasmin regarda longtemps les fenêtres scellées de grilles, les gros donjons, la corniche, les échauguettes et les canons braqués au-dessus des créneaux, ils arrivèrent à la rue Saint-Antoine. Des échoppes de pâtissiers, de tourneurs, de bimbelotiers, d'apothicaires y flanquaient les murs de la forteresse, comme des cages pendues aux pierres grises. Du populaire, par ce soir de juin, s'ébattait le long de la maison de la Pomponette, qui a une terrasse fleurie, de la maison de la Tournelle, qui possède une poivrière, de la maison

du Lunetier, qui est pointue. Une vacherie épandait de chaudes odeurs d'étables jusqu'à l'auberge du Lion d'Or, où s'attablaient des gardes du Roi et jusqu'à l'hôtel de Mayence, devant lequel s'arrêtait un carrosse. Une chaise à porteurs passait, et deux grisettes troussées se hâtaient, entendant sonner l'angélus à l'église Sainte-Marie, qui soutient de grands vases sur des contreforts et dont le dôme est écaillé d'ardoises.

Jasmin fut ravi par cette entrée joyeuse dans la ville. Il tirait de cet accueil plaisant bon augure pour son avenir.

– Dieu t'entende ! dit Martine.

Plus loin les Buguet prirent des rues plus étroites. Jasmin s'étonna de la hauteur des maisons. Il s'amusait des coups de fouet des cochers, des embarras de charrettes et de voitures, des auvents des librairies, de l'éclat d'or des rôtisseries qui s'allumaient.

Une grosse femme était assise sur une borne avec, sur ses genoux, un panier plein de bouteilles. Elle tenait un verre d'une main, un bocal de l'autre, et criait :

– La vie ! La vie !

Buguet offrit à boire de son eau aux crocheteurs qui le suivaient. Ils toussèrent. Cela fit rire Martine.

Une petite fille vendait des pots dans une hotte, clamant :

– De la belle faïence !

La soubrette insinua :

– Pour commencer notre ménage.

– Sotte ! Mais voici chose meilleure !

Il présenta à sa femme des gaufres à l'étal d'un pâtissier.

Quand elle se fut régalée, les Buguet reprirent leur route. Jasmin s'attardait aux boutiques des tabaquières, des éventaillistes, des marchands de curiosités, bousculé par quelque petit maître qui descendait de son cabriolet et se retournait pour lancer à Martine un regard arrogant.

Aux approches du Palais-Royal, à la porte d'un traiteur, une vielleuse jouait de son instrument. Buguet s'arrêta charmé. La musique lui rappela les sentiments qui avaient chanté dans son cœur et il songea à Mme de Pompadour.

– Viens, dit Martine. Nous sommes en retard.

Ils arrivèrent à un grand bâtiment de briques rouges, qui était le palais Mazarin, et s'arrêtèrent, après quelques détours, devant un hôtel. Un laquais costumé en jaune et vert les reçut :

– On vous attendait.

Les époux montèrent dans les combles, à une petite mansarde. Martine était fatiguée. Elle mangea ce qui restait des provisions de la Buguet et se coucha.

Jasmin alla souper avec les domestiques. Agathon Piedfin lui sauta au cou. Le marmiton fleurait l'ail et le musc. Il semblait fatigué, avait les yeux battus.

– La ville me pèse, dit-il. Je suis trop fait à l'existence des châteaux.

Dès neuf heures, il entraîna Buguet dans une rôtisserie, où il allait chaque soir. L'enseigne représentait un soleil d'or aux

lourds rayons entouré de raisins. On avait fini de manger. La salle sentait la sauce épanchée et la lie de vin. Agathon serra la main au rôtisseur, un gros homme qui lui remplit jusqu'au bord un gobelet, ainsi qu'à Jasmin. Le marmiton de la Pompadour s'empara d'un pilon de dinde qui refroidissait sur un plat et le plongea dans le sabot plein de sel accroché à la cheminée. Il le dévora.

– Je ne puis manger ma propre cuisine, dit-il. J'aime mieux celle des autres.

Il s'assit à côté de Jasmin et lui demanda :

– Aimez-vous vraiment votre femme ?

– Plaisante question ! Je ne l'eusse point épousée si elle m'avait été indifférente.

– Tiens ! C'est qu'à la noce vous aviez l'air distrait, si loin de la mariée !

– Vous avez mal vu.

– Ah ! J'ai pu me tromper, répliqua humblement le cuisinier. L'homme n'est point infaillible. Puis le jour de la noce le marié ne se trouve pas dans la même situation que les autres jours de sa vie. Il est en proie à certaines tentations. Son âme est trouble. Il ressemble à un chrétien qui ne se serait pas confessé depuis longtemps.

Agathon joignit les mains :

– Moi je me confesse quatre fois l'an. Cela soulage, même lorsque l'on n'a que deux ou trois péchés minimes sur la conscience. Je me promène plus léger après l'absolution. Et si j'avais du loisir je m'approcherais souvent du tribunal de la pénitence.

Il fit remplir les gobelets.

– Et puis je n'aime pas les femmes, déclara-t-il à brûle-pourpoint, d'un ton sec. Elles sont filles de Satan. Ève nous a perdus tous ; et je ne puis voir des jupes sans songer au péché originel. Vous aimez les femmes, vous, n'est-ce pas Buguet ? Je lis cela dans vos yeux. Si vous n'êtes point très chaleureux envers Martine (je puis me tromper !), votre cœur doit s'enflammer aisément et brûler peut-être pour une autre.

Buguet tressauta.

– Oh ! Ce mouvement vous trahit ! s'écria le défroqué. Si mon métier m'oblige à regarder sous le croupion des poulardes (et je fais mon métier avec la résignation qui convient pour gagner le ciel !), je sais aussi plonger dans l'âme humaine et descendre au fond de ces puits obscurs qu'on nomme les consciences, car je fus tonsuré et j'ai fréquenté les moines les plus subtils, les ennemis des capucins, dont ils furent en toute controverse les vainqueurs, j'ai dit les Prémontrés !

Agathon leva les yeux au ciel :

– Les chers pères, murmura-t-il d'une façon extatique.

Il continua :

– Et l'on vit bien chez eux, ils aiment les douceurs et les partagent entre tous. Ils sont aimants, caressants. On ne se sent jamais seul. Et ils vous farcissent le cœur de bons sentiments. Encore un gobelet ?

– Merci, dit Jasmin.

– Voyons, je régale ! reprit Piedfin. Et boire du bourgogne n'est point pécher, je vous assure. Jésus changea l'eau en vin. À chaque messe, il se transforme encore lui-même en ce précieux liquide. C'est la boisson la plus sacrée et je me jetterais à plat ventre sous les roues des voitures s'il en coulait, de Champagne ou de Beaune, dans le ruisseau des rues.

Piedfin continua :

– Les pères possèdent des clos d'où l'on tire un vin magnifique.

– Mais pourquoi les avoir quittés ?

– Ceci est un mystère, dit Agathon en baissant les paupières.

Un abbé entra dans la rôtisserie. Il avait de petites mains de femme. Piedfin se précipita vers lui et l'embrassa. Puis il revint près de Buguet.

– C'est un de mes plus chers amis, dit-il. Ah ! ce saint homme surtout, que je connus jadis au séminaire, m'enseigna à détester les femmes. Je puis vous assurer qu'il les a en horreur. Et je suis enchanté qu'il m'ait appris que, dans la vie, il faut savoir se suffire à soi-même, sans prendre souci de s'encombrer de falbalas, de jérémiades, de petits airs stupides, de soupirs et d'ennuyeuses fadaises ! Ah ! Je ne dois jamais, comme ces jolis coureurs dont j'ai pitié, offrir une éclanche de mouton au *Treillis vert* ou du vin blanc au *Pavillon chinois* – À quelque prétentieuse poissarde, à quelque figurante ou chanteuse des chœurs ! La femelle n'empeste point mes nuits ! Et quand j'acquiers quelque pommade à la frangipane ou du vinaigre de Vénus, je me les applique à moi-même !

Agathon sourit d'un air malicieux :

– J’aime mieux de Vénus attraper le vinaigre que le coup de pied.

– Évidemment, dit Jasmin, qui écoutait assez ébahi les propos du marmiton.

Agathon tira de sa poche un cure-dents avec lequel il soigna ses chicots.

– Voyez, Buguet, dit-il, combien je méprise cette engeance. Ceci est un cure-dents à la carmeline. Je ramasse ceux de la Marquise. J’en use avec plaisir. Mais ce que je déplore, c’est qu’ils ont servi à une femme. Rien n’est impur comme la bouche d’une femme ! On y trouve peut-être la plus grande source de péchés. La bouche savante d’une luronne damne à coup sûr un homme ! Vous rappelez-vous le pigeon que j’apprivoisais à Étioles ? Je remarquai que les caméristes l’embrassaient. À partir de ce jour je cessai de lui donner à boire entre mes lèvres. Ah ! le contact d’Ève ! Quand je fus à votre noce, Martine me passa pour plumer les chapons le tablier qu’elle portait. Il était tout chaud d’elle. Ç’eût été une volupté pour vous, sans aucun doute. Eh bien, il me brûla comme une flamme de l’enfer.

– Eh ! Eh ! Pourtant, à Étioles, vous adressiez des bouquets et des vers à Martine !

– C’était pour l’éprouver, déclara le cuisinier avec l’onction d’un prêtre.

– Quelle idée !

– Ah ! loin de moi toujours l’idée de la fornication que je laisse aux bêtes ! Mais quand je vois une femme à mes côtés, je la tente...

– Vous avez la beauté du serpent, interrompit, Jasmin ironique.

– Je la tente, reprit Piedfin, et si elle donne dans mes embûches, si elle se compromet, je la délaisse, et j'apprends à son père, à sa mère, à son fiancé, si elle est fiancée, la faute qu'elle a failli commettre !

Agathon se redressa, sifflant entre ses longues dents jaunes :

– Ainsi je me venge du péché originel !

– Quel drôle d'homme vous faites !

Ils bavardèrent longtemps. Dans la rue, Agathon prit à plusieurs reprises la main de Buguet et la pressa comme en ardent témoignage d'amitié.

– Oh ! si tu voulais un jour m'écouter et me croire, soupira-t-il.

On avait éteint les lanternes. Les deux compagnons n'entendaient que l'appel prolongé du falot offrant du feu ou de la lumière aux rares passants.

X

Le lendemain de lourdes voitures s'arrêtèrent devant l'hôtel. Une fliguette à deux places, pourpre avec des paysages à moulins sur les caissons, pénétra dans la cour. Mme de Pompadour y monta, accompagnée d'un négrillon habillé de velours. Elle donna un coup de fouet au cheval, qui se cabra et partit. Son grand chapeau de paille battit des ailes au vent du porche.

Dans les voitures prirent place différents personnages. À la dernière, Collin, « le chargé des domestiques de la maison », fit monter Buguet, avec Flipotte, une caméristе, Edme, le porteur de barquettes, Agathon Piedfin et un garçon sommelier. Le même attelage enlevait des flacons bouchés de cire rouge et de quoi, confia Agathon, préparer en plein air la chiffonnade et des cailles à la Xaintonge.

On allait à Meudon. Flipotte se déclara heureuse de revoir la campagne : elle avait son saoul des toits qui dégoûtent, des essieux gras des fiacres, des seigneurs portant becs de corbin qui vous pincent dans les rues. Elle quittait avec plaisir la grande ville où les églises puent le cadavre et les escaliers la fosse d'aisances, où le sang des boucheries se caille sous vos pieds et où des femelles mouchetées et fardées, assises sur des bornes, en plein midi, insultent au passage les honnêtes filles. Flipotte était de Touraine :

– J'ai un promis à Saint-Jean-Froidmentel.

Néanmoins la gaillarde se laissait prendre la taille par Edme et par le sommelier, et même baiser sur la gorge d'où elle faisait glisser le « venez y voir », qui cachait la naissance de ses seins.

– Les libertins !

Elle jetait des regards pleins de feu à Buguet.

– Au moins avec vous on est sage ! Vous êtes marié !

Edme s'écria :

– Peuh ! Ce n'est point un motif pour rester coi ! Je sais de grands personnages qui ont passé devant l'autel, et qui ne se gênent pas pour faire l'amour avec d'autres !

L'allusion aux maîtres crispa Jasmin.

– Oui, avec maman putain, comme disent Monseigneur le Dauphin et Mesdames ! s'exclama Flipotte.

Jasmin pâlit. Il avait déjà entendu le propos.

– Ce n'est pas à nous de répéter pareilles choses, affirma-t-il avec colère.

– Ah ! Ah ! Ah ! s'écria Flipotte.

Elle approcha son visage de celui de Jasmin et lui chanta d'un air provoquant ce couplet de Moncrif, mis en musique par Courtenvaux et pris à une parade jouée à la Cour devant le Roi :

Nous autres, jeunesses,
Nous écoutons vos raisons,
Mais dans la belle saison,

Nous nous en battons
Les fesses, les fesses !

Elle frappa deux fois sur ses cuisses et ses yeux noirs eurent une lueur insolente.

Jasmin se tint silencieux. Il regarda les premiers champs dans la plaine de Grenelle.

Alors on parla du voyage. Mme de Pompadour avait acheté de grands terrains au bord de la Seine, avant Sèvres, pour y bâtir.

– Ce n'était point assez de la campagne de Montretout, dit aigrement Flipotte. Ça lui convenait mieux, ce nom-là !

– Tais-toi donc ! dit Jasmin.

Agathon se pencha vers lui :

– Vous semblez aimer beaucoup notre maîtresse.

– Elle est si bonne, balbutia Buguet.

On s'arrêta à mi-côte, entre Sèvres et des bois qui se trouvaient sur une hauteur. Collin fit descendre Buguet de voiture :

– Voici votre futur jardin, dit-il en ricanant.

Le terrain était aride, montagneux, bosselé, plein de pierres, de sables et de mousses. Quelques maigres arbustes disposaient une verdure avare au-dessus d'éboulis.

Jasmin s'engagea à travers le coteau, puis en fit l'ascension. À mesure qu'il montait il découvrait le pays : la plaine qu'il avait traversée et Paris dans un lointain bleu ; de l'autre côté, un vil-

lage avec une grande église et un château seigneurial, puis des bois, de vastes amphithéâtres pleins de lumières, de hautes collines ondulant au ciel d'été. Sur toutes les éminences, des moulins-à-vent. Au bas du coteau, la Seine contournait une île et passait sous un pont en bois de vingt et une arches. L'eau coulait plus vite qu'à Boissise.

Vers le sommet de la côte, Jasmin s'arrêta. Sur un trône rustique formé de cailloutage et de gazon, était assise Mme de Pompadour. Buguet la reconnut à sa robe de satin dont le soleil faisait briller les rubans multicolores. Il avait entrevu cette toilette au moment où la Marquise quittait son hôtel à Paris. Ici pour se garantir du vent la maîtresse du Roi avait jeté son chapeau de paille à côté d'elle et mis une bagnolette : ce capuchon, couvrant ses épaules, lui cachait la figure ; mais elle releva le front et son visage brilla, avec une mouche au coin de l'œil, sous ses cheveux poudrés à frimas.

Mme de Pompadour tenait sur ses genoux une chienne gredine qui aboya. Elle regardait, étendu à ses pieds, un plan. Du bout d'une ombrelle fermée elle y indiquait des tracés et des lignes à deux gentilshommes attentifs. Buguet se tint à distance, ne se lassant de regarder en tapinois le groupe éclairé par le soleil au milieu des bouquets d'arbustes et des ceps de vigne, avec Flipotte qui portait un manteau sur le bras et Martine qui tenait un bouquet de fleurs sauvages.

Buguet n'avait plus vu Mme de Pompadour depuis sa visite au château de Fontainebleau. Sa passion se ralluma aux deux yeux qui brillaient comme des pierres précieuses. Et il reverrait toujours la grande dame ! Il était de sa maison ! Il se sentit au faîte du bonheur. La vue de Mme de Pompadour l'enivrait, le grisait. Sa poitrine était trop petite pour contenir pareille joie. Il avait envie de la crier au ciel.

Au bout d'une demi-heure, Mme de Pompadour se leva du siège où elle figurait une sorte de Flore à falbalas. Suivie des deux gentilshommes, elle passa à proximité de Jasmin, le reconnut et lui fit signe d'approcher.

– Vous voilà, dit-elle. Vous habiterez dorénavant cette maison que je baptiserai plus joliment « Brimborion » ou « Babiole », ajouta-t-elle en souriant à ses compagnons. Et Collin vous dira ce que vous aurez à faire, reprit-elle en s'adressant à Buguet. C'est là !

La Marquise désignait au pied du coteau, sur le bord de la Seine, les toits d'une maison de plaisance entourée de charmilles.

Elle-même, d'un pas léger, sous le parasol de soie jaune qu'elle avait ouvert et qui plongeait sa figure en un bain d'or fluide, descendit vers Babiole. La chienne gredine arrosait la mousse d'un air insolent.

– C'est l'heure de la collation, dit la marquise de Pompadour à un gentilhomme qui s'empressait vers elle.

Au trente juin, le lendemain de la fête de Saint-Pierre, quatre cents ouvriers arrivèrent sous les ordres de Messieurs de l'Assurance et de l'Isle, l'architecte et le décorateur de jardins. Ils arrachèrent les bouquets d'arbustes du coteau, à coups de pelles, de houes, de pioches, attaquèrent le sol. La poudre à canon fit voler des roches en morceaux. Des charrettes chaque jour enlevaient les décombres et les sables.

M. de l'Isle montra à Jasmin le plan : d'un château qu'on bâtissait au sommet avec ses dépendances ; il importait de mener par pentes douces un jardin vers la Seine. Les chemins des-

sinaient des courbes, étageaient des boulingrins et des parterres ; leurs boucles finissaient au bord du fleuve à une arcade.

Derrière le château, M. de l'Isle traçait des allées décoratives, établissait un labyrinthe, des cabinets de treillage et de verdure, plusieurs berceaux. Des fontainiers amèneraient les eaux pour les bassins, les cascades en buffet, les jets, les lames, les croisées d'onde et les grottes. Enfin l'architecte aménagerait des « ah ! ah ! », c'est-à-dire des claires-voies qui feraient pousser ce cri aux visiteurs en admiration devant la vue que les arbres bien taillés encadreraient sous un pan de ciel.

M. de l'Isle insista sur la superbe situation de l'endroit choisi par la marquise de Pompadour. Il jeta un regard circulaire :

– Ce sera plus beau que des belvédères dans les jardins hauts de Marly.

Il ajouta :

– Nous ferons d'ailleurs mieux qu'à Marly. Vîtes-vous la colonnade de verdure ?

– Non, Monsieur !

– Cette colonnade borde une salle verte, tondue pardessous. Nous serons plus gracieux, quoique ce fût très bien.

M. de l'Isle donna une chiquenaude à son jabot :

– Il y a à Marly des galeries en ormes taillés frêlement sur leurs tiges découvertes. C'est élégant, mais suranné ! Vraiment, avec leurs petites boules entre les cintres, ils font songer à des seigneurs du temps d'Henri II fatigués d'avoir ballé.

Jasmin s'inclina. M. de l'Isle ajouta d'une façon doctorale :

– Retenez, Buguet, qu'en matière horticole il est quatre maximes fondamentales : tout d'abord, il faut faire céder l'art à la nature ; ensuite, n'offusquez jamais un jardin ; en troisième lieu, ne le découvrez point trop ; enfin tâchez toujours de le faire paraître plus grand qu'il n'est !

M. de l'Isle semblait content de lui-même ; il jeta à Jasmin en sorte de conclusion :

– Mais, en somme, il faut toujours rechercher avant tout la régularité et l'arrangement !

De nouveaux manœuvres arrivèrent bientôt. Ils plantèrent des piquets et des jalons jusqu'à la Garenne de Sèvres et au bois des Cotiniers, suivant les chemins indiqués dans les plans. Ils avaient des graphomètres, des équerres, agitaient des traçoirs, des bâtons longs de six pieds de Roi, des chaînettes de quatre toises ; ils allongèrent des cordeaux en écorces de tillot.

En même temps, au sommet de la côte, des gens de corvée creusaient les fondations du château et élevaient la terrasse.

– La terrasse aux orangers, dit M. de l'Isle à Buguet, qui frémit d'aise.

On eût dit qu'on avait versé une ruche d'hommes au bord de la Seine. Ils besognaient souvent le torse et les mollets nus, brûlés par le soleil.

Pour les nourrir et abreuver, Nesme, le premier intendant de la marquise de Pompadour, réquisitionna l'aide de toutes les auberges des environs, même celle des cabarets à pots et à assiettes et des simples cabarets à pots et à pintes. En cabriolet, il

s'arrêta devant toutes les enseignes flanquées d'un bouchon de lierre.

Jasmin, sur les chantiers, allait d'un groupe à l'autre, rajustait les piquets, excitait au travail, embauchait des apprentis, répétant à tous les ordres de M. de l'Isle. On le voyait escalader ou dévaler les pentes, disparaître dans les bois du haut, où parfois un élagueur, les éperons aux pieds, collé aux arbres comme un grand pic vert, faisait tomber sous ses coups d'herminette, à immense fracas, les têtes trop libres de marronniers ou de hêtres.

À la droite du domaine, les fontainiers creusaient un grand réservoir. Au faîte des terrains M. de l'Assurance surveillait la jetée des fondations du château. Son habit rouge se voyait de loin et attirait l'attention.

Partout cela bruissait et grouillait. Une armée montant à l'assaut n'eût pas été plus animée. Parfois, au milieu du bruit des truelles, des marteaux, des moutons frappant sur les pilotis, un artisan lançait quelque chanson entendue à la barrière des Gobelins.

Jasmin ne se mêlait pas trop à cette plèbe. Martine lui avait été enlevée par Mme de Pompadour et il couchait seul dans une chambre de Brimborion. Il y entendait couler la Seine, et parfois le clair de lune venait le réveiller. Alors il songeait à Mme de Pompadour et à Martine. Elles se trouvaient loin, à Versailles ou à Choisy-le-Roi. Jasmin avait le corps brisé par les travaux de la journée : cette fatigue lui paraissait délicieuse parce que c'était pour la Marquise qu'il avait épuisé ses forces. Il la voyait déjà aux allées du parc, parmi les fontaines. Il croyait surprendre un de ses regards apporté par un rayon de lune, et sa voix dans le murmure du fleuve. Il se levait et, par la lucarne, apercevait la robe rose qui traînait au ciel comme à Boissise,

comme partout. Mais un bénitier donné par Martine lui rappelait soudain la douce bonté de sa femme, ses regards de tourterelle, ses soins, sa tendresse. Jasmin se disait que Martine rêvait de lui. Il la revoyait petite, dans le jardin du père Buguet, puis plus grande et déjà amoureuse. Elle croissait et s'attachait comme un lierre.

– Elle m'aime, se disait Buguet, elle m'aime à en mourir si je la trahissais !

Il la plaignait, s'accusait et sanglotait à la fois d'amour et de pitié en songeant aux deux femmes.

Elles arrivaient souvent. La caméristе restait plusieurs jours, logeait à Brimborion. Comme pour se faire pardonner ses fautes cachées, Jasmin dévorait Martine de baisers. Il la choyait de repentirs, de câlineries ardentes et parfois d'une ivresse presque douloureuse. Il avait envie de demander pardon à Martine, tandis que ses lèvres parcouraient sa gorge et ses épaules. Et l'épouse répondait à Jasmin par des caresses passionnées qu'elle avait devinées dans l'alcôve des favorites et qu'elle redoublait dès qu'elle voyait le regard de son mari plus lointain et sa bouche absente de la sienne.

Après ces nuits l'aurore laissait Jasmin endormi. Plus vaillante Martine se levait au chant du merle afin de préparer un fin régal à son mari.

C'était du chocolat apporté de Paris. Elle le faisait fondre dans une tasse de lait au-dessus du feu silencieux de trois bouts de chandelles. Patiente, Martine attendait l'ébullition pour éveiller d'un baiser le dormeur. Puis elle l'empêchait de quitter son lit.

– Je veux que tu manges comme le Roi, disait-elle.

Quant à Mme de Pompadour, elle ordonnait à son arrivée qu'on appelât Messieurs de l'Isle et de l'Assurance. Elle inspectait les constructions et les jardins et donnait des conseils que les architectes acceptaient. Elle changeait la courbe d'une rampe, la place d'une fabrique, agrandissait les hortolages, projetait des pattes d'oies, des ronds-points, des étoiles. Un jour elle fit venir Buguet :

– C'est ici que je veux créer un jardin potager. Le terrain y est-il propice ?

Suivant l'usage des jardiniers, Jasmin mit une poignée de terre dans un verre plein d'eau et passa ensuite cette eau dans un linge. Il but.

– Ce n'est ni âpre ni amer, déclara-t-il. Le sol est bon pour les légumes.

Le Roi accompagna plusieurs fois la Marquise. On voyait arriver de loin les carrosses avec les escadrons rouges de la maison royale. La cavalcade approchait au galop. Les chevaux en masse dansante agitaient comme des bannières leurs cavaliers qui rebondissaient jusqu'à frôler les branches les plus basses des arbres. Les carrosses étaient cahotés à travers les ornières, et le soleil faisait briller le cuir de leur toit.

Le Roi paraissait heureux de descendre de voiture. Il offrait la main à Mme de Pompadour. Louis XV marchait avec élégance sur les chemins qu'on avait tracés pour lui. Il s'intéressait à la coupe des arbres, au plan de l'orangerie, aux futurs parterres, disant que les fleurs écartent les idées de mort.

Buguet fut plusieurs fois près du souverain, s'agenouillant, sur l'ordre de M. de l'Isle, pour tenir ouverte une esquisse, apportant des paquets de semences où le roi aimait à plonger la main. Le jardinier était ébloui par la majesté qu'il prêtait à son

maître. Louis XV parlait peu, d'une voix douce, qui glissait comme une caresse d'aile.

Chaque fois que le Roi venait, il prenait une collation. Agathon Piedfin et d'autres cuisiniers préparaient les mets et le monarque mangeait sous une tente qu'on dressait au-dessus du coteau et sur laquelle flottait un drapeau blanc aux fleurs de lys.

Pendant ces visites, Jasmin suivait du regard la Marquise partout où elle se promenait. Agathon Piedfin lui dit :

– Quand Mme de Pompadour est ici, tu as l'air d'un astrologue qui suit la queue d'une comète. Point ne convient de lorgner ainsi les grandes dames.

La Marquise revenait chaque fois avec des grâces imprévues. Elle portait une larme en perle qui roulait sur ses cheveux poudrés, ou bien un ruban de velours noir qui rendait son cou si blanc et si voluptueux que Jasmin y songeait longtemps. Un après-midi elle ouvrit une ombrelle en soie, décorée de miniatures chinoises sur mica et elle parut à Buguet la princesse étrange d'un pays lointain.

Un dimanche, comme elle revenait de l'église Saint-Romain, à Sèvres, elle jeta son gant qui s'était déchiré au fermoir de son paroissien – un gant de chevrotin, en peau blanche cousue à la diable, avec de fines rosettes de couleur incarnate.

Jasmin, d'un geste de voleur, le ramassa au coin d'une allée, le porta à ses lèvres.

– Cela sent bon ? fit une voix ironique.

C'était Agathon Piedfin.

– Odeur de femme, odeur de diable ! dit le marmiton.

L'hiver vint et par ses gelées et ses neiges ralentit les travaux. Jasmin écrivit de longues lettres à sa mère ; il faisait l'éloge du Roi et de la Marquise. Il se disait le plus heureux des hommes. Une seule chose le chagrinait : Martine, obligée de suivre sa maîtresse, n'était jamais près de lui. « *Cela ne durera qu'un temps*, ajoutait-il, *le château achevé nous logerons ensemble dans les communs.* » Néanmoins il avait parfois l'âme en peine ; le dimanche surtout, quand, après la messe, il n'avait à ses côtés ni sa douce femme, ni sa bonne mère, il se sentait sans foyer. Souvent il mettait son repas dans un panier et malgré le froid s'installait sur une terrasse au milieu des pelles et des pioches en repos comme lui. Jasmin racontait à sa mère que Martine était venue de Paris, un matin de décembre, tout exprès pour lui apporter par le coche d'eau une chaude couverture et des mouffles de laine, ainsi que des bas tricotés par elle. « *La mignonne suit ton exemple, ma bonne mère ; on voit que tu l'as élevée un peu. Elle me soigne comme tu soignais mon père. Ah ! si j'étais sûr de l'aimer assez pour être digne d'un si tendre zèle ! Aime-t-on jamais assez une telle femme ! Toi aussi tu fus la meilleure des mères et je t'ai quittée ! Que veux-tu ? J'ai l'amour des grandeurs et jamais mon modeste jardin n'aurait pu me donner la joie que je cherchais dans les livres de M. de la Quintinye et que je trouve ici. Mais quand le château sera terminé, j'irai te voir. Je ne regarde jamais la rivière sans songer à toi et sans penser que peut-être tu as aussi regardé l'eau qui passe.* » Jasmin disait encore que Martine placerait Tiennette Lampalaire. Il envoyait des compliments à tous ceux de Boissise et demandait quelques nouvelles de ses arbres. La mère Buguet ne sachant pas écrire, c'est Gourbillon qui répondait.

Le printemps de l'an 1749 fut délicieux. La clémence de la nature facilita les travaux. Le château s'éleva : on voyait le rez-de-chaussée, avec six fenêtres de côté et neuf croisées de face,

ainsi que l'avait voulu le Roi. Les dépendances s'achevaient déjà, jetant, de chaque côté de la cour royale, deux ailes reliées par des grilles dorées.

Mme de Pompadour vint plus souvent avec Martine. MM. de l'Isle et de l'Assurance étaient heureux de montrer les progrès des bâtisses et des terrasses. Le Roi réapparut. Sous la tente, à l'heure du repas, Jasmin surprit la Pompadour qui sucrait des cerises et les présentait à la bouche de son amant.

Martine arriva bientôt près de Buguet avec un plat d'argent plein de fruits rouges :

– Tiens, voici des cerises que Madame offrit au Roi. Il en reste. Je les ai prises pour toi.

Avec les mêmes gestes gracieux, elle mit devant les lèvres du jardinier les fruits sur lesquels la Marquise avait promené ses jolis doigts.

Quand Martine était partie, Buguet rêvait en regardant le fleuve qui l'avait emportée avec sa maîtresse. Au pied de Bellevue, l'île qu'embrassait la Seine formait du côté de Sèvres un port où les péniches et les allèges s'amarraient. L'autre partie était couverte de troupeaux qui promenaient des taches blanches au milieu du vert irisé des herbes et faisaient de l'îlot une sorte d'arche de Noë.

La Seine était toujours animée. Des bateaux montaient, venant de la mer ou de Rouen et portant à Paris le tribut des marées ou les riches produits de Normandie. À la belle saison une multitude de barques conduisaient un peuple immense aux promenades de Saint-Cloud.

Un jour que Jasmin contemplait ce spectacle, il vit arriver au loin un bateau ponté qui captiva son attention. Il avançait

poussé par six rames rouges. Sa proue était dorée. À l'arrière un grand drapeau rose et bleu flottait.

– Mais qu'ai-je donc, se dit le jardinier, à ne pouvoir détourner mes yeux de ce bateau ?

Il aperçut quelques femmes debout sur le pont et, bien qu'elles fussent au loin pareilles à des poupées, il reconnut parmi elles la Marquise et Martine. Il descendit au galop le coteau et vint les attendre au bord de la rivière. La Marquise, en paniers cadets, s'appuyait sur une longue canne et portait un tricorne. Le premier regard de Buguet fut pour elle. Martine, qui guettait les yeux de son mari, en souffrit ; mais elle ressentait si grande joie à revoir Jasmin qu'elle l'étreignit de tout son cœur au milieu des autres femmes de chambre, qui riaient, voltigeant autour de leur maîtresse, un papillon de dentelle posé sur leur tête.

Mme de Pompadour donna le couple Buguet en exemple à ses servantes :

– Ils s'aiment vraiment, et je souhaite à vous toutes des époux n'aimant ainsi que leur femme.

Jasmin fut troublé.

– Il ne faut pas rougir, Buguet, reprit la Marquise.

L'année suivante le château se couvrait. On avait enlevé les échafaudages.

Devant, régnait la grande terrasse où l'on se proposait de mettre des orangers en caisse.

Derrière, depuis l'an précédent, arrivaient pour les bosquets, des lilas, les arbres de Judée, des érables de Virginie, les

peupliers d'Italie et de la Caroline. M. de l'Isle les faisait venir des pépinières royales et répétait à leur sujet les principes du vieil escuyer Jacques Boyceau, intendant des jardins de Louis XIII : « Pour transplanter un arbre, il faut le prendre en croissance, fort et vigoureux, de belle venue, bien appuyé sur ses racines de tous côtés. »

À la fin d'avril, les lilas et les arbres de Judée fleurirent. Les lilas lourds et voluptueux épandaient des senteurs bienheureuses ; les arbres de Judée se contentaient de leur pourpre claire. C'étaient les premières fleurs du jardin de Bellevue. Jasmin les fit offrir à Mme de Pompadour par Martine et Flipotte, qui les apportèrent sur une grande claie d'osier. La Marquise en garda durant tout le jour au corsage. Elle enfonçait son bras nu dans les branches fraîches, humait les odeurs pénétrantes du printemps.

Au soir Buguet retrouva, dans la tente dressée pour la favorite, les lilas qui étaient fanés. Il les prit dans ses mains, les porta à sa bouche, puis sa tête roula dans les thyrses et il ferma les yeux en cherchant d'autres parfums mêlés à ceux des plantes.

Un ricanement le fit bondir. Piedfin entrait pour chercher un huilier en porcelaine de France.

– Tu as l'air d'un épagneul qui se vautre dans les fanfioles de la Marquise, dit-il.

Et il s'en alla, portant l'huilier avec l'air d'un desservant qui à la messe présente les burettes.

Le 18 du mois de mai, des événements singuliers se produisirent. Jasmin entendit raconter par des menuisiers de Paris que l'émeute couvait dans la grande ville. Les archers de l'écuelle avaient arrêté de petits gueux et de jeunes bourgeois.

– Pourquoi ? demanda Buguet.

– Nous n'oserions répéter ce qu'on dit, répondirent les artisans.

Le lendemain les gardes de la maréchaussée occupèrent le pont de Sèvres. Jasmin les regarda descendre de cheval.

En même temps derrière Bellevue, dans le chemin des Charbonniers, une sonnerie de trompettes signala la présence d'un régiment de dragons.

– Leurs fusils sont chargés, accourut dire un aide jardinier.

Buguet se rendit à Sèvres pour s'informer de ce qui se passait. Le village était rempli de gardes françaises, bayonnette au canon.

– La populace de Paris va passer ici pour aller brûler le château de Versailles, raconta tout bas une femme à Jasmin. On dit que le roi est ladre et prend des bains de sang d'enfant comme Hérode. C'est pour lui que les archers de l'écuelle ramassent les petits gueux.

Jasmin fut épouvanté.

– Ce n'est pas possible ! s'écria-t-il.

La femme haussa les épaules et serra avec ostentation le poupon qu'elle portait dans ses bras.

Buguet s'adressant à un officier se fit connaître et demanda les nouvelles.

– Elles sont graves, dit le militaire. On a arrêté des enfants pour extirper la mendicité. La canaille s'est fâchée. Elle a enfoncé la porte d'un fourbisseur pour avoir des armes. On arrête les carrosses dans les rues, on tend des chaînes, on attaque les archers.

Agathon Piedfin accompagnait Buguet. Il avait été envoyé par son chef afin d'examiner les fourneaux des cuisines et il séjournait à Bellevue pour quelques jours.

Il trembla :

– Je suis heureux de n'être ni à Paris, ni à Versailles, mais je voudrais aussi ne point me trouver à Sèvres.

Les troubles durèrent quelque temps.

Au 13 mai, le soir, un samedi, Buguet et Piedfin allèrent à Meudon pour se renseigner.

Dans le cabaret où ils se rendirent, des gens mal vêtus, arrivés de la capitale, discutaient bruyamment sur les arrêts du Parlement. La cabaretière raconta à Buguet qu'on avait pillé des maisons et tué sept archers dans la journée. Les vitres de M. Duval, chef du guet, étaient brisées, une immense fureur s'élevait contre toute la cour.

– Hé ! Hé ! ricana un des va-nu-pieds, on faillit massacrer, au faubourg Saint-Germain, la marquise de Pompadour !

Jasmin se leva, pâle :

– C'est-il vrai ?

– Je n'ai point l'habitude de mentir, dit l'homme d'une voix traînarde.

Il ajouta en frappant sur sa cuisse :

– Et c'est dommage qu'on n'ait point éventré la putain !

– Tu dis ?

Le gaillard se retourna :

– Ce que je dis ? Que si tu me parles encore sur ce ton, c'est à ta barrette que je parlerai, morveux !

– Pendard ! répliqua Buguet. N'as-tu pas appelé putain la marquise de Pompadour ?

– Eh bien, oui !

La cabaretière s'approcha du Parisien et lui glissa à l'oreille :

– Taisez-vous donc, c'est un des jardiniers de la Marquise.

– Je m'en fous !

L'homme regarda Jasmin, fit une grimace :

– Il paraît que tu cultives des fleurs pour la Pompadour ? Tu es un rude fleuriste, à en croire la chanson !

L'émeutier se leva et entonna le refrain qui venait on ne sait d'où, et que le peuple de Paris avait mis en musique :

Par vos façons nobles et franches,
Iris, vous enchantez nos cœurs ;
Sur nos pas vous semez des fleurs,
Mais, hélas ce sont des fleurs blanches !

Buguet envoya à la tête de l’insolent son verre empli de vin.

Ce fut une bataille. Deux aides de Jasmin, qui se trouvaient là, prirent parti pour leur maître. Les amis du Parisien sautèrent dessus. Agathon s’esquiva.

Les mots violents partirent. Les coups de poing pleuvaient. Les tables tombèrent, faisant rouler les chopines.

Alors la cabaretière s’arracha les cheveux :

– À moi, messieurs les hussards ! à moi, messieurs les gardes !

Elle courut dans la rue, tandis qu’en sa cantine, sous les horions, le sang commençait à couler, les visages à bleuir.

Jasmin jeta son adversaire sur le sol.

Mais d’autres Parisiens accoururent et Buguet allait être terrassé, quand des soldats entrèrent. L’officier reconnut le fleuriste du château. Il fit arrêter les émeutiers et ils furent conduits au poste sous escorte.

Buguet regagna Bellevue. Piedfin le rejoignit sur la route.

– Marie-Joseph ! clama le cuisinier, tout en coupant en « hosties » un saucisson qu’il venait d’acheter, êtes-vous exalté ! Vraiment, ne savez-vous pas que la colère est péché mortel ?

– Peuh ! fit Jasmin encore plein de rage.

– Et puis quels sentiments vous professez pour la Marquise ! Mon cher ami, on n’adore ainsi que Dieu et le Roi ! On vous dirait épris d’elle !

– Tais-toi !

– Mais oui ! Vous n’avez pas songé un instant à Martine !

– Martine !

– Martine est à Paris. Elle a pu courir quelque danger !

Les jours suivants, l’émeute se calma. Une lettre de sa femme rassura Buguet. On ne vit plus de soldats aux alentours de Sèvres.

Des deux côtés du château, M. de l’Isle préparait d’immenses parterres de broderie. On y disposait les nilles de buis d’Artois, les feuilles et les rinceaux que les aides emplissaient de mâchefer. Le dessin se déroulait avec des allures de grand serpent aux multiples têtes qui présentaient des palmettes, des fleurons, des panaches, des dents de loup ; les courbes naissaient d’un nœud ou d’une agrafe et se terminaient en volutes. Mme de Pompadour voulut que des fleurs de lys héraldiques et ses propres armoiries fussent mêlées à ces caprices.

En août Jasmin et ses aides se rendirent dans les bois pour déraciner les églantiers. Quand ces arbustes furent alignés dans la terre de Bellevue, Jasmin y greffa des rosiers de Virginie et de Gueldre, ceux de Muscat et de Chine, ceux de Damas et des panachés.

Mme de Pompadour surveillait ces travaux délicats. Elle s’aventurait au milieu des églantiers et une fois elle passa à Jasmin le brin de laine nécessaire à la ligature de la greffe. Mme de Pompadour voulait beaucoup de fleurs dans ses jardins et Buguet l’entendait parler avec M. de l’Isle de la sévérité de l’horticulture française. Elle prétendait y jeter plus de fantaisie, plus d’éclat et plus de nature. Elle se moquait des vieux par-

terres du Louvre où jadis figuraient des chiens tenant des palmettes, des dauphins bizarres et des vases ! Fi de tout ces grotesques ! Mme de Pompadour voulait faire dominer les fleurs.

– Ce sont les jolités du Bon Dieu !

Les fleurs possédaient la vie, la grâce, la couleur ! Elles étaient variées et innombrables comme les cœurs humains ! Elles avaient des vices : l'orgueil, la paresse, la volupté, et des vertus : l'amour, la tendresse, la modestie. Le pavot versait le sommeil, l'aconit donnait la mort !

Mme de Pompadour déclara que les fleurs étaient l'âme de tout art. Elles serviraient de modèle aussi bien à une toilette (n'est-ce pas la nature qui les pare ?) qu'à une coupe (ne sont-elles pas destinées à recevoir la rosée du matin ?)

Jasmin, accroupi parmi les épines des églantiers, les pieds dans la terre humide qui sentait la sève, écoutait cette voix. Il n'avait jamais entendu parler ainsi. M. de l'Isle lui-même paraissait sous le charme. Longtemps, ces paroles revenaient aux oreilles de Jasmin, ailées et irritantes.

On comptait inaugurer Bellevue à la fin de novembre. Les tapissiers déballaient les meubles, depuis les bras de fleurs de Vincennes, les feux de bronze, les girandoles, jusqu'aux brocs lapis et or, aux assiettes de Saxe, aux couteaux à manche vert.

Le 24 novembre, le Roi, revenant de Fontainebleau arriva à Bellevue pour souper et dormir. Il faisait un temps gris. Le petit château tout neuf paraissait transi, parmi les arbres sans feuilles. Pourtant Mme de Pompadour voulut que ce fût fête. Elle ordonna un feu d'artifice et fit revêtir à sa domesticité un uniforme fabriqué exprès à Lyon.

Le Roi était accompagné de plusieurs seigneurs. Mais les cheminées qui n'avaient pas encore essuyé l'humidité enfumèrent les appartements. Il fallut souper au bord de la Seine, à Brimborion, et la Marquise contremanda le feu d'artifice, au grand dam des badauds, qui s'étaient réunis à l'extrémité de la plaine de Grenelle.

En revanche, le 28 janvier suivant, on joua la comédie au château de Bellevue. Les comédiens représentèrent l'*Homme de Fortune* par le sieur Lachaussée. Après la pièce M. de la Vallière ordonna un ballet qui fit grand plaisir.

Martine avait apporté à la marquise de Pompadour et aux autres dames des éventails de Nankin qui s'harmonisaient avec la salle de théâtre décorée à la chinoise ; elle raconta le ballet à Buguet :

– On vit d'abord une montagne, dit-elle, qui, bien qu'enserrée sur la scène, semblait plus haute qu'une tour de Notre-Dame. Elle n'avait pourtant qu'un peu plus de la taille des valets de coulisse. Elle s'ouvrit et il en sortit un petit château tout pareil à celui de Bellevue. Tu aurais pu compter les fenêtres et les cheminées. On voyait les balustres, le reflet du soleil dans les vitres. Alors des jardiniers – ô des jardiniers à rosettes, avec des vestes bleues vermicellées de rose – firent semblant de perfectionner les parterres et se mirent à baller ! Ils étaient jolis à croquer et tout au parfait, avec leurs joues rouges comme la crête d'un coq et leurs perruques en aile de pigeon, mais je t'aime mieux qu'eux. Ils me rappelaient ces petits abbés qui viennent chez Madame et auxquels il ne manque que d'accoucher pour être des femmes ! Tu ris ?... Ensuite la décoration représenta le grand chemin de Versailles. Et il arriva une de ces voitures qu'on appelle ici pots-de-chambre. Elle était ma foi pleine de femmes. Elle culbuta et les dames dansèrent. Ces dames étaient des petites filles de neuf à quatorze ans, fort mignonnes et le Roi applaudissait très fort.

Ces événements enchantèrent Jasmin, d'autant plus que Martine lui fut rendue et que la Marquise vint plus souvent à Bellevue.

Quelques centaines d'ouvriers travaillaient encore au parc en avril. Vers mai le domaine rayonna dans toute sa splendeur.

Au milieu de ce mois, Buguet, ayant fait un matin le tour des allées, s'arrêta un peu avant midi près du réservoir, à l'extrémité de la terrasse des orangers.

Une lumière diamantine caressait les murs du château ; au ciel tendre un nuage d'un blanc pâle pénétré d'azur s'allongeait vers le zénith, comme un voile qu'on aurait levé.

– Enfin ! s'écria Jasmin.

Ses fleurs brillaient épanouies. Ah ! ce qu'il avait attendu l'éclosion ! Sous les nuits étoilées, que de fois il avait écouté les plantes qui, poussant dans le silence, écartaient quelque miette de terre, un brin de paille, une feuille morte ! Elles produisaient un bruit imperceptible, mais le jardinier en saisissait la musique. Il guettait les levées dans les plates-bandes, les premiers mouvements quand le zéphyr passait. Dès qu'un bouton apparaissait, Jasmin était heureux comme le père qui voit s'ouvrir les yeux de son enfant. Les pivoines sortirent du sol pareilles à des nichées d'oiseaux pourpres, les tulipes en cornets verts. De fins boutons fusèrent aux touffes de narcisses. Les iris érigèrent parmi les poignards de leurs feuilles leurs flammes d'abord encloses d'une enveloppe livide. Les ancolies ailées s'apprêtèrent à voler sur les tiges.

Maintenant tout frémissait. De la terrasse des orangers jusqu'au bord de la Seine, la côte se couvrait de corbeilles où l'or et l'argent des alyses, les centaurées légères, la multitude douce

ou révoltée des pavots s'embrasaient. Les auricules mêlées aux primevères posaient des bijoux clairs sur du velours chaud. Les adonides jetaient des gouttes de sang dans leur verdure aérienne.

Les feuilles avaient poussé partout, tendres, jeunettes, les tillots offraient leurs têtes vierges à la dorure du soleil, les éventails des palissades allongeaient des décors d'une brillante nouveauté, les marronniers dressaient leurs thyrses d'ivoire.

D'un coup d'œil Jasmin embrassa cette féerie. Le château lui-même, sur le fond des bois rajeunis, paraissait s'enlever au ciel sur les ailes des parterres qui s'allongeaient à ses côtés.

Et Buguet vit la beauté de ce petit palais, la jolie proportion des fenêtres, entre lesquelles reposaient des bustes de marbre, et celle des balcons où les armoiries de la Marquise apparaissaient : trois tours dorées. Il comprit la majesté souriante des frontons sur les toits mansardés où les croisées s'encadraient comme des miroirs, et la juste échelle des huit marches qui conduisaient aux trois portes alignées. Et ayant saisi l'irréprochable disposition des terrasses, la mesure des allées, la place choisie des palissades, les engageantes combinaisons des chemins, il aperçut la façon divine dont la grâce du château se mêlait à celle des jardins. Ensemble délicat où les choses se faisaient valoir l'une l'autre sans jalousie ! Comme pour tenter d'aimables avances, la pierre prenait la souplesse de la fleur, et les fleurs, dans leurs ensembles, frémissant comme des guitares, obéissaient à des lois d'élégante architecture. Les ciseaux du sculpteur et la serpette du jardinier se retrouvaient d'une même famille dans la joie de plaire. Tout se mariait, tout recelait une âme ailée, radieuse, donnant aux murs, aux parterres, aux arbres une physionomie spirituelle, une cadence parfumée, un rythme subtil.

Jasmin, transporté par cette harmonie, s'agenouilla devant le chef-d'œuvre de MM. de l'Isle et de l'Assurance.

Mais l'âme du décor apparut : M[me] de Pompadour en toilette dorée sortait de la ruche, exquise abeille pour qui s'épanouissaient les fleurs. Elle ouvrit un éventail, regarda le jardin, et, suivie de Martine vêtue aussi de jaune, se dirigea vers un grand carrosse, un carrosse de fée, aux panneaux chantournés.

XI

Pendant des années, Jasmin soigna le jardin de Bellevue avec un zèle que d'habitude les jardiniers n'apportent point à leur besogne. Du matin au soir il y veillait et les premières lueurs de l'aube le trouvaient l'arrosoir au poing, le râteau à l'épaule, les pieds dans la rosée, au milieu des parterres. Le soir, il se reposait lorsque les ténèbres avaient éteint la dernière tulipe, le dernier œillet.

Fervent disciple de M. de l'Isle, Jasmin voulait que les masses des plantes eussent des profils aussi élégants que les scabellons de marbre ; il voulait les allées propres comme les tapis d'un salon, et aux boulingrins des fraîcheurs d'émeraude. Il dirigeait de minutieux échenillages, chassait les taupes ; il lâcha dans le parc plusieurs vanneaux et des pluviers, après leur avoir coupé l'aile et afin qu'ils prissent les limaces, les taons et les turcs.

Jasmin possédait d'excellents instruments qui luisaient ainsi que des armes, effilés ou tranchants. Certains avaient été forgés avec d'anciennes épées, qui fournissent les meilleurs outils de jardinage. Jasmin les maniait, émondant, faisant tomber les pousses et les rameaux qui compromettaient les symétries. Ce zèle fit répéter par M. de l'Isle le proverbe qui avait cours parmi les gens d'horticulture :

– Les jardiniers étêteraient leur père, s'il était arbre.

Ce disant M. de l'Isle riait.

Buguet eut des attentions précieuses pour les orangers, ses arbres de joie. Il s'en approchait sur la pointe des pieds, caressait légèrement les fruits comme des seins de vierge. Les serres étaient chauffées par des terrines de fer pleines de charbon ardent ou par des poëles d'Allemagne. Jasmin fit ajouter des lampes suspendues, qui répandent une chaleur égale et uniforme.

Il préparait les bouquets pour le corsage de Mme de Pompadour. Il y mettait à la saison beaucoup de muguets et plus tard mariait heureusement les roses de tons différents. Le jardinier glissait ces touffes dans de petites bouteilles masquées de rubans verts et emplies de façon à conserver la fraîcheur des plantes. Il confectionna aussi des « navets » à la mode du temps. Il les creusait d'un coup de couteau et y introduisait des oignons de jacinthes : ce mélange mis à l'eau, on voyait, distraction de l'époque ! croître une jacinthe entourée des feuilles pâles du navet.

Jasmin avait pour mission d'orner les pyramides dans le vestibule d'un blanc de carme où se dressaient les statues de M. Falconnet et M. Adam, qui représentaient la Poésie et la Musique. Il savait par Martine les robes dont la Marquise allait se vêtir. Alors il cueillait des fleurs pour ces toilettes. Les pyramides formaient des colonnes de flammes ou des cônes d'or, des échelles bigarrées ou des autels plus blancs que la Poésie et la Musique. Mme de Pompadour souriait en voyant la couleur de ses atours ainsi répétée.

Les Buguet étaient installés dans une des ailes communes qui entouraient la cour des offices, par où les carrosses entraient avant d'arriver à la cour royale. Leurs lucarnes donnaient sur les boulingrins au milieu desquels, d'un petit bassin rond, fusait un jet d'eau. Plus à droite, c'étaient les jardins du potager avec les murs à espaliers et, derrière, dressant leurs flèches que le vent

caressait comme des plumes, s'élevaient en deux salles les peupliers de la Caroline, puis ceux d'Italie. Les Buguet apercevaient aussi la grande allée, couverte d'un tapis de gazon où se dressait la statue de Louis XV par M. Pigalle, et bordée de deux larges chemins ombrés par des tilleuls façonnés en berceaux. C'est par cette allée que Mme de Pompadour, se faisant promener en chaise à porteur, gagnait le mur d'enceinte pour s'enfoncer dans les bois, vers les bruyères de Sèvres.

D'autres fois, au « Cavalier », elle s'habituait à quelque nouveau cheval, et, amazone experte, tournait dans le chemin sablé, autour d'un grand pan de gazon orné d'un cabinet de treillage où Jasmin palissait des volubilis. Mme de Pompadour aimait à se vêtir en rose pour ses exercices d'écuyère et elle rappelait à Buguet son apparition à Sénart. Ou bien, décolletée en carré, des nœuds à la saignée des bras et au creux d'un corset garni de touffes de « soucis-d'hanneton », la Marquise flânant autour des bassins se penchait à leurs bords. Dès qu'elle était partie, Buguet se précipitait : il espérait retrouver par miracle le reflet de la dame, avec ses regards couleur de violette.

Pour plaire au Roi, la Pompadour revêtait les costumes les plus imprévus. Les chroniques disent qu'on la vit en sœur grise. La religieuse eut-elle ce grain de beauté taillé en cœur qu'on appelait « l'équivoque » ? À Bellevue, elle apparut en Diane, les pieds nus lacés dans des brodequins roses, les épaules sortant d'une tunique bleue qui flottait sur ses genoux. La déesse, poudrée à frimas, portait un croissant sur le front. Elle lançait des flèches aux ramiers du parc et lorsqu'elle était adroite, le Roi se précipitait pour voir mourir les bêtes transpercées qui tombaient des branches.

Mme de Pompadour se costumait aussi en jardinière, sous un chapeau de paille doublé de ce bleu qui rendait son visage plus céleste. Elle faisait chanter dans ses nœuds toute la gamme des œillets et partait son panier sous le bras, décolletée, la poi-

trine offerte au soleil, la chevelure riche, la bouche, délicieusement arquée, creusant des fossettes aux joues en une esquisse de sourire. Jasmin la voyait descendre de la terrasse des orangers ; elle suivait les chemins qui allaient vers la Seine et parfois se penchait pour cueillir.

Un jour, costumée de la sorte, la Marquise fit appeler Jasmin pour l'aider à tresser une guirlande de roses de Bengale. Ils choisirent celles qui étaient dans tout leur feu. Mme de Pompadour dirigeait la besogne. Le garçon intimidé se piqua les doigts. Lorsque la guirlande fut terminée, la belle jardinière et Jasmin l'attachèrent au socle de la statue de Louis XV. Les fleurs éclatèrent autour du marbre de Gênes comme si l'on eût sacrifié un ange et qu'un peu de sang fût resté. Le souverain vint voir et parut flatté.

– Il y a de fort belles fleurs dans le jardin, dit-il en prenant du tabac d'Espagne.

Quelques semaines plus tard Buguet se rendait à une petite ferme située sur la route des Charbonniers, menant de Paris à Versailles. C'était derrière le parc de Bellevue, vers le bois de Meudon. La métairie dépendait du château. De loin le jardinier aperçut Martine et une autre paysanne. Celle-ci était accroupie auprès d'une vache blanche qu'elle trayait. Jasmin reconnut la Marquise. Il s'embusqua dans un buisson et entendit le bruit de frelon bourdonnant que fait le lait en tombant dans le seau. La Marquise, laissant la vache qui rentra seule à l'étable, se leva et courut vers le parc, suivie par Martine. Elles avaient la même taille, des bonnets clairs, des jupes courtes, les bras nus et des corsages semblables, en étoffe de Jouy. Jasmin se rappela avoir vu Martine dans une robe de Mme d'Étioles ; aujourd'hui la Marquise prenait l'allure de la villageoise. Elles allèrent jusqu'au milieu du verger, puis se séparèrent. Jasmin vit le Roi, en habit rouge, à une petite porte pratiquée près du bosquet de la salle des Marronniers. Martine revint sur ses pas. Alors Buguet

la saisit au passage, la baisa avec violence sur le cou, à la gorge et l'entraîna, mi-pâmée, vers la ferme où il n'y avait qu'un petit vacher endormi au soleil.

En hiver Mme de Pompadour arrivait dans son traîneau que conduisait un cocher costumé à la moscovite.

Dans le corridor elle jetait ses sabots, ôtait son toquet de fourrure, son manteau de loup-cervier et elle se précipitait vers les bûches du salon que Martine ranimait avec un soufflet en bois de cèdre.

– Quel froid !

Jasmin apportait les gros bouquets de roses de Noël.

– Elles sont charmantes, disait la Marquise, distribuez-les un peu partout.

Elle désignait les vases de Chine, les coupes en céladon, un singe en porcelaine. Les Buguet fourraient les fleurs dans ces choses élégantes, parmi les pots-pourris d'or qui sur les brèches blanches de la cheminée épandaient des odeurs de violettes et de muscades par leurs couvercles percés d'yeux.

– Vous avez du goût, disait Mme de Pompadour.

Le Roi arrivait plus tard, avec une suite de carrosses, des seigneurs et des musiciens. Un remue-ménage agitait le château. Toutes les cheminées fumaient, la meute faisait rage, les soubrettes égrenaient rapides les marches des escaliers et l'on voyait Piedfin, réveillé dans la chapelle, dégringoler vers les cuisines qui commençaient à s'éclairer des lueurs de graisses tombant sur les sarments rougis.

Jasmin entendait des bruits de vaisselle, d'argenterie, les sons des instruments qui s'accordaient.

Le soir, par une fenêtre, il apercevait en passant Mme de Pompadour debout au milieu de la salle de musique sous les petits lustres qui avaient l'air d'être tenus par les amours ailés voltigeant dans les bleus du plafond. Malgré les fatigues de la journée, en une robe jaune qui bouffait sur ses paniers, la favorite dansait devant le Roi avec un seigneur en habit blanc tout brodé d'or et qui portait sur sa nuque un nœud violet pareil à un immense papillon. Ils levaient un bras en l'air et ils se donnaient la main par-dessus leur tête ; il semblait à Jasmin que leurs pieds glissassent sur les phrases cadencées que lâchaient la basse, le hautbois et les violons.

Il en parla à Martine au moment où ils allaient se coucher. La soubrette avait une robe de laine d'un gris pâle.

– Je pourrais danser comme Madame, dit-elle, mais je n'ai point d'aussi beaux ajustements.

Elle souffla la chandelle. La lune inondait la chambre. À sa clarté Martine parut habillée comme sa maîtresse d'une étoffe lamée d'argent. Elle jeta son bonnet. La nuit la nimba. Alors elle leva le bras, tendit une main à un cavalier invisible et de l'autre souleva légèrement un pan de sa jupe. Elle entama le menuet à la musique des rayons qui frôlaient les arbres du parc.

Jasmin et Martine vécurent ainsi dans un des plus coquets châteaux du monde. Leurs âmes s'étaient assouplies et les plaies qui les faisaient saigner jadis s'effaçaient. Martine n'avait plus de tristesse ni de jalousie. Jasmin n'éprouvait plus de remords. Tous les deux étaient sous le charme de la Marquise.

Mme de Pompadour avait le secret de se faire adorer. D'une nature foncièrement froide, toute de calcul et d'ambition, elle savait pourtant, par mille grâces et inventions, retenir le Roi : égoïste, volage, ennuyé, hypocrite, il avait besoin d'être charmé et séduit chaque jour. Heureusement, pour suffire à ce qu'elle appelait ce « combat perpétuel », Mme de Pompadour était douée d'un tempérament extraordinaire d'artiste. C'était la plus délicieuse et la plus habile comédienne de son siècle. Si, pour rendre son corps voluptueux – ainsi qu'elle le disait à Mme de Brancas, les hommes mettent beaucoup de prix à certaines choses, – elle usait de philtres d'Orient et de régimes échauffants, qui lui prodiguaient la grimace de l'amour, elle trouvait dans son génie toute la vénusté d'une belle danseuse, la vivacité d'un poète, la raison d'un philosophe ; elle chantait mieux que Mlle Fel et, au clavecin, son jeu était suave. Elle savait dire le conte libertin comme la Scheherazade et voulait ôter au souverain jusqu'au souci de l'État. De cette agitation, qui torturait la favorite (car elle avait au cœur l'angoisse de la disgrâce et aux lèvres le sourire assuré d'une reine), Mme de Pompadour gardait un désir de plaire et un besoin d'attirer. Pour Louis XV, elle s'était faite caresse, et, pour tous, en dehors des heures de tristesse et de terreur qu'elle cachait, elle restait caresse. Avec les serviteurs elle était douce et savait se montrer d'une familiarité enjouée.

Ce qui ravissait Jasmin, c'est que Mme de Pompadour se plaisait au château. « Je suis comme une enfant de revoir Bellevue », avait-elle dit un jour en arrivant par l'allée des tillots. Là elle se livrait toute à la joie de posséder des vases en céladon et des figurines de Saxe, de cultiver des roses, d'être musicienne, d'écrire des choses flatteuses à ses amis, de lire les livres des futurs Encyclopédistes, quelque impromptu de Gresset, un roman de chevalerie, un manuel de droit public. Elle causait de longues heures avec Boucher ou Marmontel et parfois conviait son ministre Machault pour comploter une alliance avec l'Autriche contre le roi de Prusse qui l'avait appelée « Cotillon IV ».

La Pompadour avait converti le Roi aux plaisirs de Bellevue. Fatigué des repas du Grand Couvert, il aimait les soupers fins du joli castel, et se plaisait au bosquet de lilas, sous l'Apollon en marbre de Coustou, à préparer lui-même son café sur une table chantournée. Les King's Charles de la Pompadour, Inès et Mimi, agitaient dans le soleil leurs grelots d'or et parfois s'élançaient furieux vers les moutons qui du verger gagnaient la ménagerie, en agitant par la grande allée leurs oreilles transparentes comme des coquillages et en sautant sur leurs sabots qui imitaient le bruit de la grêle. Louis XV et sa maîtresse menaient à Bellevue une vie que le marquis d'Argenson appelait méchamment « à pot et à rôt », mais qui les distrayait infiniment. Certains après-midi d'été, le roi vidait, à l'ombre des érables de Virginie, quelques flacons de vins de Champagne, dont il raffolait, et qu'on lui apportait de la glacière, puis il faisait la sieste dans la petite grotte, par les ouvertures de laquelle le monarque entrevoyait la cascade et les deux nymphes de Pigalle.

Jasmin et Martine entretenaient avec les autres serviteurs de la Marquise de bonnes relations de camaraderie. Le caractère de Buguet le faisait aimer de l'heyduque aussi bien que du surtoutier, du délivreur et du maître queux. Flipotte avait oublié ses premières préventions contre le jardinier. C'était d'ailleurs une excellente fille, un peu libertine et volage, mais que voulez-vous ?

– J'ai un cœur mobile comme le vif argent, avouait-elle.

Flipotte n'était point de ces soubrettes qui feignent des langueurs et des évanouissements comme leurs maîtresses, qui s'imaginent aux antipodes aussitôt qu'elles sont à Grenelle et se croient les plus fines jolivetés des hôtels de leurs patrons. Elle était rustique et gaie, ce qui plaisait à Martine. Cependant elle conservait l'habitude de médire de la Marquise, parlait de can-

tharides dont usait la favorite pour se rendre plus chaude auprès du roi :

– L'autre fois, elle affirma à Mme du Hausset que Sa Majesté la trouvait un peu macreuse.

– Macreuse ? interrogea Jasmin.

– C'est du gibier de carême, d'un sang très froid, répondit Agathon.

– Comme celui des poissons, s'écria méchamment Flipotte.

Elle ajouta que la Pompadour se fanait, qu'elle prenait du pavot pour dormir et du quinquina, que ses seins deviendraient bientôt pareils à des vessies, surtout à cause de ses fausses couches.

Jasmin protesta. Il revoyait toujours la Marquise telle qu'elle était apparue à Sénart, huit ans auparavant, et ne s'apercevait pas des artifices de toilette, qui, suivant un petit maître, eussent réveillé des yeux morts, fait renaître des dents, embelli des cadavres, ranimé des squelettes.

– Sais-tu, dit-il à Flipotte, qu'on vient de condamner au carcan et aux galères un laquais qui avait dit des sottises de sa maîtresse ?

– Je ne dis point des sottises, mais la vérité !

– La vérité !

– Qu'en sais-tu, toi ? Moi je la vois partout, même sur la chaise percée !

– Dégoûtante !

– Crois-tu qu'elle n'y va point ? Surtout les jours où elle prend de la poudre des Chartreux.

– La poudre des Chartreux fait faire des évacuations surprenantes, conclut Piedfin avec onction.

Martine s'amusait des réparties si salées pourtant de Flipotte. Ensemble elles complotaient des farces à Piedfin, lui envoyant des billets doux, signés de noms inconnus, qui flattaient la vanité du marmiton et le faisaient se noircir les sourcils de fusain et se regarder avec plus de complaisance dans les miroirs.

Agathon avait pris en amitié un jeune négrillon, offert par un amiral à la Marquise, et qui, le regard atone et le front abruti, pouvait à peine tenir avec quelque élégance un parasol. Le cuisinier donnait à son jeune ami des dorioles, il récoltait pour lui les fonds des tasses de chocolat, lavait ses vestes de drap avec une décoction de feuilles de lierre, ainsi que cela se pratique dans certains couvents pour les robes des moines.

– Tu as dû adorer la Vierge Noire à ton monastère ? demanda Martine au défroqué.

– Cela ne vous regarde point. Je catéchise ce jeune Africain et lui apprends à aimer Dieu et à se mettre en garde contre les tentations du diable et celles des filles d'Ève.

Parfois les valets et les gardes organisaient des repas. On s'installait dans le bosquet vert ou dans le cabinet de treillage. Les gens se couchaient sur l'herbe, les femmes près de leurs maris, les amants près de leurs maîtresses, Flipotte à côté du plus bel homme et Piedfin tout seul.

Le marmiton préparait la cuisine en plein air. Il joignait les mains au-dessus des marmites et apportait les plats comme s'il

eût présenté le bon Dieu. Flipotte se moquait de lui. Il rougissait sans rien dire, puis, aussitôt les convives assis autour des mets, il racontait son goût pour le théâtre, un goût que tous lui connaissaient pour l'avoir surpris souvent à répéter devant le miroir des cheminées le tic des acteurs. Il récitait des fragments d'Athalie.

– Fallait te faire comédien ! lui dit Martine.

– Ce métier n'est point assez bien vu du ciel !

XII

Un après-midi, Étiennette Lampalaire, appelée par Martine, débarqua à Bellevue. Jasmin l'attendait sur la berge.

La fillette était d'une jeunesse éblouissante. Ses yeux noirs pétillaient, ses cheveux avaient la couleur de l'ébène et, malgré sa mise modeste de villageoise, elle attirait l'attention.

Buguet l'embrassa.

– Te voilà rudement belle ! Il faudra que tu tapes souvent sur les mains, par ici !

Tiennette répliqua, baissant deux longues paupières, qui adoucirent le feu de ses regards :

– Je n'ai point peur.

Elle parla du village, de la Buguet qui s'occupait du jardin et paraissait bien triste. Cette nouvelle fit soupirer Jasmin.

– J'irai la voir, dit-il.

– Ah ! Tu feras bien !

Quant à l'oncle Gillot, il avait eu une attaque et restait paralysé. La tante Laïde Monneau se portait mieux. Elle avait fait de pressantes recommandations à Tiennette, l'exhortant à rester sage et lui affirmant qu'il vaut mieux se contenter de pain et d'eau que de vivre dans la bonne chère aux dépens de l'honneur.

Jasmin conduisait Tiennette par le jardin.

– Que c'est beau ! s'exclama-t-elle. C'est toi qui as fait tout ça ?

– J'y ai travaillé, dit modestement Jasmin.

– C'est-il vrai ce qu'on dit là-bas ? Toutes les fois qu'une feuille tombe, il faut la ramasser et on ôte celles qui jaunissent ? Et sitôt que des traces de pas marquent les allées, on ratisse le sable ?

– C'est vrai.

– Mais pour tout cela il faut être plus de deux !

– J'ai de nombreux aides ! Jamais une plante ne manque d'eau, jamais l'ombre ne la gêne, elle reçoit le soleil à ses heures.

Le château émerveilla à tel point Étiennette qu'elle le prit pour une caserne à cause des domestiques chamarrés et des gardes. Martine arriva et les deux amies échangèrent leurs effusions.

– On se bécote ! railla un mousquetaire qui passait en chenille, petite canne et joli plumet.

Il connaissait les Buguet, s'approcha, s'informa de Tiennette.

– C'est grand dommage, s'exclama-t-il, qu'une aussi belle fille entre au service de la Marquise !

Elle serait mieux à celui du Roi et de son armée !

On rit. Flipotte, qui arrivait au rire comme un chien à l'appel, compléta le groupe.

– Eh oui, continua le mousquetaire, ce serait pitié d'aller au feu des cuisines quand, avec ces yeux-là, elle pourrait enflammer les cœurs d'un régiment !

– Ah ça, monsieur le capitaine, s'exclama Tiennette, je n'ignore pas ce que vaut l'aune de vos flatteries. Pour éviter l'embrouille, sachez que je ne m'embarrasse guère des mirliflores qui se gaussent des filles !

– Bien parlé ! dit Flipotte.

Elle s'adressa au mousquetaire :

– Va-t'en dans le jardin de l'hôtel de Soubise ! Tu trouveras là les vieilles marquises qui se paient les beaux militaires ! Et laisse la vertu en repos !

Le lendemain matin, les oiseaux du parc réveillèrent Tiennette. De la mansarde, elle vit les boulingrins si ras tondus qu'ils lui parurent peints en vert. Çà et là des statues s'élevaient toutes blanches. Ah ! la villageoise en avait vu, des statues, depuis deux jours ! Quelques-unes étaient sans vêtement ! On lui avait dit que des femmes se montraient ainsi à des sculpteurs. Elle n'en croyait rien. Quelle fille serait assez effrontée pour se mettre pareillement devant un homme ? Celle-là en entendrait, des mots de broustille ! Tiennette n'avait jamais laissé couler sa chemise sale sur ses talons avant d'avoir entonné la propre. Il est vrai que sa mère braquait toujours le regard au judas de sa chambrette et que le bon Dieu a l'œil partout ! Mais tout de même n'a-t-il pas mis au monde Tiennette toute nue ?

– Il verrait que j'ai poussé droit, se dit-elle, il n'y a pas de honte à cela !

Après avoir constaté que tout dormait derrière les volets clos, sournoisement l'enfant releva sa grossière chemise au-dessus de ses seins pommés, puis se mira du haut en bas dans les carreaux de vitre. Elle se trouva belle et rougit. Certes, dans ce logis plus d'un miroir étamé n'encadrait pas souvent pareil corps. La pauvrette, en revêtant ses humbles habits, eut la sensation qu'elle cachait un trésor.

– Quand je saurai œillarder, pensa-t-elle, je vaudrai bien une Parisienne !

Pleine d'espoir, elle réveilla Martine :

– C'est-il bientôt que je vas voir la Marquise ?

– Comme te voilà pressée !

– Pourvu qu'elle ne me trouve pas trop mal avenante ! C'est que je n'ai pas ta dégaine. Pour venir j'ai fait raccoutrer mes souliers et Cancri n'y a pas ménagé les clous. J'ai ce matin essayé de me débarbouiller aussi bien que toi. Ma peau reste jaune.

– C'est le hâle ! Tes couleurs te vaudront mille compliments.

– Veux-tu me dire si j'ai les oreilles propres ? Je les ai curées jusqu'au fond.

– Elles sont rouges comme des coquelicots !

– Et mes ongles ? Je les ai raclés tant que j'ai pu, mais le noir ne s'en va pas tout à fait. Ah ! c'est qu'avant de partir j'ai tout fourbi à la cendre.

– Il n'y que les fainéants qui aient les mains nettes !

Un peu avant midi, Tiennette fut conduite au boudoir meublé en perse dorée. Mme de Pompadour était allongée sur une ottomane. Elle lisait des lettres qui s'éparpillaient autour d'elle. Une table à écrire, avec des plumes d'oie, se trouvait à sa portée.

La favorite regarda la nouvelle venue. Tiennette était fort intimidée. Sa poitrine se soulevait, ses joues avaient une fraîcheur de rose.

– Tu te nommes ?

– Tiennette Lampalaire.

La voix de Tiennette, un peu voilée par l'émotion, était jolie.

– Et tu viens ?

– De Boissise-la-Bertrand.

La Marquise, écartant un rouleau de paperasses, se leva.

– Tu as quel âge ?

– Vingt ans.

– Un bel âge ! Et tu es pucelle ? demanda la Marquise en plongeant son regard spirituel et aigu dans les yeux noirs et veloutés de Tiennette.

– Oui, Madame, répondit Tiennette étonnée.

– Tu ne mens pas ? insista la Marquise en levant la tête.

– Non, Madame, je n'ai point menti.

La Marquise avait un costume de sultane : veste turque, serrée aux poignets et au col, mais laissant apercevoir les seins en une ombre lascive et, plus bas, du ventre, par des fentes, crevés libertins que le moyen-âge appelait « portes de chair ».

Tiennette n'osait bouger, regardant les plumes de l'écritoire, ou les dépêches jetées sur l'ottomane.

– Pourtant, dit la Pompadour, on m'avait parlé (car je suis bien renseignée) d'un vieux marquis qui courait à tes trousses ?

– Il ne m'a point eue, je vous le jure, Madame.

La Pompadour se recoucha sur l'ottomane.

– Tu es solide, dit-elle en souriant. Mais je n'ai point de place pour toi en ce château. Tu iras à Versailles.

La physionomie de Tiennette s'attrista tout à coup.

– Que cela ne t'ennuie ! reprit la Pompadour. Tu seras bien traitée et je ne veux faire de toi une maritorne, peste !

– Mais, Madame, il me faudra quitter Martine !

La Marquise éclata de rire :

– Tu la reverras souvent. Tu partiras pour Paris. De Paris on te conduira à Versailles. Et pour que le voyage te semble

moins long, Martine et son mari t'accompagneront jusqu'au Pont Royal. Va !

Quelques jours après, par un beau temps de juillet, Jasmin, Martine et Tiennette prenaient le coche d'eau pour Paris. Ils devaient manger à midi à la rôtisserie de la rue Vide-Gousset avec un vieux valet du Roi qui s'appelait Bachelier et un autre qui avait nom Lebel. C'est à ces deux hommes qu'il fallait confier Étiennette. Agathon Piedfin était du voyage, ayant demandé un jour de repos.

Aussitôt arrivé à Paris, Piedfin s'esquiva. Martine alla avec Tiennette commander pour la Marquise des bimbeloteries au « Petit Dunkerque », quai de Conti, au coin de la rue Dauphine. Jasmin les accompagna, mais il quitta les femmes à l'entrée du magasin où le sieur Granchez vendait « sans surfaire tout ce que les arts produisaient de plus nouveau », et il se mit à flâner. Il était neuf heures du matin.

Jasmin prit le Pont-Neuf. Il contempla d'abord la statue équestre d'un roi élevée sur du marbre blanc et que les gens appelaient le « cheval de bronze ». Aux quatre coins du piédestal des hommes en métal, mi-nus, foulaient des cuirasses, des boucliers, des carquois et des casques. Comme c'était jour ouvrier, les deux trottoirs du pont se trouvaient couverts de tentes avec boutiques. Des forains vendaient cent objets pour le populaire. On se bousculait parmi les mendiants, les crocheteurs, les fiacres, les carrosses jaunes aux essieux rouges ; une poissarde poussait sa brouette en criant : « Voilà le maquereau qui n'est pas mort, il arrive ! il arrive ! », un chanteur, hissé sur un tabouret, braillait aux sons d'un violon aigre devant la place Dauphine : bâtie sur l'île de la cité, celle-ci avançait vers le cheval de bronze deux maisons roses aux stores bleus, aux carreaux verts ; l'une faisait le coin du quai des Orfèvres et Jasmin vit à ses fe-

nêtres une belle jeune fille poudrée de blanc qui pendait ses cages.

Mais un carillon tinta, joyeux comme si le ciel lui-même se fût pris à chanter. Ses notes tombaient du campanile doré de la Samaritaine. Buguet regarda les cloches. La Samaritaine avait été reconstruite en 1712 à la seconde arche du Pont-Neuf, du côté du Louvre. Ce bâtiment, édifié sur pilotis, élevait l'eau par une pompe et comprenait trois étages, dont le second se trouvait au niveau du pont. L'avant-corps, en bossage rustique, vermiculé et cintré au-dessus d'un cadran bleu, supportait un groupe représentant Jésus-Christ avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob. Le puits était figuré par un bassin en forme de grand vase dans lequel tombait une nappe d'eau sortant d'une coquille à dégueuleux.

Jasmin trouva à la Samaritaine l'élégance du château de Bellevue avec lequel il lui parut qu'elle avait des ressemblances.

– Cette fontaine devrait s'élever au bord de la rivière, là-bas, se dit-il. On dirait vraiment qu'elle est bâtie sur les plans de la Marquise !

Tout y était bleu, blanc et doré, et la femme debout au bord de la coupe souriait au Christ.

La Seine, battue par les bateaux de blanchisseuses, les boutiques à poissons, les barques, jetait ses reflets au petit castel hydraulique, le baisait jusqu'à la toiture, faisait passer sur ses murs des frissons. Les flots qui apportaient pareille joie venaient de Juvisy, de Corbeil, de Boissise. Ils firent songer Jasmin à son passé : il lui sembla qu'un peu de son enfance claire venait avec l'onde lutiner le charmant édifice.

Sous le bassin, il était écrit : FONS HORTORUM. Buguet demanda à un abbé ce que cela voulait dire.

– La fontaine des jardins, répondit-il. Elle fournit de l’eau à celui des Tuileries.

– À ces mots la Samaritaine offrit un charme de plus à Jasmin. Au-dessus du fleuve qui reliait Boissise à Bellevue, elle devint à ses yeux une source de fleurs : il aperçut des lueurs roses dans la nappe qui s’épandait et les petites cloches du faîte furent comme de grosses campanules luisant au soleil.

Enchanté de sa matinée, Buguet fut à midi à la rue Vide-Gousset. Il retrouva dans la rôtisserie Martine, Tiennette et Agathon Piedfin, qui venait d’entrer.

Buguet offrit un verre de vin blanc en attendant l’arrivée des laquais. Ceux-ci ne tardèrent point. Le vieux, Bachelier, était connu de Jasmin. Toujours en noir il se donnait l’air paternel d’un bon curé. L’autre, Lebel, jeune et coquet, entra dans la rôtisserie en faisant des courbettes, esquissa des gestes caressants, l’œil langoureux, la bouche en cœur. Les valets étaient accompagnés d’un abbé et d’un personnage singulier qui se présenta la tête haute, en frisant sa moustache, une épée à la hanche et à l’épaule une perche où pendaient des dindons, des poulets, des cailles et des levrauts.

– Des amis, dit Bachelier d’une voix terne.

On se salua. L’homme à l’épée déposa sa perche dans un coin.

– Ne te trompe pas, dit-il au rôtisseur, et ne fourre pas mon gagne-pain à la broche.

Il ôta son épée, en dardant sur Tiennette un œil plein de flammes ; l'abbé fit un clin d'œil au rôtisseur et la petite compagnie s'installa autour d'une table.

– Le joli morceau ! dit l'homme à la perche en regardant Tiennette. Voilà une fille de corps de garde ! Elle attirerait des recrues à nos boutiques, sous le drapeau armorié, et ferait signer des engagements !

– Mon cher, interrompit Bachelier, elle n'est vraiment point faite pour servir de complice à un vendeur de chair humaine ! Elle est trop jolie et je la conduis à Versailles, où je la mets en sécurité.

– Ah ! protesta le recruteur, je cherche des hommes pour les colonels qui les repassent au Roi. Les jolies enjôleuses servent leur souverain ! D'ailleurs j'ai des sacs d'écus, et puis ma perche : elle excite l'appétit de ceux qui échappent à la luxure !

Le repas fut gai. Le racoleur ne cessait de lancer des regards brûlants à Tiennette. La fûtée ne paraissait pas insensible à l'admiration du beau gars.

– Vous serez heureuse à Versailles, lui dit Bachelier.

Agathon se montrait aux petits soins près de l'abbé. Il lui avoua qu'il avait porté la tonsure.

Le prêtre se prit à rire.

– Nous avons eu la même vocation, dit-il en ricanant.

À la fin du repas il se retira.

– Quel est cet abbé ? fit Jasmin.

– Ce n'est pas un abbé ! s'exclama le racoleur. Le gaillard, qui s'appelle Mamert Cornet, porte quelquefois l'épée, quelquefois la canne en bois des îles du financier. Je le vis dans la même journée chevalier de Saint-Louis, montreur d'ours et posticheur.

– C'est un comédien ?

– Non, c'est un espion de la Marquise. Nous le disons à vous.

– Tu aurais mieux fait de te taire, dit Bachelier.

– Ah ! reprit le bavard, nous sommes entre nous. Mais la Marquise n'est pas tendre ! Lorsque Mamert pince un libelle sous un manteau, l'auteur, s'il le prend, va à la Bastille ou au Mont Saint-Michel dans d'horribles cachots ! Mamert est un homme redoutable ! Gare à qui tombe dans ses griffes !

– Diable ! fit Agathon.

Cornet rentra, habillé en petit maître. Il était rose et frais comme si au lieu de vin il eût pris du bouillon ambré. Martine remarqua qu'il s'était mis trois dents postiches.

– Vous voilà changé, dit Buguet.

– Oh ! c'est pour aller dans un café de nouvellistes où la soutane n'est pas de mise.

Piedfin regardait le mouchard avec admiration. Les laquais emmenèrent Tiennette. Le racoleur glissa à l'oreille de Bachelier :

– Quand on aura assez d'elle à Versailles, songe à moi.

Il fit tinter son gousset.

– Je paie cher la bonne marchandise.

Il s'inclina :

– Et nous sommes tous les deux fournisseurs du roi !

Les adieux de Tiennette à Martine furent larmoyants.

– Est-ce loin, Versailles ? demandait la jeune fille.

– En carrosse, à peine trois heures, dit Bachelier.

– Défie-toi des galants, insinua Martine.

On se sépara. Mamert Cornet profita d'un instant où Martine était seule pour lui demander un rendez-vous.

– Je suis honnête, dit-elle. Et je vous prie de ne point insister. Si je répétais la chose à Jasmin, il vous casserait les reins.

La vie habituelle reprit pour Jasmin et Martine parmi les dames coquettes, dont les corsages serrés au-dessus des jupes bouffantes avaient l'air de grands cœurs, parmi ces petits-maîtres qui portaient des perruques à l'oiseau royal et se mettaient des bouquets gros comme la gorge d'une nourrice. Mme de Pompadour donnait souvent des fêtes. Et Jasmin prenait grand plaisir à la voir célébrée par les seigneurs orgueilleux dont les habits à pans bouillonnés se mariaient aux massifs et aux parterres, grâce à leurs tons de fleurs de pommiers, de verts réséda et de violettes, fournis d'argent et d'or. Dans les allées, les dames de qualité avaient des airs de cloches parées avec leurs jupes pompeuses sur les paniers et sur les « jansénistes » ; leurs brocarts orfévrés de pivoines et de coquelicots, les ramages des soies légères, les gerbes peintes sur cotonnade d'Inde

– tout cela parsemait le labyrinthe et les salles de verdure de grands bouquets cérémonieux qui enchantaient Jasmin. Les femmes avaient de délicieuses petites têtes poudrées et promenaient sur les boulingrins les regards étourdis de leurs yeux en amande, des yeux « à la chinoise », et leurs nez retroussés « tournés à la friandise ». Les gentilshommes faisaient la révérence en portant les mains jusqu'à terre. Dans ce monde chamarré de grâces on se faisait un plaisir, comme l'écrivait un auteur précieux, de se renvoyer l'un à l'autre, à l'aide des zéphyrs, des tourbillons de poudre à la maréchale ou d'ambre gris. Et parfois, flambant des rubans vifs de Lyon, de Gênes ou de Palerme, toute la compagnie dansait la ronde (le Roi aimait cela !) par les bosquets du baldaquin ou sous les arbres de Judée. Les danseurs se tenaient à bras très allongés, à cause des paniers en gondole ou à guéridon, et M[me] de Pompadour, d'une voix qui faisait songer Jasmin à l'orgue de son église au printemps, chantait :

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés !

Dans les premières années de son séjour à Bellevue Jasmin aperçut souvent à ces réunions l'abbé de Bernis, qu'il avait entrevu à Étioles. Il le trouva plus replet et d'un air plus grave. Il en fit la remarque.

– Ah ! s'écria Flipotte, il n'en est plus au temps où, lorsqu'on l'invitait, ses amis lui donnaient un petit écu pour payer son fiacre !

– Il vient souvent chez la Marquise, dit Agathon.

– C'est que déjà à Étioles il était du dernier bien avec elle !

Jasmin serra les poings. Mais Martine intervint :

– Non point !

– Comment ! s'écria Flipotte, mais Madame l'appelle son bébé, son poupard, son pigeon !

– Bah ! reprit Martine, j'ai entendu devant Mme du Hausset la Marquise dire que l'abbé de Bernis est un pantin qui l'amuse, et qu'elle l'habillerait et le déshabillerait sans songer à mal. Il va partir pour Venise, où il sera ambassadeur.

Jasmin soupira. Et Agathon avoua que le départ de M. de Bernis le navrait autant que l'avait enchanté celui de M. de Voltaire pour la Prusse.

– Je crois bien, s'écria Flipotte, tu allais jeter de l'eau bénite à la place où M. de Voltaire avait passé. Cela te fait une besogne en moins !

Piedfin haussa les épaules, caressa son menton glabre et regarda les autres avec l'air d'un prestolet qui se croit l'étoffe d'un évêque.

Chaque fois qu'il y avait foule à Bellevue, Mamert Cornet, l'espion, apparaissait parmi la valetaille ou les seigneurs, souvent richement vêtu comme tous les coqueplumets, mousquetaires, dragons, timbaliers qui formaient les suites et les escortes. Piedfin l'avait pris en affection. Il préparait de petits plats pour Cornet, lequel était gourmand, et en échange l'espion lui apprenait des choses de son métier.

Cornet, à chaque visite, poursuivait Martine de ses assiduités, mais la soubrette se défendait. Le mouchard en vint à la moquerie et aux menaces.

– La fidélité est une vertu de village, dit-il.

– Eh bien, je suis villageoise, répliqua Martine, et n'ai point été élevée parmi les grands fripons de Paris.

– Malpeste ! Est-elle gothique ! s'écria Cornet esquissant une pirouette. Mais je te rattraperai, la belle !

Il y avait aussi à Bellevue des représentations théâtrales, des feux d'artifice, des mascarades.

Les mascarades commençaient l'été au crépuscule et se prolongeaient dans la nuit. Jasmin élevait des arcs de fleurs, des portiques parfumés et le soir il regardait passer les turcs, les dominos, les bergères, les arlequins, des gilles, des pèlerins. Les femmes déguisées montraient, sans panier, des corps souples et dansants, et du rire vermeil à la fente des masques. Quand la nuit tombait, Buguet s'employait avec les gens à poser des torches enflammées qui jetaient des reflets sanglants aux ramures et aux soies rayées, à allumer des étoiles de godets rouges, des frises, des lanternes et parfois de grands feux au delà des murs.

Un soir de fête, Buguet s'occupait à l'illumination du bosquet de la cascade ; la Marquise, en bayadère, arriva près de lui, poussant quelques petits cris et suivie de Martine.

– Oh ! comme j'ai mal au pied ! Voyez donc, Martine !

Mme de Pompadour était fort décolletée. Avec le sans-gêne des grands pour les domestiques, elle ordonna à Jasmin :

– Soutenez-moi !

Jasmin hésitait.

– Vite, ou je tombe ! s'écria la Marquise.

Jasmin lui prêta son bras. Tandis que Martine accroupie ôtait son soulier dont elle retirait une épine, Jasmin sentit contre lui respirer la Pompadour. Elle était palpitante, et Buguet dut fermer les yeux pour ne pas être tenté d'embrasser à lèvres folles la nuque qui semblait s'offrir.

L'épine enlevée, la Marquise partit rieuse vers un groupe de masques qui agitaient des castagnettes.

On jouait souvent au théâtre de Bellevue. Le spectacle des petits appartements, qui se donnait jadis à Versailles et au sujet duquel Martine avait écrit à Jasmin, lorsqu'elle était son accordée, y fut transporté. Mme de Pompadour devint la principale actrice. On donna l'*Impromptu à la Cour de marbre*, *Zélisca*, le *Préjugé à la Mode*, les *Fêtes de Thalie*, *Vénus et Adonis*, le *Devin du village*. Ces spectacles étaient mêlés de concerts délicieux. Quelques seigneurs y assistaient, un triolet de velours à la garde de leur épée. Jasmin put se glisser un jour et apercevoir Mme de Pompadour dans le rôle de Vénus. Elle avait le corps, les basques et une grande queue d'étoffe bleue, mosaïqués d'argent et elle brillait aux lueurs d'un soleil éclairé de mille bougies. Elle commandait, d'un sourire étoilé de mouches subtiles où Buguet retrouva l'étincelante séduction qui l'avait charmé dans la forêt de Sénart. Autour de la Marquise, les danseuses – des enfants de dix à quatorze ans – travesties en Plaisirs, portaient des jupes de taffetas blanc tamponnées de gaze d'Italie et parées de fleurs artificielles ; elles firent songer Buguet aux vingt-huit figurines de Saxe que possédait la favorite et qui représentaient des amours déguisés.

Lorsque Mme de Pompadour chantait, Buguet s'approchait du théâtre. Celui-ci résonnait de l'harmonie du clavecin, des violons, des violoncelles, des bassons, des violes, des flûtes et des hautbois. La voix de la Marquise s'élevait au milieu de ces phrases caressantes. Elle montait vers les étoiles. La voix était

souple et chaude comme une fleur au soleil. Aux moments passionnés elle faisait frémir Jasmin. Le parfum des plantes qui dormaient autour de lui dans l'ombre achevaient de l'étourdir et il lui semblait qu'il n'était plus du monde.

Martine, qui assistait depuis Étioles aux études vocales de sa maîtresse, l'imitait à ravir.

Et une nuit d'été que toute la maison était couchée, elle osa mener Jasmin dans la grotte que la Marquise venait de quitter.

Assise sur les coussins au milieu desquels la favorite, s'accompagnant sur la mandoline, avait détaillé pour le Roi des airs de Rameau, Martine, dans l'obscurité voluptueuse, chanta pour Jasmin comme Mme de Pompadour.

XIII

Cette année-là, en 1755, un jeune domestique nommé Valère Loriot fut admis au château de Bellevue. Il avait quatorze ans, venait de Lille en Flandre et paraissait garder dans ses yeux le bleu du ciel des carillons. François Boucher le trouva joli : « Il semble, dit-il, que Valère a assisté à la naissance de Vénus. » Il le peignit nu, empoignant des tourterelles dans une cage. Une autre fois il le fit poser avec un carquois au dos et le cothurne au pied.

Valère Loriot fut choyé par Martine, Flipotte, Buguet, et tous accueillirent avec joie ce blondin qui restait gracieux même auprès des statues. La Pompadour l'employa à tenir son parasol ouvert ou la traîne de sa robe.

Quand les maîtres n'étaient point là, Valère, suivant une habitude prise aux canaux de Flandre, gagnait quelque bassin du parc, se déshabillait et se jetait à l'eau. Il était pâle sous la nappe fluide, mais dès qu'il en sortait il avait l'air d'un Adonis éclairé par l'aurore.

Souvent pour amuser l'enfant, quelque domestique donnait l'élan à un jet qui débouchait du tuyau avec des bruits de pétard. Valère y sautait, s'éclaboussait, s'enivrait de fraîcheur, se faisait fouetter, une main protectrice au bas ventre.

Il aimait aussi s'ébattre dans une fontaine ombragée de vignes vierges, au fond d'un cabinet de treillage. Là jaillissaient des bouillons de six pieds de chaque côté d'un petit gradin dont l'onde formait en retombant une nappe circulaire. Aux flancs du

gradin montaient des chandeliers d'eau avec trois masques cracheurs à leur gaîne. Tout cela formait un refuge humide, plein de murmures et de sanglots, où la lumière coulait avec des douceurs fuyantes sur le marbre et lui donnait un peu de la lueur dorée des vignes vierges. Valère présentait les épaules, le ventre, les tétons aux cierges hydrauliques ; ils le baisaient, le caressaient, se brisaient sur sa peau vierge en gouttes étincelantes.

Ravi par ces blandices, Valère passait la main sur la nappe d'eau pour la flatter, essayait de rendre leurs cajoleries aux claires chandelles, les entourait de ses bras, les frôlait de son haleine.

Une fois qu'il s'essayait à ce jeu il entendit un bruit et s'étant retourné il vit Agathon Piedfin embusqué derrière le treillage. Rieur, l'enfant envoya un paquet qui inonda les habits du curieux.

– Va te sécher au fourneau ! s'écria-t-il.

Valère découvrit autour d'un autre bassin diverses machines hydrauliques très à la mode dans les jardins royaux. L'une présentait plusieurs oiseaux : ils chantaient quand une chouette se retournait vers eux et cessaient leur ramage dès qu'elle leur montrait la queue. Autour du bord, suspendus sur de minces jets, tournaient des globes argentés qui retombaient en un entonnoir, mais étaient relancés aussitôt et dansaient sur une aigrette de perles.

Ces fantaisies ravirent le garçonnet. Il fit chanter les oiseaux mécaniques, enleva les boules argentées, s'amusant de les voir retomber dans le bassin où lui-même plongeait jusqu'au haut des cuisses et où, surnageant, elles venaient le frôler.

Valère surprit encore Piedfin. Il était tapi derrière la machine.

– Agathon ! s’écria l’enfant, viens-tu jouer aux boules ?

Il sortit de l’eau, une balle dans chaque main : il les levait, formant des anses à la jolie amphore de chair blonde et rose qu’il figurait.

Agathon devint écarlate. Son corps tremblait. La gorge oppressée, il balbutia :

– Je cherche comment on fait chanter les oiseaux.

Il regardait à droite et à gauche, comme pour s’assurer que personne ne venait.

Jasmin parut au bout de l’allée. Alors Agathon s’enfuit en criant :

– Jésus ! Maria ! Jésus ! Maria !

Valère le poursuivit en jetant des mottes de terre. Quand ils arrivèrent près de Buguet, celui-ci se prit à rire.

– En voilà une tenue ! s’écria-t-il. Va te rhabiller, morveux ! Et ne recommence plus !

Puis il regarda Piedfin :

– Eh bien, Agathon, tu trembles. On dirait que tu viens d’échapper à un grand malheur ! Tu ne peux donc plus courir ? C’est-y la fumée des fricots qui t’affaiblit ?

– Non, ce petit drôle m’a fait peur en me voulant atteindre avec des pierres !

– Veux-tu que je lui tire les oreilles ?

– Non ! Non ! Non ! s’écria Piedfin implorant.

La remontrance de Buguet ne produisit aucun effet. Valère devint plus impudique. Au lieu de se rhabiller dans le parc il rentra nu à sa chambre, qui se trouvait près de celles de Buguet et d’Agathon.

– Est-il gentil, dit Flipotte. Depuis que je l’ai aperçu ainsi, le cœur me fond quand il me regarde.

– Il est si jeune ! répliqua-t-on.

– Peuh !

Elle eut l’occasion de constater que Valère, au moindre contact, devenait homme. Comme il rentrait en Adam, il rencontra une chèvre attachée à la grille de la cour. Badinant il la prit par les cornes et se mit à califourchon dessus, dans une attitude de Bacchus. Il caressa la bête au col, se frotta à son poil. Elle baissait la tête, se débattait. Finalement la chèvre désarçonna son cavalier : il se releva riant, gambada, barbouillé de verdure, joyeux, fier et droit comme Priape, le dieu des jardins.

– Je ne le dirai point aux amies, se promit Flipotte.

Valère regagna sa mansarde. Il y entra chantant. Sa voix caressante fit se pâmer la Tourangelle. La gaillarde était dans la chambre de Martine.

– Qu’il chante bien !

Le refrain cessa brusquement et on entendit Valère crier :

– Allons, Piedfin ! Laisse-moi m’essuyer ! Tu es fou ! Ô le laid ! Lâche-moi !

– Que fait-il ? dit Flipotte en fronçant les sourcils.

Soudain Valère hurla :

– Le sale homme !

Flipotte et Martine accoururent.

– Bouc ! s'écria Martine en apercevant Piedfin.

Flipotte s'élança vers le jeune Valère et l'attira contre elle :

– Pauvre petit !

Valère ouvrait de grands yeux bleus. Il regarda Flipotte en souriant.

Alors Piedfin mit ses mains dans ses poches, releva le nez et siffla aux commères :

– Je ne lui faisais rien ! Peut-on pas être de bons amis ! Dieu défend-il de s'embrasser entre hommes ? Un seul baiser est ignoble, celui de Judas. Et d'ailleurs est-ce que je m'occupe de vous quand vous chuchotez à deux dans le grenier comme des pies borgnesses ?

– Ah ! tu nous crois des gueuses de ton espèce ! répliqua Flipotte. Je vais te servir, défroqué, quelques giroflées à cinq feuilles !

– Effrontée ! Tu paieras ces menaces en enfer !

– C'est toi qui iras chez le diable pour t'achever, mal cuit !

Valère écoutait abasourdi. La figure décomposée du marmiton lui fit peur. Il se frottait à Flipotte, ce qui augmenta la rage de Piedfin.

– Cloaques d'infection, lança-t-il aux femmes, puantes bêtes, pots fêlés, serves de Belzébuth, bourbiers d'immondices, avec le fard dont vous frottez vos figures pour attirer les mâles, pareilles à des écrevisses, vous allez à reculons dans la voie du ciel ! C'est ce qu'un prédicateur m'a dit !

– Ce prêcheur doit être laid comme toi ! interrompit Flipotte.

– Il avait raison de vous honnir, ô vous les viandes pourries que le démon offrît à saint Antoine et sur lesquelles ce saint cracha !

– C'était un bougre de ta sorte !

– Ferme ta bouche, créature, dit Agathon devenu vert, et ne te sers pas pour blasphémer de la langue que Dieu t'accorda pour la prière !

Flipotte se mit à rire :

– Il a une araignée dans sa vieille tonsure.

Elle embrassa Valère d'un air qu'elle essaya de rendre maternel. Alors Agathon vociféra rauque de fureur :

– Débauchées ! Que le diable vous perfore !

Martine s'élança vers le drôle, menaçante :

– Que me reproches-tu, enfin ?

– Comme toutes les femmes (car elles ont toutes sur leur corps un poil de la Reine de Saba !) tu es une coureuse, une libertine !

Un soufflet interrompit le marmiton.

– Pouah ! fit-il en se jetant en arrière. La main d'une femelle !

Il se retira dans sa chambre, se tenant la joue comme s'il avait eu mal aux dents.

Flipotte resta avec Valère :

– Je vais rhabiller cet enfant !

Martine rentra chez elle, reprit sa toilette. Mais les deux femmes n'eussent pas été aussi à l'aise si elles avaient pu voir le défroqué frotter sa joue, la parfumer en marmottant des choses qui n'étaient pas des litanies :

– Par saint Barnabé, je ferai chasser ces impies, ces éhontées ! Leur place est chez la Paris, rue de Bagneux, où elles recevront d'abondantes visites et où leur vertu se mesurera au cordon d'Angleterre ! Mais leur présence ici est comme l'ombre de Satan ! Hors d'ici, les vipères, hors d'ici, les diablesses !

Il se mit un peu de poudre :

– Hé ! hé ! Doux Jésus ! Le nigaud de Jasmin ne se doute point que je connais le fond de son cœur, que je sais qui il aime et ce qui le tourmente ! L'homme est faible et stupide. Hé ! Hé ! Au lieu de laisser son âme s'épanouir à la grâce de Dieu, s'emmouracher d'une marquise, d'une maîtresse de roi ! Ce fleuriste est vraiment digne de porter les reliques !

Agathon ricana :

– Et je sais où il cache une signature de Mme de Pompadour sur laquelle il va poser en cachette ses lèvres comme pour narguer les patènes et les baisers de paix ! Je sais où il a mis le gant, et un soulier qu'elle perdit en descendant de sa fliguette ! Hé ! Hé ! grâce aux saints du paradis et aux conseils de mon ami Mamert Cornet, j'ouvre son coffret sans clef et je connais la place d'où l'on peut épier ses simagrées. Hé ! Hé ! je soufflerai le sabbat dans sa vie !

Piedfin roula des yeux troubles :

– Ma conscience est à l'abri ! Je ne dois pas souffrir qu'un amoureux de Mme de Pompadour vive à proximité du Roi. Ah ! si c'était encore quelque petit-maître, plein de jolies fadeurs ! Mais un rustre qui manie la bêche et la serpette ! Le Roi a peur des assassins. Sait-on ce que la jalousie peut provoquer et à quel crime se livrera un brutal épris avec pareille frénésie ? Jésus, Marie, j'aime mon maître et je sacrifierais ma propre vie pour la sécurité du Roi.

Agathon continua en souriant :

– D'ailleurs Cornet m'a assuré qu'en toute circonstance je pouvais compter sur lui ; va donc, Piedfin, va donc !

Le cuisinier sortit de sa chambre, dégringola vers les casseroles, dans lesquelles il se mira en s'ajustant un toquet blanc. Sur la table se trouvaient des andouillettes. Il les compta avec l'allure d'un sacristain qui range des chandelles.

Quelques jours plus tard le défroqué préparait dans la cuisine une liqueur à son usage. À cet effet, il avait cueilli des œillets rouges et en coupait la partie herbeuse. Deux cruches de

grès pleines d'eau-de-vie s'alignaient sur un dressoir à côté de lui, avec du sucre royal, de la cannelle fine, du macis, de la coriandre et des clous de girofle.

Buguet vint chercher du vin blanc.

– Ah ! te voilà, Piedfin ! Tu prépares une chose qui sent bon !

– C'est du rossoli.

– Elle est bonne, ta drogue ?

– Le rossoli fortifie le cœur, ranime la mémoire, préserve de la malignité en temps de peste.

Agathon coupait avec vivacité les œillets comme s'il eût ressenti du plaisir à plonger un couteau dans une chair quelconque :

– Assieds-toi, dit-il à Jasmin.

Buguet s'installa. Le défroqué sortit de sa poche un petit calendrier au chiffre de la Pompadour :

– Il est de l'an dernier. Mme de Pompadour le tint plusieurs mois sur sa poitrine. Le veux-tu ?

Jasmin saisit le calendrier, puis il hésita :

– Je ne sais pas si je dois l'accepter.

– Oh ! les choses qui appartiennent à notre maîtresse sont un peu à nous.

– Pourquoi me fais-tu des cadeaux ? Tu as eu avec Martine l'autre jour une querelle qui doit...

– Mince affaire ! Histoire de femmes ! Colères de femmes !

– Tu les détestes toujours ?

– Comme toutes les choses qu'on peut avoir aisément.

– Tu n'es guère aimable !

– Hé ! Hé ! Les laquais qui prennent le droit le porter la montre d'or, de se poudrer, de courir en chenille comme leur maître, séduisent avec aisance les plus belles filles. Il suffit de bourdonner une chanson d'amour à leur oreille et de les inviter à quelque promenade dans une désobligeante azurée. Ce que ces coquins peuvent faire nous l'accomplirions aisément, sans avoir besoin de nous adoniser la figure et par notre seul esprit. Mais ne parlons pas de cela ! J'ai pardonné à Martine. Jésus n'a-t-il point dit : « si l'on te frappe sur une joue, offre l'autre ! » Garde le calendrier, et pour te prouver que je ne t'en veux point je vais t'offrir quelques autres objets qui ont appartenu à notre maîtresse. Oh ! de petites pertintailles sans valeur, mais elles feront plaisir à Martine.

– Pourquoi me donner tout cela ?

– Cela me rappellera l'époque où j'étais au couvent. Nous échangions souvent de minces bagatelles entre frères et cela rendait plus profondes nos liaisons.

– Tu as l'air de t'être plu au monastère. Pourquoi l'as-tu donc quitté ?

Comme toujours Piedfin répondit :

– C’est un mystère.

Et yeux baissés, lèvres closes, il prit l’attitude d’un saint François d’Assises qu’il avait vu sculpté en bois et qu’il aimait à imiter.

– Viens ! dit-il brusquement.

Ils allèrent dans la chambre de Piedfin. Le lit ressemblait à la couche d’un moine. À la muraille pendaient des rameaux, un bénitier, de petits miroirs, l’image d’un saint Sébastien au torse nu, à l’œil pâmé.

– Voici, dit Agathon.

Il sortit d’un tiroir une boucle de corset :

– Elle a servi trois fois.

Puis ce fut une navette à frivolité, un pot à oille, une houpette, un gland d’argent :

– Ce gland provient du costume de Vestale que portait Mme de Pompadour dans Baucis. C’est trop païen. Je ne veux pas garder cet attirail de diable.

Jasmin prit les riens que lui offrait le cuisinier et les porta au coffret qu’il fermait avec soin et où Martine elle-même ne pouvait jeter le moindre regard. Il baisa tous les objets comme il le faisait d’habitude, il sourit au soulier à talon violet, au gant de chevrotin, et rangea près d’eux les cadeaux de Piedfin. Il ferma la boîte et descendit au parc sans voir Agathon qui, retourné à la cuisine, s’y trouvait seul et dansait en faisant des signes de croix.

Quelques jours après le Roi vint avec Mme de Pompadour. Le ciel d'août dorait les cimes des arbres et au loin les blés. Les moulins tournaient. La Seine était paresseuse et le château de Bellevue semblait prêt à s'endormir parmi ses fleurs et ses statues. Mamert Cornet se trouvait du voyage. Il était costumé en piqueur de cerf et portait des gants de vénerie. Il se mêla aux domestiques. Agathon seul le reconnut.

– Le Roi est triste, dit un cocher qui avait conduit le carrosse du monarque. Dans chaque village il a demandé combien on avait depuis un mois creusé de tombes neuves. Il a peur de mourir.

– Dame, fit Agathon, à chacun son tour d'aller au ciel, au purgatoire ou en enfer ! Mais le Roi est-il préoccupé de ces idées ?

– Sa Majesté prédit que les mânes de Ravaillac se réveilleraient un jour et qu'elle mourrait comme Henri IV !

– Ceci est grave et il faut qu'on prenne des précautions, reprit Agathon.

– Est-ce que le Roi s'est fait dire l'avenir ? demanda quelqu'un.

– C'est notre maîtresse qui va chez la tireuse de cartes avec une verrue postiche et un faux nez, répliqua Flipotte !

On rit. Jasmin sortit. Il alla soigner les bêtes : le sapajou attaché par une chaîne d'acier à sa boule brillante, les perroquets verts et rouges avec lesquels se disputait Valère Loriot, tous les oiseaux rares que Mme de Pompadour fit peindre par Oudry, perchés sur un cerisier. Agathon Piedfin disparut avec Mamert Cornet du côté des goulettes. Ils parlaient mystérieusement et le

marmiton désigna de loin au piqueur de cerfs certaines places sur les toits des communs du château.

Trois mois plus tard, vers la fin d'octobre l'intendant des domestiques, Collin, vint trouver Buguet et lui dit d'un air ennuyé :

– J'ai une fâcheuse nouvelle à vous apprendre.

– Laquelle ?

– Le Roi vous ordonne de quitter le château avec Martine.

– Quitter le château ?

Jasmin devint blême. Ses jambes flageolèrent. Il dut s'appuyer à un orme.

– Oui, dit l'intendant. Et cela dans les deux jours. Sa Majesté s'apprête à venir et elle ne veut plus vous voir ici.

– Mais, s'écria Jasmin, le Roi n'est-il point satisfait de mon zèle ?

– Oui !

– Je me lève avant le soleil !

– C'est vrai.

– Que puis-je faire de plus ?

– Il ne s'agit pas de cela, murmura l'intendant.

– Ah ! si je pouvais sacrifier mes nuits, me passer de sommeil et travailler toujours. Mais depuis que je suis ici je n'ai pas pris le temps d'aller revoir ma mère.

– Mon pauvre ami, ceci importe peu au Roi. Ce que j'ai à vous dire est difficile. Je sais combien vous êtes courageux et bon jardinier. Mais vous avez la tête folle, un caractère léger !

– La tête folle !

– Oui. Il est dans votre chambre un coffret et dans ce coffret, que vous croyez fermé à tous, se trouvent vingt objets que vous aller baiser.

Jasmin sursauta :

– Qui l'a vu ?

– Oh ! Ne niez pas. Vous avez été dénoncé. À la cour il faut craindre les envieux et se défier de son ombre ! Il y a des gens qui savent prendre la couleur des murailles pour épier et qui voient à travers tout. On m'a fait monter sur le toit. Je vous ai vu ouvrir le coffret et je viens de confisquer les objets que vous portiez avec tant de passion à vos lèvres : ce papier paraphé, le soulier, le gant, le pot à oille, j'ai tout reconnu.

Jasmin était atterré.

– Un homme amoureux de votre façon peut, à ce qu'il fût expliqué à la police du Roi, devenir jaloux et dangereux. Le Roi redoute les gens dont il n'est pas sûr.

Buguet se prit la tête dans les mains :

– Ah ! hurla-t-il. Quel démon est entré dans ma vie ! Mais vous me rendez fou !

L'intendant s'apitoya :

– Oui, c'est bien malheureux.

– Martine se jettera aux pieds de la Marquise ! Elle lui dira la religion que j'ai pour sa personne, et comme je suis inoffensif ! Elle lui dira que tout mon bonheur est de tailler ses arbres et faire pousser ses fleurs.

Collin haussa les épaules :

– Martine ne sera point entendue et ne reverra pas Mme la Marquise. Ici on n'enfreint pas les ordres. Ils sont formels. J'ai même mission de veiller à ce que vous ne séjourniez pas dans ce pays ni l'un ni l'autre.

– Malheureux que nous sommes ! soupira sourdement Jasmin.

Il s'en fut affolé au fond d'un bosquet et là il pleura longtemps au milieu des feuilles mortes qui tombaient.

– Pauvre garçon ! se dit l'intendant. Il n'a pas même demandé en sa candeur le nom du traître.

Au soir, Buguet se retrouva vis-à-vis de Martine, dans sa chambre. Le crépuscule éclairait tout d'une lueur grise. Derrière les arbres mi-dépouillés une barre cuivrée s'allongeait au ciel triste. Des corbeaux qui avaient été picorer dans la plaine de Billancourt regagnaient les bois de Meudon.

– Martine, dit doucement Buguet en retenant avec peine un sanglot.

– Jasmin ?

– Sais-tu, Martine, ce qui est arrivé ?

– Oui, Jasmin, je le sais. Piedfin est venu me le dire. Il avait l’air navré, le brave garçon !

– Il t’a dit que nous étions chassés ?

– Oui.

– Que tu ne pourrais revoir la Marquise ?

– Oui.

– Que nous devions nous éloigner tout de suite ?

– Oui, Jasmin.

Buguet hésitait. Il jeta son chapeau sur le lit.

– Pauvre Martine, murmura-t-il.

Il embrassa sa femme sur la joue, et la pressa sur son cœur.

– Mon pauvre Jasmin, répliqua la soubrette.

Jasmin regarda par la lucarne le jardin désert où la nuit commençait à descendre. Le fleuriste poussait de profonds soupirs. Il s’approcha de sa femme et d’une voix tremblante :

– Tu sais pourquoi ?

Martine baissa les yeux et murmura :

– Je le sais.

– Dieu !

– Oui, Piedfin me l'a rapporté. Mais ne crains rien. Il m'a affirmé que lui seul le savait parmi les gens, par un hasard divin, a-t-il ajouté.

– Alors pourquoi t'avoir fait cette peine, c'est lâche ! Mais toi ! Ô Martine, Martine, tu dois me maudire !

– Non, Jasmin.

– Et tu ne me chasses pas, toi aussi !

– Je voudrais te reprendre entièrement, au contraire !

– Martine !

– Il y a longtemps que je savais tout.

– Tu dis ?

– Depuis le premier jour, celui des vendanges, après la rencontre dans la forêt de Sénart, j'ai deviné qu'elle t'avait pris.

– Ah ! Ce n'est pas possible !

– Oui, Jasmin.

Buguet avait le vertige comme si un abîme s'était creusé sous ses pieds.

– Et tu voulus de moi ? s'écria-t-il.

– Je t'aimais tant ! dit Martine doucement.

XIV

Le départ, deux jours après, fut des plus tristes. Le petit château, dans la lumière d'hiver, parut à Jasmin pâle comme le visage d'un mort. Le parc était en deuil, des corbeaux vinrent du bois de Boulogne battant des ailes vers Grenelle. À côté de Martine, Flipotte s'essuyait les yeux. Valère embrassa dix fois les époux. Les aides jardiniers se montrèrent navrés. Mais personne n'osait trop parler. On ne savait au juste pourquoi les Buguet partaient et nul ne voulait se compromettre. Agathon Piedfin fut le dernier de la maison que Jasmin aperçut. Le marmiton s'écria :

– Je prierai pour vous !

La barque, chargée de mannes, se détacha de la rive et bientôt Bellevue disparut dans le brouillard. Il sembla à Jasmin qu'on lui volait un morceau de lui-même, qu'une part de sa vie s'évanouissait et que plus jamais le soleil ne transpercerait les lourds nuages qui encombraient le ciel.

L'eau clapota à l'avant du bateau. Dans la campagne de Billancourt les labourés bruns s'estompaient derrière les buées. Chaillot montra à gauche ses villas trempées par les pluies, puis ce fut à droite, au fond de l'esplanade, l'hôtel des Invalides, solitaire dans la vaste plaine de Grenelle, avec la majestueuse façade de Mansard et le dôme à lanterne où l'or luttait avec la tristesse embrumée du ciel. Vis-à-vis, sur l'autre rive, autour d'un tapis de gazon, le Cours-la-Reine arrondissait en un cirque des rangées d'arbres où l'humidité noyait les dernières feuilles.

La barque s'arrêta au Pont-Royal. Jasmin et sa femme en descendirent et allèrent rue du Pot-de-Fer, chez un éperonnier avec lequel ils avaient lié des relations d'amitié à Bellevue, où il vendait aux piqueurs et aux gardes. Ils tombèrent au milieu d'une petite fête. La femme de l'éperonnier venait d'accoucher et les voisins accouraient avaler le coup de vin à la santé du poupon. Un potier d'étain était parrain et les parents avaient pris une perruquière pour marraine.

– Ainsi l'on pourra dire qu'il est né coiffé, fit le père.

Les Buguet furent reçus avec joie.

– Vous allez voir le petit ! s'écria l'éperonnier. Il pèse déjà six livres ! Une rôtisseuse de la famille nous offre une dinde qui pèse deux fois son poids pour le dîner de baptême ! Vous la mangerez avec nous. Et nous irons, une fois n'est pas coutume, prendre des huîtres chez l'écaillière !

Jasmin soupira :

– Mon bon ami, nous partageons votre bonheur. Mais vraiment nous serions des trouble-fête ! Nous partons demain avant l'aurore pour Boissise la Bertrand !

– Pour Boissise ! Votre mère est malade ?

– Nous ne sommes plus chez la marquise de Pompadour, dit Buguet.

– Vous n'êtes plus chez la Marquise !

L'artisan leva les bras au ciel.

– Je ne m'explique pas notre départ, raconta Buguet. On a rapporté je ne sais quoi à mon sujet et on m'a congédié sans vouloir m'entendre.

– Vraiment !

La révélation de Jasmin avait chassé le sourire de son hôte. Il bredouilla :

– Vous étiez heureux là. Et il n'y a pas moyen de rentrer ?

– Oh ! non ! sanglota Martine.

– Diable !

L'éperonnier prit une bouteille.

– Mais cela ne nous empêchera point de boire à mon enfant. Il a nom Nicolas-Daniel.

Le Parisien remplit les verres.

– À la santé de Nicolas-Daniel !

On but. Alors l'artisan, qui avait l'air embarrassé depuis l'aveu de Jasmin, déclara :

– C'est vraiment fâcheux que vous soyez arrivés aujourd'hui. La sage-femme loge dans la chambre qui vous était destinée et la maison est pleine.

Buguet fut gêné :

– Oh ! nous ne voudrions pas être importuns.

– En d’autres circonstances, nous vous recevrions comme des frères, affirma l’éperonnier. Mais aujourd’hui ! Vous voyez ce que je suis occupé et ma femme est au lit !

– Nous nous en irons !

– Ah ! pas sans avoir vu Nicolas-Daniel, protesta le jeune père.

Il alla prendre le nouveau-né, l’apporta vagissant, roulé dans une tavayolle :

– Il rit déjà !

Les Buguet regardaient le petit être rougeaud, aux chairs plissées, au nez épaté, qui crispait les poings dans la mousseline.

– Est-il joli ! murmura Martine.

– On a dit qu’il me ressemblait, répliqua l’éperonnier.

Les Buguet allèrent loger dans une petite auberge dont le patron était de leur pays. Là ils n’avouèrent plus qu’ils avaient été chassés de Bellevue. Mais l’hôte, enflammé par quelques « topettes de sacré chien », parla de la favorite :

– Ici on l’appelle la coquine au Roi. Sa mère est morte de la vérole et voici l’épitaphe qu’on fit à cette maquerelle :

Ci-gît qui, sortant d’un fumier
Pour faire une fortune entière,
Vendit son honneur au fermier
Et sa fille au propriétaire.

Jasmin souffrait.

– Des contes, dit-il. Il y a des gens méchants.

Mais l'aubergiste insistait :

– Vous verrez, Buguet, le peuple se révoltera. La Marquise dilapide les fonds du pays à des futilités. Elle fait tournevirer de jolies filles par d'ignobles valets pour les fournir au Roi dans une petite maison bâtie sur l'ancien Parc aux Cerfs de Versailles. Elle compromet de toutes façons le Bien-Aimé, qui n'ose plus venir à Paris et donne ses fêtes à Versailles, à Bellevue, à Crécy, à Fontainebleau ! Eh ! Cela finira mal ! Vous vivez au milieu des grandeurs, vous, mais dans ces affaires-là c'est l'opinion des poissardes, des charbonniers, des blanchisseuses, qui importe ! Ah ! Buguet, vous verrez un jour tout ce qui sortira des halles, des ateliers, des greniers et des caves pour s'en prendre aux rois et à leur sacrée bande ! J'ai senti ça, moi, aux émeutes de mai. Et depuis lors cela bout toujours, dans le fond de la grande marmite !

– Peuh ! vous écoutez trop les gens qui croient à tout et vous vous faites des idées noires !

– Des idées noires ! Avez-vous vu déjà le peuple furieux ? Non ! Ah ! Moi, j'ai frôlé des gaillards qui faisaient rage dans les rues et qui parlaient d'élever des barricades et de porter sur des piques les têtes des nobles !

– Vraiment !

– Ah ! oui ! C'était des crève-de-faim et des va-nus-pieds ! Que voulez-vous, quand l'estomac crie et que les pieds saignent !

– Ils feraient un jour des choses pareilles ?

– Ma foi, j'en ai bien peur !

Jasmin pâlit. Il vit une tête exsangue, terrible, le col rouge, au-dessus d'une canaille noire que dominaient des poings crispés.

– Pourvu que cela n'arrive pas, se dit-il. Malgré tout j'en mourrais aussi.

Le lendemain, au lever du soleil, Jasmin et Martine naviguaient dans le coche d'eau au long de la plaine de Juvisy. L'aube blafarde éclaira le chemin de halage, où pataugeaient les chevaux.

Sept ans auparavant, Jasmin, par une matinée de juin, avait voyagé là, plein d'espoir. Aujourd'hui il remontait la Seine l'âme navrée. Le rêve était brisé, les illusions étaient mortes, l'enchantement s'était évanoui. Il lui restait au cœur une blessure profonde qui lui fit bien mal lorsque le coche, ayant dépassé Champrosay, arriva en vue d'Étioles. Martine se cachait au fond de la cabine, n'osait regarder son mari. Jasmin poussa un grand soupir.

– Plus jamais ! Plus jamais ! dit-il en serrant les poings.

Cela pesait sur sa poitrine comme un poids de fer. En ce moment il crut que sa vie était terminée.

Corbeil apparut sous une averse. Le pont s'allongeait sans personne au dos de ses arches. Bientôt, à un tournant du fleuve, Jasmin aperçut dans le gris les coteaux du Coudray, avec l'endroit appelé la Demi-Lune, où les abbés de Mennecy avaient fait bâtir une sorte de donjon.

– Nous approchons de Boissise, pensa-t-il.

Et il se demanda ce qui l'attendait après une aussi longue absence. Une angoisse le saisit. Il lui sembla que le coche n'avançait plus. Déjà à Corbeil il avait prié un cavalier de sa connaissance qui regagnait Melun par la rive d'annoncer l'arrivée.

Le bateau doubla la tannerie de l'oncle Gillot. Tout était fermé. Puis ce fut Saint-Port, Saint-Assise. Vis-à-vis de Boissise-la-Bertrand, une barque stationnait au milieu du courant.

Un jeune homme s'y trouvait. Jasmin ne le reconnut pas d'abord. Puis, l'ayant dévisagé, il s'écria :

– Éloi Règneauciel !

C'était le premier amoureux d'Étiennette Lampalaire. Il venait aux nouvelles.

– Bonjour, Jasmin ! Bonjour, Martine ! disait-il en recevant les paquets qu'on lui passait du coche.

– Comment ! c'est toi, petit ? dit Martine. Comme ça te va de vieillir, ajouta-t-elle en sautant dans la barque.

– La mère Buguet n'est pas malade ? demanda Jasmin anxieux, en s'installant au milieu des bagages.

– Malade, non. Mais l'âge lui pèse. Vous aurez peine à la reconnaître. J'aime mieux vous prévenir pour que vous n'ayez pas l'air de la trouver changée, ça lui ferait de la peine, et elle en a eu tout son saoul depuis que vous êtes partis.

Jasmin retint un sanglot.

– Passe-moi les rames, ça ira plus vite !

Chaque fois qu'il se penchait, d'un grand bond la barque se rapprochait de la rive.

Comme Martine ignorant le sort de Tiennette ne pouvait répondre aux questions du garçon, tous se taisaient lorsque la pointe de l'embarcation s'enfonça dans les joncs de la berge.

Sans se retourner, Jasmin escalada la rive, suivi de Martine qui avait confié son butin au passeur. Ils allaient sans rien voir que la maison : elle était presque méconnaissable avec ses volets clos, le pignon humide et le marronnier qui avait grandi, mal taillé, et s'emportait à la cime.

La mère Buguet apparut à la porte. D'une main elle s'appuyait sur un bâton, de l'autre elle se tenait au chambranle. De loin on lui voyait le front assombri, les orbites embrumées de tristesse, les joues pâles, d'une pâleur un peu verte, le dos voûté. Jasmin s'élança, franchit le jardinet, enfonçant dans la pourriture des feuilles mortes. La vieille pour lui tendre les bras s'accota au mur. Elle pleurait.

– Ne pleurez pas ! Ne pleurez pas ! supplia Jasmin. C'est pour toujours que nous revenons.

– Laisse, laisse, petit, ça fait du bien.

Une quinte de toux secoua la vieille. Quand elle fut calmée, elle s'assit, s'informa : étaient-ils contents ? Pour elle il ne fallait pas abandonner leur place. Et tous ces beaux jardins que Jasmin avait faits là-bas ? Ce devait être magnifique ! Par contraste le sien allait bien le dégoûter ! Tant qu'elle avait eu la force, elle l'avait entretenu, mais depuis deux ans, oui ! c'était juste au départ de Tiennette que ça l'avait prise, comme une grande fatigue, l'ennui de vivre.

– Dame, ça se comprend, cette petite, elle me parlait de vous, elle ne voyait rien de mieux au monde et là-dessus on s'entendait. À force d'envier un bonheur pareil au vôtre, elle m'y faisait croire. Et maintenant, plus je vous regarde, plus je doute que vous soyez heureux ! Les grands sont ingrats, bien souvent.

– Mais non, la Marquise a toujours été bonne. Malgré cela on ne peut être toute sa vie chez les autres, et puis nous en avions assez d'être loin de vous, dit affectueusement Martine.

– Oh ! ma fille ! C'est toi qui as eu la bonne idée de revenir ! Et moi qui t'accusais de me l'avoir pris pour toujours. Dieu est juste ! Il me semblait que j'avais mérité de vous revoir ! Enfin ! Enfin ! Je suis bien heureuse !

Elle haletait ; ses enfants furent effrayés. Sur leur conseil elle se mit au lit. À ce moment la tante Laïde Monneau entra sans frapper :

– Eh bien ! Eh bien ! En voilà une histoire ! C'est comme ça qu'on revient sans prévenir le monde ! Quand le garçon à Cancri m'a avertie, j'ai tressauté si fort sur ma chaise que ma chaufferette a culbuté. Au bout de sept ans ! Revenir comme ça sans crier gare ! Au risque de donner le coup de mort à cette pauvre Buguet ! Enfin, puisque vous voilà, laissez-moi vous embrasser et vous regarder à mon aise !

La bavarde reprit :

– J'espère que ce n'est pas les mains vides que vous revenez ? Vous devez pourtant avoir eu du tourment... Ça se voit à votre mine... Enfin ! Si votre affaire est faite !

– Tante Laïde, interrompit doucement Martine, nous sommes assez de deux pour compter notre fortune. Là-dessus, laissons dormir la mère.

Elle sortit en affectant de marcher sur la pointe des pieds. Jasmin et Laïde la suivirent.

Dehors une rumeur attira leur attention. Des villageois arrivaient aux nouvelles. Cancri le cordonnier portait sur sa tête frisée et grisonnante un des paquets de Jasmin. Euphémin Gourbillon suivait, le dos courbé sous une manne assez légère : il se déchargea de son fardeau, mais son échine ne se redressa point. Le joyeux dévot avait un nez rouge, les yeux éraillés, les joues bourgeonnées. Il souhaita le bon retour aux Buguet d'un air triste. Nicole Sansonnet vint. À un de ses bras devenus trop courts, elle tenait un panier rond où bâillaient des poissons sortant du vivier. Elle les apportait pour se faire une entrée.

– À Paris on n'en mange pas d'aussi frais, dit-elle. Mais à Bellevue ça doit être un plaisir ! On les engraisse bien sûr ! Aussi vous devez être difficiles ! Mais si vous nous restez il faudra vous réhabituer aux petits poissons et aux petites gens !

– Ce n'est pas pour toi que tu parles, riposta Martine. Tes rotondités font honneur à ta marchandise !

Nicole minauda en serrant les lèvres. Un sale propos de Gourbillon la fit pouffer d'un large rire édenté, qui ouvrit un trou noir dans son visage.

Martine et Jasmin observaient avec tristesse les décrépitudes de leurs anciens voisins.

– Comme on devient !

Pourtant, en ce moment, la curiosité animait le visage de tous ces rustres et faisait luire leurs regards.

Ils étaient venus pleins d'envie. Ils repartirent heureux. Les femmes trouvaient que Martine « en avait rabattu », qu'elle n'était plus aussi fière, que d'ailleurs « il n'y avait pas de quoi », car elle faisait moins envie que pitié avec ses yeux caves et son front soucieux.

– Ils vous ont des airs de chiens fouettés !

– On voit qu'ils en ont gros sur le cœur !

– M'est avis qu'ils sont revenus avec un chétif butin !

– Tout de même, ils sont bien discrets sur la cause de leur départ, affirma une Règneauciel.

– C'était le meilleur moyen de vous clore le bec, tas de pies ! répliqua Cancri. À vous entendre jacasser sans rien savoir, on se demande ce que ce serait si vous étiez renseignées !

– Bien dit, savetier ! affirma Gourbillon. Là-dessus allons boire à la santé des revenants !

– Tu nous invites, Euphémin ? demanda la Sansonnet.

– Après tous vos bavardages, un seau d'eau vaudra mieux pour vous rincer la langue !

Le soir même l'état de la mère Buguet empira.

Martine, qui toute la journée avait nettoyé le logis, sommeillait, la tête entre ses bras étendus sur la table. Au chevet de la malade Jasmin veillait.

Atterré, le jardinier voyait la fièvre empourprer le visage aux pommettes saillantes de la Buguet, brûler ses pauvres

mains dont les veines se gonflaient de sang noir. Ses mains, à lui, étaient froides, un peu tremblantes : doucement, il les posa sur le front de sa mère. Elle sourit vaguement sous cette fraîche caresse. Jasmin la renouvela souvent et chaque fois il fut payé d'un regard tendre, en même temps que la vieille murmurait, comme sortant d'un cauchemar :

– Ah ! c'est toi ! Que je suis heureuse ! Je vais dormir encore un peu, tu ne vas pas me quitter ?

La nuit se passa ainsi. Martine, avec des simples ramassées en leur saison, fabriquait des tisanes qu'elle sucrait de miel, pour apaiser les quintes de toux devenues plus fréquentes.

À l'aube Jasmin courut à Melun chercher un médecin. Il faisait grand jour lorsque la berline du vieux praticien traversa le village. Elle s'arrêta devant la maison Buguet. Ce fut Laïde Monneau qui ouvrit la porte.

– Hélas ! Hélas ! s'écria-t-elle en levant les bras, le curé lui serait peut-être plus utile, soit dit sans vous offenser ! La pauvre femme ne peut plus rien avaler !

Le médecin alla droit au lit, d'où s'élevait un râle. Il regarda tristement la malade :

– Laissez-la en repos, le temps achève son œuvre.

D'un geste lent de vieux philosophe, il remit son gant de laine qu'il avait ôté en entrant.

– Il n'y a rien à faire, mon pauvre ami, avoua-t-il à Jasmin.

– Rien ?

– Rien.

Le médecin partit. Alors des voisins firent irruption dans la maison. Ils s'informèrent de ce qu'il avait ordonné et tous protestèrent.

– Ce n'est pas la peine de l'appeler pour qu'il ne donne pas une recette !

Chacun proposa un remède.

– Une bonne saignée, ça fait revenir de loin, dit la tante Gillot. La sage-femme de Corbeil s'y entend. Elle a la main légère. Son coup de lancette fait moins mal qu'une piqûre d'aiguille. Grâce à elle mon homme n'est que paralysé au lieu d'être mort.

– Quand j'étais grosse de mon petit dernier, surenchérit la femme d'Eustache Chatouillard, qui se trouvait à Boissise chez des parents, elle m'a guérie d'une mauvaise toux qui me tenaillait le ventre jusqu'au tréfond, rien qu'en me bouchonnant avec une poignée d'orties ! Ah, dame, il m'en a cuit longtemps, mais je suis arrivée à terme. Sans ce remède, j'avortais, bien sûr !

Laïde Monneau interrompit :

– Bien sûr ! Bien sûr ! Rien n'est sûr en ce monde, la Chatouillard ! En tous cas, c'est pas votre sage-femme qui tirera la Buguet de là. Et si le diable la guette, il est grand temps d'aller chercher le curé, car elle pourrait passer, la pauvre femme !

– J'y cours, dit la Sansonnet.

– On la dirait morte, reprit Laïde.

Martine, toute éplorée, traversa la chambre. Devant son chagrin le silence se fit. Très vite elle monta l'escalier de sa

chambre ; là elle déficela un grand panier, le fouilla et y prit un coffret. Elle en retira une chose précieuse, enveloppée d'un mouchoir, puis redescendit l'escalier en courant.

– Du courage, ma bonne, lui dit la femme d'Eustache. Si tu as besoin d'un coup de main pour la remuer, je suis là.

– Merci, répondit Martine, nous sommes déjà trop autour d'elle. Ça mange l'air.

La tante Gillot, penchée sur le lit, observait la mourante :

– Mon Dieu ! Vlà son nez qui se pince, on ne l'entend plus respirer ! Et le curé qui ne vient pas !

Martine s'approcha de Jasmin. Elle lui remit l'objet qu'elle tenait. C'était un coquet miroir encadré d'écaille que la marquise de Pompadour avait abandonné à la soubrette parce qu'il était fêlé. Le jardinier jeta un regard triste sur la glace brisée, puis, se penchant vers sa mère, qu'il baisa au front, il le lui mit au-dessus des lèvres.

– Vois, Martine, elle respire. Le miroir est terni.

À ce moment le curé entra. Martine et Jasmin soulevèrent la malade sur l'oreiller. Elle soupira :

– À boire !

Une lueur passa dans les yeux de Jasmin. Avec une cuiller, Martine fit prendre à la Buguet deux gorgées d'eau à la fleur d'oranger. La vieille rouvrit les yeux, regarda son fils :

– Ah ! J'ai trop dormi ! J'ai trop dormi ! Donne tes mains !

Mais elle ne tendit pas les siennes. Comme deux chauves-souris abattues qui cherchent l'ombre, elles couraient incertaines sur le drap de grosse toile ; elles le saisissaient, le tiraient dans un vague désir d'ensevelissement, qui n'aboutissait pas et renaissait toujours avec la même ardeur impuissante.

– Laissez-nous seuls, dit le curé.

– Non ! Qu'ils restent ! Ah ! J'ai trop dormi, soupira la mourante.

Comme ses paupières étaient closes, Martine et Jasmin s'éloignèrent sur un geste du prêtre.

Quand ils rentrèrent tout le monde les imita.

La Monneau, de son œil sec de vieille poule, suivait toute la cérémonie. À la communion elle dit :

– Pourra-t-elle garder le bon Dieu ?

Elle découvrit les pieds pour qu'on y mît les saintes huiles.

La tante Gillot était affolée, ses soupirs gonflaient son épaisse poitrine, ses joues luisaient sous les larmes. Mais elle pleurait plutôt sur elle-même, car elle répétait avec douleur :

– À qui sera-ce le tour maintenant ?

La femme d'Eustache, l'air hébété, tenait dans ses bras son dernier-né, qui frappait de ses petits pieds le ventre de sa mère, resté gros. Pendant la prière des agonisants, Laïde, qui en épiait l'effet sur les traits de la moribonde, s'écria tout à coup :

– Elle a passé !

D'une main fébrile, Jasmin présenta le miroir aux lèvres de sa mère : il ne ternit pas. Le jardinier chancela. Le miroir roula sur le sol.

– Heureusement que j'arrive, dit Nicole Sansonnet, qui retint Jasmin dans ses bras. Jetez-lui de l'eau à la figure !

Martine était déjà près de son mari. Elle baisait son visage douloureux, frappait le creux de ses mains ; elle tira de sa poche un vieux flacon de sels trouvé dans les rebuts de la Marquise et le lui fit respirer. Jasmin se ranima. Alors Rose Sansonnet lui remit le miroir qu'elle avait ramassé : une nouvelle fente traversant la première faisait une croix dans sa clarté.

– Lequel de vous deux va fermer les yeux à la défunte ? demanda Laïde Monneau.

Martine repoussa doucement son mari, voulant lui éviter ce cruel devoir. Elle se pencha sur la Buguet, posa une bouche brûlante sur le front immobile, puis murmura en baissant les paupières de la morte :

– Vous ne verrez plus les méchants !

Elle ajouta :

– Dis-lui adieu, Jasmin, et laissons-la dormir.

Le fils embrassa la mère et, docile, suivit sa femme, qui l'entraîna hors de la chambre funèbre.

– Ce que c'est que de nous ! soupira la tante Gillot.

Le curé avait rejoint Jasmin. Il consolait le jardinier :

– Vous reverrez votre mère à la Résurrection. Elle sera comme elle fut au temps de sa pleine jeunesse. Saint Thomas a annoncé que le miracle aurait lieu au crépuscule, au moment où le soleil et la lune seront à l'endroit même où ils furent créés. L'archange saint Michel sonnera de la trompe avec tant de force que les morts l'entendront et les anges gardiens reconstruiront le corps de leurs anciens pupilles.

XV

Tous ces événements avaient anéanti Buguet. Durant l'hiver, Martine vit son mari penché des jours entiers sur les livres de M. de la Quintinye, mais le soir descendait sur la même page que l'aube avait éclairée. Et qu'importait à Buguet les lois de l'horticulture ! Il avait planté un paradis et il ne pouvait oublier qu'il en était chassé ! Des souvenirs poignants se bousculaient en lui.

Les époux ne parlaient jamais du passé, sentant que des paroles les eussent fait souffrir davantage et que les consolations étaient inutiles.

Mais pour distraire Jasmin, Martine se prit à l'exciter au travail. Émoussant les arbres fruitiers pendant le jour, au soir elle fourbissait les sécateurs, la serpette, l'égoïne, dont la rouille rongeait les lames. Une nuit de gel que la faucille sortait brillante de ses mains, elle dit à Buguet :

– Vois-tu, mon pauvre homme, si tu le veux, nous pouvons aussi nous décrasser de notre misère. Le présent n'est pas pire pour nous que pour les autres. Combien se contenteraient de notre sort ? Avec nos économies et l'argent que nous a laissé ta mère nous possédons mille écus sonnants ! Et puis, Dieu merci, nous avons nos bras !

Jasmin ne dit mot.

– Hier, reprit Martine, en passant devant le parc du marquis d'Orangis, j'ai vu que ses arbres étaient en aussi piteux état

que les nôtres. Va lui offrir tes services, que son père ne dédaignait pas.

– J'irai, promit Jasmin.

Les jours passèrent. Il fallait se décider.

– Après les gels poussent les bourgeons, ce sera trop tard, dit Martine.

Par un clair matin de février Jasmin se présenta à la porte du parc.

Depuis que le vieux marquis avait disparu, son petit-fils habitait le château. Insolent et dur, il affectait de ne pas regarder les villageois. Il exigeait des corvées, donnait des coups de cravache et viola, dit-on, une des filles aux Régneauciel.

Ce fut dans le fond de son parc, où il tirait des pics-verts, que Jasmin, conduit par un domestique, aborda le jeune seigneur. Il lui fit ses offres pour façonner le jardin au goût du jour, tailler les arbres :

– Beaucoup de ceux-ci ont été plantés par mon père. Cet érable a plus de quatre-vingts ans. Mon grand-père l'élagua le premier. Son tronc n'a pas un chancre. On le dirait de marbre.

Buguet passa la main sur l'écorce fine et jaspée.

– Il meurt malheureusement par la cime, continua-t-il. C'est dommage. Il faudrait le rabattre.

Le châtelain, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, arma son arquebuse et, tirant sur l'érable, fracassa une branche.

– Voilà comment je taille mes arbres, railla le gentilhomme. Mais crois-tu, manant, qu'il soit aisé d'entrer chez un d'Orangis ? Je t'ai écouté trop longtemps. De qui te recommandes-tu ?

– J'ai planté les jardins de Bellevue, sous les ordres de M. de l'Isle, et suis resté près de neuf ans comme jardinier au service de Mme la marquise de Pompadour.

– Et pourquoi la Marquise t'a-t-elle chassé ?

– Je l'ignore, répondit Buguet en baissant la tête.

– Va le lui demander et reviens me le dire.

Le marquis rechargea son arme et regarda le jardinier s'éloigner. L'homme marchait le dos courbé, embarrassé de ses bras qui lui semblaient gourds et lâches.

En rentrant Buguet dit à Martine, d'un ton qu'il voulut rendre indifférent :

– Le marquis est un braque qui taille ses arbres à coups d'arquebuse et n'a que faire de mon travail.

Martine exigea des détails. Jasmin ne put s'empêcher de tout lui raconter, rougissant encore de l'affront.

La paysanne eut une révolte.

– Les nobles, s'exclama-t-elle, les nobles, des égoïstes, des sans-cœur, ils nous piétineraient sans vergogne. Nous ne sommes rien pour eux. Ah ! qui sait, on se vengera !

Ces mots rappelèrent à Jasmin les murmures de la populace qui avaient monté un jour jusqu'à Bellevue.

– Le peuple a aussi ses méchants, dit-il.

Quelque temps après, Buguet se dirigea vers le château de Courances, espérant y trouver l’emploi d’aide jardinier. Il traversa la Seine, grimpa par Vosves, Perthe, Cély. C’était un froid matin où la rosée semblait de lait sous le ciel bleu. L’hiver pluvieux avait empêché de travailler la terre et avancé la pousse des bourgeons. Toutes les fleurs vivaces perçaient déjà les plates-bandes.

Le concierge de Courances ne reconnut pas Jasmin, tant il avait changé. Buguet dut se nommer. L’homme eut un mouvement de plaisir à revoir une ancienne connaissance. Mais son sourire s’effaça bientôt :

– Tu sais, camarade, les gens de la marquise de Pompadour sont vus ici d’un mauvais œil. J’ai le regret de ne pouvoir te garder plus longtemps.

Il fit un pas pour reconduire Jasmin. Celui-ci insista :

– Je ne suis plus à Bellevue. J’ai repris mon ancien métier de fleuriste avec l’aide de ma femme, et comme autrefois je façonne les jardins, je fais des corvées et j’ai pensé qu’en cette saison on pourrait m’occuper.

– En ce cas, c’est une autre affaire. Viens voir le maître jardinier, un nouveau, pas commode.

Il conduisit Jasmin vers les serres ; un homme y donnait des ordres brefs à des jeunes gars occupés à lever les paillassons qui interceptaient le soleil. Buguet lui fit sa demande que le portier appuya en disant :

– Il sait son métier.

– D’où sors-tu ? demanda le maître.

– De Bellevue.

– Je n’ai point de place ici pour les gens qui ont servi chez la catin du Roi. Monsieur le comte me chasserait si je t’embauchais !

Pendant quelques secondes Buguet resta hébété, puis les larmes lui montèrent aux yeux et il s’esquiva comme un voleur, évitant le concierge, qui ne le vit pas sortir.

Cette tentative fut la dernière. À partir de ce jour Buguet s’enferma chez lui. Mais l’ivraie qui avait envahi son jardin étouffait aussi son courage. Il ne s’occupa plus guère que des arbres à fruits.

En août un confiseur de Melun vint chercher ses prunes, qui étaient réputées. En septembre il descendit ses poires fines au marché de Corbeil. Le voyage fut dur, car il faisait du vent et les vaguelettes de Seine se brisaient à l’avant de l’embarcation. À Corbeil, Jasmin regarda au loin, avec amertume, les peupliers qui voilaient Étioles, et son cœur se serra. À la fin d’octobre des marchands enlevèrent ses pommes.

Ils avaient un chaland accoté à la rive. Quand il fut plein ils jetèrent de grandes bâches vertes sur les fruits rouges et blonds et descendirent vers Paris.

Jasmin ne retrouvait plus la force de cultiver des fleurs, sauf pour Martine : quelques violettes en mars, puis des jonquilles ou des bassinets, des croix de Jérusalem et quelques géraniums. Ces plantes ornaient les petits théâtres que Jasmin avait raccoutrés et elles suffirent, avec les fleurs des pommiers et des cerisiers au printemps, puis en automne les flammes des

sorbiers et des buissons ardents. D'ailleurs Martine ne sortait jamais sans rapporter un bouquet des champs ; elle excellait à découvrir les places mystérieuses où poussent les orchidées sauvages, telles que l'ophris, qui croît en juin sur les coteaux exposés au levant.

Les Buguet vivaient solitaires. Les pauvres autant que les seigneurs leur faisaient grise mine. Seul Vincent Ligouy venait quelquefois travailler au verger. Il chantait, et cela faisait rêver Buguet. L'insensé montrait de la tendresse plein ses yeux, dès qu'il entrait et souvent il embrassait la main du jardinier qu'il avait prise brusquement.

Les autres reprochaient aux époux la mort de la mère Buguet. Laïde Monneau, qui gagnait une figure bouffie sous ses cheveux blancs et marchait comme une canne, s'apitoyait dès qu'elle voyait Martine :

– La pauvre défunte ! clamait-elle d'une voix aussi verte que la luzerne. Elle eût vécu encore si on ne l'avait laissée seule ! Moi qui veillais sur elle comme si j'avais été sa fille, je la voyais se manger les sangs tous les jours ! Elle se minait ! Elle se minait !

Quand Jasmin allait porter quelques pauvres chrysanthèmes au cimetière, les gens le dévisageaient avec des yeux sournois.

– Ça l'avance bien à cette heure, la vieille, dit une des Règneauciel. Il fallait lui donner plus de soins pendant sa vie. Les fleurs ne profitent qu'aux abeilles, maintenant qu'elle mange les pissenlits par la racine !

Comme Jasmin ne travaillait plus autant :

– Le fainéant ! disait-on. Il a appris chez les grands à passer de grasses journées pendant que sa mère préparait elle-même son pain noir.

À cause du décès de la mère et des objets du ménage qu'ils durent renouveler, les Buguet furent forcés, dès la seconde année de leur retour, d'entamer fortement leurs économies. Les commandes n'arrivant pas, le pécule s'épuisait. Le fleuriste vendit au prieur de Saint-Guenault, à Corbeil, les livres de M. de la Quintinye, et ses gravures de jardins de propreté aux religieuses Augustines qui voulaient créer des parterres près de leur église de Saint-Jean-de-l'Ermitage. Elles employèrent même Buguet durant quelques jours. Il dut orner les autels et se rappela la façon dont Piedfin formait jadis les bouquets destinés au culte. Le talent qu'il montra le fit rappeler pour garnir des églises et les jardins des curés, à Notre-Dame de Corbeil, à Saint-Léonard et à Saint-Jacques.

Mais ces profits ne suffisaient point à rendre à la maison de Buguet sa petite aisance. D'ailleurs, les dîmes, la gabelle, les corvées augmentaient. L'État saignait le peuple à fond. Les artisans et les laboureurs se plaignaient.

Un maréchal ferrant, qui venait quelquefois chez Jasmin prendre des feuilles et des fleurs de châtaignier pour guérir les chevaux poussifs, racontait les misères des pauvres et la méchante humeur de ceux qui souffraient :

– Les gens deviennent des bêtes, affirmait-il.

Dans le village on accusait les Buguet :

– Ils ont eu leur part à la galette des rois quand ils étaient à Bellevue.

Deux événements aggravèrent cette hostilité.

On apprit par les laquais du marquis d'Orangis qu'Agathon Piedfin était compromis dans une affaire de bougrerie. Les villageois se rappelèrent qu'il était venu à la noce de Jasmin.

Laïde Monneau accourut :

– Quand je pense que j'ai plumé des volailles avec lui ! Mon Dieu ! Ce qu'on risque à se frotter comme ça au premier venu ! Et puis, de vider des chapons tout seul avec une femme, ça peut leur donner des idées, à ces coquins-là !

Vers le même temps le bruit arriva que Tiennette Lampalaire, dont personne ne recevait plus de nouvelles, avait servi au Roi, dans la maison du Parc aux Cerfs, à Versailles.

– Elle est restée longtemps chez le Roi, avait dit un valet du marquis d'Orangis. Puis, attirée par un racoleur, elle est venue fringuer à Paris et fut bientôt la plus délurée danseuse de guinguette connue au Petit-Chantilly et au Grand-Vainqueur. Puis je la vis rue Pierre-au-Lard, criant aux passants : chit ! chit ! le soir, par son volet entr'ouvert.

Le village fut bouleversé.

– C'est-il Dieu possible ! s'écria la tante Monneau. Évertuez-vous à prêcher d'exemple pour éduquer la jeunesse ! C'est pourtant pas les bons conseils qui lui ont manqué ! Pour ma part je l'ai mise en garde contre tous les dangers qui guettent une honnête fille à son arrivée dans le grand monde. Et moi qui un jour l'ai caressée d'un revers de main parce qu'elle venait écouter ce que nous nous disions entre femmes, Rose Sansonnet et moi ! Ah ! faut qu'elle en ait entendu bien d'autres, à Bellevue, pour en arriver là. C'était donc un repaire de paillards et de catins, votre château ?

– Pourtant, dit Rose Sansonnet, elle a eu la bonne fortune la plus relevée, puisqu'elle a couché avec le Roi !

– Peuh ! c'était pas la peine qu'elle aille au catéchisme pour devenir pareille à la marquise de Pompadour !

Jasmin était atterré :

– Que de calomnies ! s'écria-t-il.

Martine, qui en savait plus que son mari, fit un geste vague.

Alors les commères la traitèrent d'entremetteuse.

– On t'a payé cher l'honneur de Tiennette ?

Martine se sauva. Des enfants lui lançaient des pierres.

À la suite de ces nouvelles, Éloi Règneauciel et plusieurs de ses amis attaquèrent Jasmin un soir, au bord de la Seine. Il allait sans doute être jeté dans le fleuve quand de violents coups de bâton plurent sur la tête des agresseurs. C'était Vincent Ligouy. Il sentait qu'un danger planait sur Jasmin et il veillait.

Vers la fin d'avril 1764, un matin, Laïde Monneau et Nicole Sansonnet passèrent devant la maison de Buguet. Il faisait un joli temps printanier. Les alouettes planaient au-dessus des champs et la Seine était bleue. Les deux paysannes paraissaient solennelles comme le jour de Pâques.

– Elle a crevé, dit Laïde à Jasmin.

– Qui ?

– La coquine au Roi.

Le jardinier pâlit.

– Oui, dit Nicole, le 15 de ce mois, dans les petits appartements, à Versailles. On ne parle que de cela au marché de Melun. Elle est enterrée, à ce qu'on m'a dit, au couvent des Capucins. La v'là à son tour dans une boîte, celle qui mit tant de monde au cachot !

– On ne dit pas de quoi elle est morte, reprit Laïde. Des femmes comme celle-là on ne sait pas de quoi ça meurt.

– Allez-vous-en ! hurla Buguet.

Il avait l'air si étrange que les deux bavardes obéirent. Alors le jardinier s'affala sur un escabeau.

Toute la douleur retenue au fond de son cœur depuis des années sauta à sa gorge, creva en sanglots.

Maintenant, c'est bien fini ! Toujours Jasmin a espéré. Chaque matin il attendait un billet de Mme de Pompadour. Souvent il avait cru tenir le papier de petit format, doré sur tranche, avec le cachet aux trois tours qui le rappelait… Mais, c'est fini ! Les crachements de sang ont tué la Marquise. Buguet la voit pâle, très pâle, plus pâle qu'elle n'était les lendemains de fête, quand elle buvait du lait d'ânesse.

Elle est morte ! Cela pèse sur Jasmin. Il a le vertige du passé. Une angoisse l'étreint. Il étouffe, ouvre la porte et les fenêtres à l'air qui entre chargé des arômes du printemps.

– Les fleurs ! murmure Buguet. Elle les aimait !

Il sort, la poitrine gonflée, et machinalement cueille sur les petits théâtres des anémones, des primevères, des auricules. Il

cueille sans plus penser, sentant le soleil sur son dos, sur ses tempes qui grisonnent. Il cueille d'une main tremblante et verse des larmes dans les calices.

Martine arrive :

– Tu me fais un bouquet ?

Le jardinier, serrant les tiges, cache son visage ruisselant.

– Tu sanglotes, Jasmin ?

Jasmin laisse rouler sa tête sur l'épaule de sa femme.

– Elle est morte, murmure-t-il.

Martine comprend. Elle saisit le bras de Buguet :

– Rentre, il ne faut pas qu'on te voie pleurer !

Elle installe Jasmin près de la table, mais ne trouve point de mots pour le consoler.

– Avons-nous été malheureux ! dit Buguet.

– Que veux-tu ? Nous avons eu nos jours de bonheur. Et tous n'en ont pas dans la vie.

Elle passe le bras autour du cou de Jasmin :

– Mais je te reste !

– Oui, ma bonne Martine, je me plains et tu es là ! J'ai dû souvent te navrer le cœur !

– Non, Jasmin, rien n'est arrivé par ta faute.

– Je t’ai mortifiée, Martine !

– Allons, mon pauvre homme, ne te lamente pas sur des peines passées ! De te voir si chagriné ça me fait du mal, et à notre maîtresse aussi, ajouta Martine très doucement, car maintenant qu’elle est là-haut elle reconnaît ceux qui lui sont fidèles.

– Oui, oui, dit Jasmin d’une voix sanglotante. Elle me pardonnera ma folie. Tu m’as bien pardonné, toi, Martine. Et pourtant il a dû t’en coûter de faire bien des choses…

– C’était pour te forcer à m’aimer. Tout à cet effet m’était doux. Et à vrai dire jamais notre maîtresse ne m’a porté ombrage. Et même, voici la preuve que je ne fus point jalouse.

Martine disparut dans la chambre voisine. Jasmin entendit un bruit de clef. Martine revint avec une gravure qu’elle déroula.

– Elle ! s’écria Jasmin.

– Dieu me pardonne, dit Martine, c’est la seule chose que je volai en ma vie !

C’était la Pompadour en « belle Jardinière », portant sur la tête un chapeau de paille, au bras gauche un panier de fleurs, de la main droite une branche de jacinthe.

Buguet prit l’estampe :

– J’ose la contempler devant toi, Martine. Maintenant ce n’est plus ni lâche ni méchant.

Martine laissa Buguet regarder la gravure, puis elle dit :

– Je veux ce portrait à notre muraille. Nous l'aurons chaque jour devant les yeux.

– Oh ! Martine ! Cela te ferait souffrir !

– Non ! Ce qui peut te consoler ne peut me déplaire. J'aimais aussi la Marquise et de la savoir disparue cela me fait de la peine. Elle était si bonne pour moi. Jamais je ne croirai qu'elle fut cause de nos malheurs.

Quelques jours après l'image ornait la chambre.

Jasmin et Martine entretinrent des bouquets de fleurs sous le portrait de leur ancienne maîtresse.

Et la favorite, qui posséda tant de jardins et de parcs splendides, garda, après sa mort, alors qu'elle était oubliée, un parterre que des humbles cultivaient dans un coin de village.

XVI

Depuis des temps éloignés, les Buguet n'avaient cessé d'être la proie du village ; leurs cheveux blancs ne faisaient pas cesser les rancunes, que les rustres, avec des méchancetés de bêtes fauves, transmettaient à leurs enfants.

Quand il se rendait le dimanche à l'église, Jasmin entendait toujours les mêmes propos. On lui reprochait la mort de la mère Buguet, la disparition de Tiennette Lampalaire. Personne n'oubliait que le jardinier s'était vu chassé de Bellevue après avoir été le serviteur de la « putain du Roi ». Les nouveau-nés, à Boissise, paraissaient téter cette haine avec le lait de leurs mères. Les Règneauciel et les Lampalaire se montraient les plus venimeux et les plus hostiles. Ils menacèrent plusieurs fois les Buguet de mort.

Le curé seul venait chez Jasmin avec un bon sourire. Il consolait, prêchait la résignation. Il était maigre et pâle. On disait qu'il avait bien cent ans. Il trouva pour Buguet quelques travaux dans des cures et des couvents.

De son côté Martine allait coudre à Melun chez des bourgeois. Elle rapportait quelques sols. Mais elle était obligée de revenir au bord de la Seine par des nuits où le vent sifflait. Jasmin allait à sa rencontre et ils rentraient sans espérance de jours meilleurs. En hiver, ils se couchaient tôt pour ne consommer ni huile ni chandelle, et ils ne se nourrissaient souvent que de pain d'orge et d'avoine. Jasmin, le dos voûté, rattachait ses semelles avec des cordes pour peiner dans son jardin et Martine, les traits tirés, la mine creuse, finit, quand elle se rendait à Melun,

par ressembler à une vieille pauvresse qui va quêter par les chemins.

Les Buguet avaient toujours gardé à leur muraille le portrait de la marquise de Pompadour. Jasmin cultivait quelques fleurs pour composer des bouquets qu'il mettait pieusement sous l'image.

Cette fidélité redoublait l'acharnement du village. Les gens rendaient les pauvres jardiniers responsables des exactions croissantes qui amaigrissaient leurs pitances. On leur montrait le poing :

– Vous recracherez ce que vous avez avalé chez les nobles !

Les paysans récriminaient contre le droit exclusif de chasse, celui de fuies et de colombiers. La dîme les exaspérait.

– C'est pour payer les frais de vos ripailles à Bellevue que nous sommes réduits à manger l'herbe ! criaient-ils aux Buguet.

Ceux-ci protestaient doucement. Jasmin se hasarda un jour à dire que la Marquise avait des goûts de bergère.

– De porchère ! lui fut-il hurlé. Elle a gardé sur terre les cochons du diable et elle les soigne en enfer !

Cependant depuis trente années les événements s'étaient pressés.

Louis XV était mort. La nouvelle reine était une Autrichienne, que personne n'aimait.

En 1789, le bruit se répandit que Louis XVI était ruiné et qu'il voulait demander de l'argent au peuple.

– Tu vois, dirent les paysans au vieux Jasmin, c'est nous qui paierons les violons !

Quelque temps après un des Règneauciel, Pierre, garçon de vingt ans, accourut essoufflé de Melun :

– Le peuple de Paris a pris la Bastille d'assaut ! s'écria-t-il. Ils ont massacré la garnison !

On s'assembla vis-à-vis de l'église. Pierre, qui avait vécu dans la capitale, parla de la liberté conquise. Il voulait aller se battre contre les Suisses et les Allemands du Roi.

À ces nouvelles, le vieux Jasmin vacilla sur ses jambes. Son visage, tout fripé par les rides et qu'encadrait une barbe argentée, devint plus pâle.

– On vit trop ! On vit trop ! murmura-t-il en levant une main tremblante.

Pierre Règneauciel entra chez lui, désigna le portrait de la Pompadour :

– Tu devrais brûler cela !

– Non ! s'écria le vieillard d'une voix rauque.

– Cela te portera malheur !

Les jours suivants, Pierre se promena dans le village avec quelques galvaudeux. Ils donnaient les détails sur l'événement du 14 juillet. Ils mirent des feuilles vertes sur leurs feutres cabossés pour imiter Camille Desmoulins au Palais-Royal : ils

remplacèrent bientôt les feuilles par une cocarde rouge et bleue et Règneauciel agita une pique de garde national, qu'un marinier lui avait apportée de Paris.

Bientôt on apprit que les paysans boutaient le feu aux châteaux par toute la France. Jasmin craignit pour celui de Bellevue. Il le voyait avec ses quatre murailles noires, son toit écroulé, les serres détruites, les orangers jetés sur le sol comme les révoltés que la mitraille avait tués le long des murs de la Bastille. Le soir il fouillait l'horizon du côté d'Étioles.

Cependant les événements se calmèrent pour de longs mois. Une ère fleurie semblait renaître. Il vint de Paris quelques vagues espérances. Une fête avait eu lieu au Champ-de-Mars, où le Roi avait embrassé les représentants de la commune et les fédérés des départements. On se répétait jusqu'à Boissise les inscriptions patriotiques de l'arc de triomphe. L'Assemblée constituante ayant aboli les titres, les armoiries, les livrées et les ordres de chevalerie, Pierre Règneauciel affecta d'appeler le seigneur du village « citoyen Orangis ».

Mais peu après les manants virent plusieurs berlines attelées chacune de six chevaux s'arrêter devant le château. Le marquis descendit de l'une d'elles, botté à l'anglaise, sanglé dans un habit vert-dragon, les jambes serrées en une culotte de peau de daim. Il portait un chapeau rond qu'il s'enfonça, d'un geste colère, en pénétrant dans son parc.

Les valets hissèrent de grosses malles dans les voitures. Des villageois vinrent regarder. Les laquais les chassèrent avec furie.

Quand les berlines furent chargées, elles partirent au galop.

Pierre Règneauciel courut derrière le cortège en agitant un vieux pistolet sans amorce :

– Ils émigrent ! Ils émigrent !

Il revint essoufflé devant l'église et cria :

– Vive la nation !

Jasmin hocha la tête :

– Cette fuite ne présage rien de bon.

Ses pressentiments ne le trompèrent pas. On sut que Louis XVI avait fui aussi et que, ressaisi du côté de Varennes, il était sous la garde de la nation.

Pierre Règneauciel, en revenant de Melun, cria plusieurs fois :

– Vive la République !

Beaucoup de paysans ne comprirent pas ce mot. Pierre expliqua que c'était la suppression des rois.

Ses auditeurs frémirent.

– Au moins aurons-nous le pain quotidien ?

– On pillerait !

Puis des bruits de guerre circulèrent. Toute l'Europe, excitée par les émigrés, s'apprêtait à envahir la France. Règneauciel raconta qu'il avait vu des poteaux rouges sur lesquels il était inscrit : « Citoyens, la patrie est en danger. » Il parla de s'engager dans les armées qui allaient se battre à la frontière. Sa pique de garde national ne le quittait plus.

Jasmin entrevit des choses épouvantables. Les châteaux flambaient dans ses rêves. On massacrait les habitants. Il se réveillait hagard, et murmurait :

– Dieu ! qu'il ne lui arrive point de mal !

La vieille Martine savait pour qui son mari craignait. Elle n'osait lui rappeler que la marquise de Pompadour était morte depuis longtemps. Mais quand le jour pointait Buguet se souvenait et disait en hochant la tête :

– C'est fini ! Tout est fini !

En août 1792, l'écho des canons qui avait tonné à travers les Tuileries parvint à Boissise. Buguet trembla pour les beaux arbres et les statues. Au mois de septembre, Règneauciel arriva chez le jardinier.

– On en a massacré des centaines ! s'écria-t-il.

– Des centaines ? demanda Jasmin anxieux.

– Des aristocrates !

Règneauciel se pencha pour regarder Buguet d'un air menaçant :

– Et des suspects !

Règneauciel désigna le portrait de la Pompadour d'un doigt farouche :

– Si celle-là eût vécu, on l'aurait massacrée !

Il cracha sur la Belle Jardinière et partit.

Buguet essaya de courir sur les pas du garçon. Ses mains se levaient pour étrangler l'insolent. Celui-ci, déjà loin, sifflait, le nez en l'air.

Le vieillard suffoqué s'appuya sur le coin de sa table. Puis il prit un coquemar plein d'eau, se hissa d'un mouvement caduc sur une chaise et lava le cadre. Buguet fut heureux de se trouver tout près de la figure au clair regard, au chapeau gaillardement posé sur l'oreille gauche. D'ordinaire ses yeux faibles la voyaient à travers un brouillard. Il embrassa le bas de la gravure et demanda :

– Pardon !

À la fin du mois, Jasmin et Martine virent par la fenêtre Règneauciel qui arrivait, un bonnet rouge sur la tête, en agitant un bâton et escorté de gaillards qui braillaient. Martine se précipita pour fermer la porte. Règneauciel se prit à ricaner.

– La République est proclamée ! s'écria-t-il. Vive la République !

Il poussa la porte.

– Crie donc : Vive la République ! hurla-t-il à Buguet.

Le vieux jardinier de la Pompadour ne répondit pas.

– Vas-tu m'obéir, canaille !

Règneauciel fit mine de vouloir briser le portrait de la favorite. Alors, branlant la tête et d'une voix chevrotante, Buguet murmura :

– Vive la République !

– Plus fort ! s'écria Règneauciel.

Il leva son bâton vers la Belle Jardinière.

– Vive la République ! cria le vieillard de toute la force de ses pauvres poumons.

Règneauciel partit en criant :

– À bas Louis Capet !

L'exécution de Louis XVI épouvanta Jasmin. Dans ses idées, le souverain restait le Roi au visage rose et rond sous la poudre blanche, le Roi à la démarche élégante et ennuyée qu'il avait vu à Bellevue. C'est à ce cou cravaté de dentelles qu'il imagina la raie de la guillotine et, longtemps, son front chauve dans ses mains gourdes, il hoqueta :

– Mon Dieu ! mon Dieu !

Les mois suivants des bruits de guerre et d'échafaud continuèrent à arriver aux oreilles de Jasmin. Les prêtres du pays étaient partis. On raconta que des « Jacobins » avaient fait périr la Reine. Des « brûlements » eurent lieu à Corbeil et à Melun, où l'on faisait flamber tout ce qui rappelait la « tyrannie » et la « superstition » : armoiries, titres, reliques, livres, drapeaux. Règneauciel racontait qu'on accomplissait ces cérémonies au son de la musique et il ne manquait point d'aller acclamer.

– Tu ferais mieux de brûler de la poudre contre les Autrichiens, lui dit Martine.

– Je me fous de toi ! répliqua le sans-culotte.

Des bandes passaient dans les bourgs pillant les églises. L'une d'elles apparut un matin à Boissise. Ces hommes étaient

plus de cent et venaient on ne savait d'où. Déguenillés, ils avaient l'air de sortir d'une prison. Des femmes échevelées portaient des bonnets rouges. Tous avaient des piques, des fusils, des sabres. Les villageois se réfugièrent dans les bois de La Mée. Règneauciel se joignit à la bande et la conduisit à l'église.

Buguet et Martine n'avaient pu fuir. Ils s'enfermèrent dans leur maison.

Des cris retentissaient par le village. Martine, qui avait conservé de bons yeux, aperçut une fumée épaisse qui montait du cimetière.

– Ils brûlent les livres de messe, dit-elle, et les catéchismes.

Elle observa par une lucarne. Des coups de feu éclatèrent.

– Ils tirent sur la croix !

Martine crispait ses mains à une poutre, se hissant pour mieux voir.

– Ils décapitent saint Antoine devant la maison de Cancri !... Ciel, le saint ciboire !...

Elle fit le signe de la croix.

– Ils jettent les hosties ! Bon Dieu ! Ils outragent la Sainte Vierge !

Martine lâcha la poutre et vint haletante s'asseoir près de son mari.

Les émeutiers entonnèrent un « Dies iræ » qu'ils coupaient des refrains de la « Carmagnole ». Les Buguet entendirent bri-

ser les vitres de l'église et le bruit de la cloche qui tombait. Ils prièrent.

Tout à coup, la bande encombra le chemin qui descendait vers la Seine. Jasmin les aperçut par la fenêtre. Ils s'étaient vêtus de chasubles et de surplis qui leur mettaient au dos de l'or et des croix noires. Ils brandissaient le goupillon, les encensoirs, les cierges bénits. La statue de la Vierge était promenée au milieu de leur bande sur un âne et une grosse « Mariane » toute rouge brandissait le petit porc de saint Antoine. Trois hommes sur une planche portaient la cloche. Tous hurlaient. Au milieu, Pierre Règneauciel, coiffé du bonnet phrygien, agitait sa pique au bout de laquelle se trouvait enfilée une toque de curé.

– C'est là ! dit-il.

Il montrait du doigt la maison de Jasmin. Quatre gaillards enfoncèrent la porte. Les Buguet se blottirent au fond de la chambre.

Un homme entra, en chemise déchirée, les mollets nus. Ses yeux brillèrent quand il aperçut la Belle Jardinière :

– La Pompadour, je l'ai connue en ma jeunesse ! J'ai logé à la Bastille pour un pamphlet à cause de cette arrogante Poisson ! Voyez, mes amis ! Je la retrouve !

Il agita un sabre sous la gravure :

– Tiens, crève, grisette formée pour le bordel, comme l'a chanté ton ami de Voltaire, crève, honte de la France !

Il donna trois coups à l'image. Le cadre vola en éclats, le portrait fut déchiré.

– Monstre ! s'écria Jasmin.

Il s'élança, armé d'un couteau, vers le brigand. Mais celui-ci l'arrêta avec la pointe de son sabre et étendit le vieux jardinier sur le sol :

– Ainsi périssent les ennemis de la liberté !

Jasmin râle. Le sang coule sur sa poitrine.

– J'étouffe, dit-il.

Martine se jette sur son mari, déchire sa veste, cherche la plaie.

– Jasmin ! Reviens ! Reviens !

Buguet ne répond pas.

– Jasmin ! hurle Martine.

Il pâlit davantage.

– Reviens donc ! Ah ! Tu reviendras !

Rapide comme à Étioles, elle escalade l'escalier, fait glisser d'un coin du grenier un coffre qu'elle ouvre. Elle en tire une robe rose et la déploie.

Cette robe ! Celle que sa maîtresse portait à Sénart, que Martine mit à Étioles devant Jasmin et que Buguet vit à la Marquise quand elle dansait à la lueur des étoiles ! Martine s'en revêt ; fanée et fripée, la robe est lâche à la taille, se décollette sur la poitrine vide de la vieille, embarrasse ses pas. Qu'importe ! Martine la prit pour rappeler Jasmin si, un jour, il voulait la quitter ! Et Jasmin s'en va !

Trébuchante, Martine redescend, se précipite sur le blessé. Elle sourit d'une façon étrange :

– Jasmin, reviens donc ! Pourquoi partir ?

La vieille a imité l'accent de Mme d'Étioles. Buguet ouvre les yeux, ses lèvres remuent, il saisit la robe d'un geste vague. Jadis il épandit sur l'étoffe soyeuse des gouttes d'eau. Il la tache de sang. Ses doigts se crispent sur les rubans, s'accrochent aux nœuds. Ses narines paraissent chercher un relent de parfum. Martine roule sa tête sur le corps de son mari en riant aux éclats :

– Je savais bien que tu reviendrais !

Mais la bouche du jardinier reste ouverte, ses yeux deviennent vitreux, ses mains inertes.

Alors Martine se relève avec un sourire édenté ; elle prend un coin de sa robe, et, fardée de sang, poudrée par la vieillesse, elle entame autour de Jasmin le menuet, tandis que, d'une voix brisée, elle chante un air sautillant de Lulli qu'aimait la Pompadour.

FIN

À propos de cette édition électronique